

Yves de Morsier

802 Desert Creek Road
NUMBUGGA via BEGA NSW 2550
AUSTRALIA
Tél.: 00 612 / 6492 8498
E-mail: yumorsier@optusnet.com.au

- 4 -

Circulaire et linéaire

*une réconciliation
entre Sud et Nord*

Table des matières

TITRES DES HUIT PARTIES DE CET ESSAI

Chaque partie peut se lire indépendamment des autres, dans l'ordre choisi par le lecteur. Une introduction commune, répétée dans chaque volume, expose l'esprit de la démarche et permet de situer chaque partie par rapport à l'ensemble.

0 - Communauté et autolimitation: une mise en mouvement du changement

1 - Confort et effort: une réconciliation entre nature et humanité

2 - Récessif et dominant: une réconciliation entre féminité et masculinité

3 - Simplicité et abondance: une réconciliation entre pauvretés et richesses

4 - Circulaire et linéaire: une réconciliation entre Sud et Nord

5 - Vocation et subsistance: une réconciliation entre idéaux, argent et marché

6 - Savoir et connaissance: une réconciliation entre intellect, corps et autres facultés

7 - Esprit et matière: une réconciliation entre apparences et Réalité

TABLE DES MATIERES

TITRES DES HUIT PARTIES DE CET ESSAI	2		
TABLE DES MATIÈRES	3		
ESPRIT DE LA DÉMARCHE - DÉMARCHE DE L'ESPRIT	6		
<i>La nécessité du changement</i>	6		
<i>Le risque des généralisations</i>	7		
<i>Un témoignage</i>	9		
<i>Des constats et des outils</i>	9		
<i>L'autolimitation</i>	10		
<i>Le désir de bonheur</i>	11		
<i>Une action des personnes au sein de la communauté locale</i>	12		
<i>Les lois de cumul, de corruption et de blanchiment</i>	12		
<i>La mise en mouvement du changement</i>	13		
RÉSUMÉ DES VOLUMES PRECEDENTS	14		
0 - <i>Communauté et autolimitation: une mise en mouvement du changement</i>		<i>Error! Bookmark not defined.</i>	
1 - <i>Confort et effort: une réconciliation entre nature et humanité</i>	14		
2 - <i>Récessif et dominant: une réconciliation entre féminité et masculinité</i>	14		
3 - <i>Simplicité et abondance: une réconciliation entre pauvretés et richesses</i>	15		
1) DE L'ÉCHANGE À LA DOMINATION	18		
Mobilité	18		
<i>Sociétés traditionnelles et mobilité</i>	18		
<i>Le nomadisme interne</i>	19		
<i>Ouverture</i>	19		
Les grandes routes	19		
<i>Commerce et négoce</i>	19		
<i>Vecteurs d'influences et regard sur d'autres mondes</i>	20		
<i>Migrations</i>	20		
		<i>L'étranger</i>	21
		<i>Arts et pèlerinages</i>	22
		<i>Métissage</i>	22
		Les grandes découvertes	23
		<i>La mer comme lien</i>	23
		<i>Le continent et le littoral</i>	23
		<i>Une métamorphose fondamentale</i>	24
		<i>L'argent de Potosi</i>	25
		<i>La hiérarchie autour de la métropole</i>	26
		<i>Terra Nullius...</i>	26
		<i>Le nouveau monde, un vieux continent</i>	27
		<i>Vue restreinte</i>	27
		2) LE CONTRÔLE DE L'ESPACE	29
		Une stratégie militaire	29
		<i>"Fleet in being"</i>	29
		<i>L'hégémonie américaine</i>	29
		<i>L'opposition entre continent et littoral</i>	30
		<i>Budget militaire et commerce et des armes</i>	30
		La vision déformante de la géographie	31
		<i>Mercator</i>	31
		<i>Peters</i>	32
		<i>Les découpages</i>	32
		3) LA DOMINATION DES MODÈLES	33
		Nations et entreprises contre cultures	33
		<i>A la conquête des ressources</i>	33
		<i>Etats</i>	33
		<i>Entreprises</i>	34
		<i>Modèles incompatibles</i>	35
		L'empire et les nouveaux barbares	36
		<i>Le limes</i>	36
		<i>Limes et mondialisation</i>	36
		<i>Les peuples oubliés et méprisés</i>	37

Table des matières

L'urbanisation et ses modèles	37		
<i>Rural-urbain / sud-nord</i>	37		
<i>L'urbain</i>	38		
<i>Le bourg</i>	39		
<i>Urbanisation et industrialisation</i>	40		
1) <i>Individualisme contre interdépendance</i>	42		
2) <i>Action contre réaction</i>	43		
3) <i>Spécialisation contre polyvalence</i>	44		
4) <i>Marché et publicité contre troc et minimalisme</i>	44		
5) <i>Concentration contre dispersion spatiale</i>	46		
6) <i>Temps linéaire contre temps cyclique</i>	46		
7) <i>Mobilité contre enracinement</i>	47		
8) <i>Virtual et immatériel contre matière et exigence de vérification</i>	48		
9) <i>Paupérisation et marginalisation contre intégration sociale</i>	49		
<i>Pondération</i>	50		
4) INTERDÉPENDANCE ET NORMES	52		
Cultures et civilisations	52		
<i>Culture ou civilisation</i>	52		
1) <i>Une hiérarchie fondée sur la matière</i>	54		
2) <i>Une hiérarchie fondée sur le temps linéaire</i>	54		
<i>La fausse mesure du bonheur</i>	55		
1) <i>La force militaire</i>	55		
2) <i>Le développement technologique</i>	55		
3) <i>L'apparat et les richesses</i>	55		
4) <i>L'apparence physique</i>	55		
5) <i>L'histoire écrite</i>	56		
6) <i>L'usage de l'écriture</i>	56		
7) <i>Les valeurs d'argent</i>	57		
8) <i>L'obsession du développement</i>	57		
La question de l'universalisme	58		
1) <i>La démocratie: arithmétique ou consensus</i>	58		
2) <i>Les droits de l'homme liés à la culture</i>	59		
3) <i>La liberté individuelle et le choix spirituel</i>	60		
4) <i>L'Etat-nation ou le mélange de nations</i>	60		
5) <i>L'éducation et l'art de grandir</i>	62		
6) <i>La santé, relation à la culture du corps</i>	63		
		7) <i>La norme quantifiée du développement ou les alternatives au développement</i>	64
		<i>Le fossé d'incompréhension</i>	66
		<i>La grande sagesse des accords de Genève</i>	67
		L'aide au développement	68
		<i>L'aide technique</i>	68
		<i>L'aide financière</i>	70
		<i>L'aide humanitaire</i>	71
		Sept raisons pour l'échec d'une aide imprégnée de nos modèles	72
		1) <i>Le manque de réciprocité</i>	73
		2) <i>L'attitude prestigieuse du consultant</i>	75
		3) <i>Le développement à deux vitesses</i>	75
		4) <i>La mentalité de la technologie</i>	76
		5) <i>L'insertion au marché mondial</i>	78
		6) <i>L'aide au delà du limes</i>	79
		7) <i>L'action chez nous</i>	80
		Les nouvelles normes équitables	81
		<i>Urgence</i>	81
		<i>La pensée alternative unique</i>	81
		L'empreinte écologique	82
		<i>La méthode de calcul de l'empreinte écologique</i>	82
		<i>Les données</i>	87
		<i>L'enseignement à tirer de l'empreinte écologique</i>	88
		5) ECHANGE, IDENTITÉ ET RÉCONCILIATION	91
		L'expérience de l'identité	92
		<i>Quelques caractéristiques de l'identité</i>	92
		<i>Image relative</i>	92
		<i>Structure monolithique</i>	93
		<i>Processus à base de composantes</i>	93
		L'identité et l'échange	94
		<i>Identités de domination ou de réciprocité</i>	94
		<i>Le centre et la périphérie</i>	95

<i>Des doigts au coeur</i>	96	Deux approches différentes	119
Réconciliation	97	<i>La projection de Mercator conserve la forme</i>	119
<i>La résolution de l'identité monolithique</i>	97	<i>La projection de Peters conserve le rapport des surfaces</i>	121
<i>La réconciliation comme condition et moteur du changement</i>	98	L'enjeu de la cartographie	122
<i>Identité, liberté et communauté</i>	99	RÉSUMÉ DES VOLUMES SUIVANTS	123
6) ATTITUDES PSYCHOLOGIQUES ET PISTES D'ÉVOLUTION	101	<i>5 - Vocation et subsistance: une réconciliation entre idéaux, argent et marché</i>	123
Deux attitudes face à l'imprévisible	101	<i>6 - Savoir et connaissance: une réconciliation entre intellect, corps et autres facultés</i>	123
<i>L'insaisissable</i>	101	<i>7 - Esprit et matière: une réconciliation entre apparences et Réalité</i>	124
<i>L'attente</i>	101		
Redécouvrir le risque	102		
7) NOTRE EXPÉRIENCE À NUMBUGGA	103		
Terra nullius	103		
<i>Conciliation</i>	103		
<i>Respect et réserve</i>	105		
Une société pluri-culturelle	106		
<i>La diversité des cultures</i>	106		
8) DES CONSTATS ET DES OUTILS	107		
1) De l'échange à la domination	107		
2) Le contrôle de l'espace	108		
3) La domination des modèles	109		
4) Interdépendance et normes	112		
5) Echange, identité et réconciliation	116		
6) Attitudes psychologiques et pistes d'évolution	118		
9) ANNEXE: LES PRINCIPES DE KREMER (MERCATOR) ET PETERS	119		

Esprit de la démarche...

ESPRIT DE LA DEMARCHE - DEMARCHE DE L'ESPRIT

Cet essai veut à la fois décrire une situation complexe et proposer des solutions pratiques. D'une part il tente de décrire la situation de notre société occidentale en proie à des déséquilibres profonds qui anéantissent progressivement nos conditions de vie et engendrent toujours plus d'injustice, et d'autre part il aspire aussi à proposer une autre vision du futur en suggérant un autre regard et des moyens très pratiques de modifier nos comportements de citoyens et de consommateurs.

Il veut d'abord décrire notre société occidentale en étudiant ses valeurs et sa mentalité ainsi que les comportements qui en découlent. C'est une sorte de panorama qui cherche dans nos valeurs et notre manière de penser les causes des grands déséquilibres de notre époque qu'on peut essayer de résumer à sept polarités pour lesquelles il est urgent de rétablir une harmonie fondée sur la complémentarité des contraires: 1) nature - humanité, 2) féminité - masculinité, 3) pauvreté - richesse, 4) Sud - Nord, 5) idéaux - argent et marché, 6) intellect - corps et autres facultés, 7) apparences - Réalité.

L'ensemble de cet essai est constitué de huit volumes: un volume d'introduction consacré à l'exposé des généralités et un volume pour chacun des sept déséquilibres mentionnés. Afin que le lecteur puisse ne lire que ce qui l'intéresse, chacun des thèmes mentionnés fait l'objet d'un livre séparé, qui peut donc se lire de manière indépendante des autres. Toutefois toutes les parties suivent ensemble un développement qu'il est préférable de lire dans l'ordre pour en saisir toutes les finesses. La présente introduction, commune à tous

ces volumes, veut établir le lien entre eux et expliquer la démarche qui les anime.

La nécessité du changement

Chacun voit le monde à sa façon, c'est une évidence! Pourtant nous ne sommes pas conscients de l'importance extrême de ces différences de perceptions et de représentations relatives à notre milieu, aux autres et à nous-mêmes. Entre personnes, entre milieux sociaux, entre classes d'âge, entre cultures différentes, il y a des mondes de différences. Qu'y a-t-il en commun entre le coolie indien et le cadre de Wall Street, entre les chasseurs du Kalahari et la vieille femme esquimau? C'est que nous vivons chacun, un peu comme les enfants en bas âge, profondément centrés sur notre propre manière de voir que nous croyons partager implicitement avec nos semblables. Mais ces différences de perceptions et de comportements sont en fait bien plus importantes que nous le croyons; parce qu'elles ne sont pas perçues et interprétées à leur juste manière, elles ne peuvent plus devenir sources d'enrichissement réciproque; refoulées, elles se retrouvent partout au coeur des grands conflits, à la source de nos compétitions et finalement à l'origine des grands déchirements de notre temps.

La nature elle-même semble avoir sa propre perception de ses équilibres fondamentaux qui ne sont pas acceptés par une humanité qui tente constamment de s'imposer à elle. La masculinité domine notre société occidentale et ne laisse pas d'espace à la féminité pour s'exprimer. La richesse matérielle écrase nos relations et broie le pauvre qui est pourtant riche sous maints aspects. Notre arrogance occidentale domine les autres cultures qui ont pourtant souvent les ressources spirituelles qui pourraient nous aider à trouver les véritables issues. L'argent et le marché règnent en rois sur nos

relations sociales alors que nos communautés locales devraient être capables de maîtriser ces mécanismes afin d'accorder une priorité aux impératifs de nature humaine. La raison et l'intellect nous empêchent d'écouter notre sensibilité, notre intuition et même notre corps qui pourtant ne cesse de nous parler en ami. En fin de compte nous restons prisonniers des apparences, de ce que nous voyons et pouvons mesurer, et oublions que l'essentiel dans notre vie se passe au-delà de l'aspect matériel visible, là où nous éprouvons les joies de l'esprit, la beauté, l'amour et la paix.

Pour quiconque prend la peine de s'arrêter un instant, il est évident que notre société occidentale court à sa perte. Les relations humaines se détériorent, les grands équilibres naturels sont menacés, le fossé entre riches et pauvres s'accroît. Notre esprit se meurt. Nous ne cessons de le répéter au point que cela devient un lieu commun.

Il n'est plus temps d'analyser en détail le mal; nous ne cessons de l'étudier depuis un demi-siècle et le connaissons relativement bien maintenant; mais il devient surtout de plus en plus urgent de montrer comment le changement nécessaire peut s'effectuer et plus particulièrement comment la mise en mouvement de ce changement peut se faire sans nous faire perdre la stabilité minimale nécessaire à notre survie. La grande énigme n'est pas de savoir quelles sources d'énergie nous pouvons exploiter au futur pour respecter notre environnement, même si cette question garde toute son importance, mais elle consiste à inventer ce qui peut nous donner le goût de vivre autrement et provoquer le changement, ce qui peut initier un mouvement de profonde évolution. La question n'est pas: que faire et comment? mais elle est: comment mettre en marche? Si nous parvenons à mettre en marche le changement, le reste suivra facilement, car les solutions sont toutes prêtes. Il ne manque que la

volonté de les appliquer. Cette volonté et ce désir de changement se situent donc au coeur du débat.

Le but de cet essai est justement de mettre en route, de mettre en mouvement, de trouver les points de ruptures qui permettent aux choses de changer. Il est certainement impératif de limiter les dégâts que nous causons, mais il est encore plus urgent de rouvrir une voie pour le bonheur dans un esprit convivial de partage. Le choix consiste certes à abandonner nos habitudes et nos certitudes, à cesser de détruire notre milieu naturel et social, à cesser de surexploiter et de surconsommer. Nous devons certainement effectuer un retournement et apprendre à pratiquer une forme d'autolimitation, mais il importe que cette autolimitation ne se transforme pas en grande privation ni en grande misère dans la douleur du renoncement. Elle n'a de sens, et surtout de chance de devenir réalité que si elle nous ouvre la porte d'un mieux être, la porte de ce bonheur auquel nous aspirons tous et que notre forme de développement semble éloigner de nous de plus en plus. Pour moi, la simplicité est la clé de notre futur.

Le risque des généralisations

C'est pourquoi cet essai cherchera d'abord à observer comment notre société fonctionne, quelles sont ses valeurs et ses mécanismes. Il cherchera à faire en quelque sorte une psychanalyse de notre civilisation occidentale pour déceler tous les aspects inconscients qui guident nos comportements. Il décrira certains mécanismes qui déterminent notre quotidien, le plus souvent sans que nous en ayons conscience.

Pour dégager des tendances générales, il ne faut pas craindre de généraliser. Toute généralisation est dangereuse car elle est forcément fautive en regard des multiples exceptions à la règle qu'elle émet.

Esprit de la démarche...

Mais si une affirmation d'ordre général ne peut être stricte vérité, elle n'est pas moins comme un doigt qui indique une direction. Comme dit le dicton chinois, lorsque le doigt montre la lune, l'imbécile regarde le doigt. Il faudra donc surtout s'intéresser à ce qu'indique chacune de ces vérités simplifiées et ne pas trop se focaliser sur le caractère imparfait de la formulation. Je demanderai au lecteur de se laisser entraîner avec un esprit d'ouverture afin de mieux pouvoir saisir la portée générale du message formulé, sans se laisser arrêter par le caractère toujours trop simpliste de la généralisation.

Il sera beaucoup question dans cet essai de l'Occident. Qu'est-ce que l'Occident? Il faudrait tout un livre pour cerner ce que ce mot peut recouvrir. Dans cet essai, cette appellation désignera les pays les plus riches, qui consomment la majeure partie des ressources disponibles, qui ont joui des fruits de la révolution industrielle, qui ont colonisé le monde, qui continuent à y jouer un rôle dominant et dont le mode de vie est celui de l'homme blanc. Ce sont principalement les pays d'Amérique du Nord et d'Europe, avec adjonction de l'Australie et de la Nouvelle-Zélande, sans limites ni géographiques ni sociales trop précises. Bien que l'Occident (O majuscule) ait été une culture brillante, je serai très virulent dans ma critique à son égard, car je m'attaquerai à son matérialisme et à son manque total de scrupules quand il part à la conquête du monde. Il est certainement faux de diaboliser l'Occident. Il est certainement faux de résumer cette culture si créatrice à un occident (o minuscule) du négoce et de la guerre. Toutefois il faut reconnaître que c'est essentiellement la force des armes et de la technologie qui a permis à la Grande-Bretagne de dominer les mers, l'Asie, l'Amérique du Nord et une partie de l'Afrique, de concert avec la France, avec l'Espagne et le Portugal qui se sont imposés en Amérique latine, en Afrique et en Asie. Les formes de cette domination ont beaucoup évolué au cours des siècles, mais cette domination demeure. Ce ne sont pas le Mali ou le Laos qui

imposent leurs vues au niveau international! Il a bien fallu donc choisir un terme pour désigner ces nations riches. Je demande au lecteur d'accepter cette simplification car nous resterons toujours conscients que ce n'est qu'une simplification outrancière, mais pourtant parlante. On pourrait bien sûr parler des pays riches, de l'occident mercantile ou impérialiste, de l'homme blanc, mais on tomberait là aussi dans d'autres stéréotypes qui ne seraient guère meilleurs.

Il sera aussi beaucoup question des sociétés traditionnelles. Bien sûr, il ne faut pas rêver ni idéaliser ces sociétés qui souffrent des mêmes travers humains que nos sociétés modernes. Toutefois, vu qu'elles disposent de moins de moyens, elles jouissent souvent d'une échelle plus humaine qui permet une plus claire identification des acteurs et des mécanismes. Comment identifier d'une manière précise, dans une grande ville africaine, les retombées du jeu des multinationales sur le destin de la population locale? Une société traditionnelle n'offre-t-elle pas davantage de clarté? Le chef peut être violent, les traditions peuvent entraîner des pratiques destructrices, mais les causes en restent au moins plus lisibles. Par ailleurs, sous le label de sociétés traditionnelles, je comprendrai également toutes ces sociétés européennes dans leur forme héritée du monde agricole et même de la société du bourg, avant que l'internationalisation des relations économiques ne soit venue modifier les relations locales en profondeur, à l'image de ces sociétés rurales encore vivantes et authentiques, il y a quelques décennies seulement. On pourrait dire en raccourci que les sociétés traditionnelles sont celles qui consomment principalement les biens et services qu'elles produisent et dont l'activité est guidée par d'autres objectifs que des buts d'accumulation purement matérielle. Nous verrons dans cet essai le rôle important que joue le mythe, sous toutes ses formes, dans la

manière qu'il a d'orienter le projet d'une société, en tant que rêve de ce que peut être la vie.

Un témoignage

Cet essai aborde un éventail très large de sujets. Forcément, étant un généraliste, je ne suis pas en mesure d'avoir une connaissance complète et approfondie de chacun d'eux. Il ne faut donc pas attendre un traité complet et académique de chaque sujet abordé, mais il convient de comprendre mon approche comme un témoignage personnel, comme une prise de position, comme l'expression d'un engagement concernant une forme simple et conviviale de mode de vie. Cet essai n'est pas une encyclopédie de l'alternative qui traiterait tous les sujets de manière complète et proposerait une panoplie de solutions toutes faites. Non seulement je n'ai pas les connaissances nécessaires à une approche de ce type, mais je suis certain que cette approche serait fautive. Cet essai n'est pas une étude qui veut plaire à l'esprit, mais une prise de position personnelle qui veut inciter au changement et qui m'engage personnellement. Il constitue une forme de partage d'une réflexion que j'ai menée depuis quelques quarante ans pour adapter mon mode de vie à mes convictions, pour faire de ma vie un témoignage de ce que je crois. Je crois que cette aspiration à une cohérence entre convictions et mode de vie est importante et peut inspirer chacun de nous. L'essentiel de ce que nous apportons ne réside pas dans l'efficacité de nos discours, mais dans la cohérence de notre manière d'être et dans l'esprit qui anime chaque jour la pratique de notre quotidien. Notre être est notre seul outil; notre discours ne peut que formuler ce que nous vivons, sinon il reste futile et abstrait. La théorie n'a de sens que si elle nous aide à passer à la pratique, car seule notre pratique change le monde. Ceci demande du courage, beaucoup de courage. Et Gandhi reste, à mes yeux, l'un des modèles

humains les plus inspirants de cette forme de cohérence et de perfection de vie.

Je dirai aussi au cours de cet essai ce que nous essayons de réaliser en Australie, dans un lieu en pleine nature où nous tentons de mettre en oeuvre d'autres formes de subsistance, centrées sur la contemplation, orientées vers le travail pratique, l'écologie, l'accueil, le partage et la recherche.

Des constats et des outils

Non content de décrire nos valeurs et nos comportements, cet essai proposera aussi toute une série d'ébauches de solutions, sous la forme de constats qui viendront petit à petit, à coup de touches successives, compléter une fresque de ce que peut être une autre perception de la vie et initier ainsi un changement par le seul fait que cette recherche propose une autre interprétation de ce qui est. Le constat, par la nouvelle perspective qu'il propose, est instrument de changement. Il est facteur de mise en mouvement car il propose une autre mentalité, une autre attitude et donc un autre comportement.

A cette interprétation du monde qui nous entoure, sous forme de constats, cet essai adjointra également toute une série d'outils qui seront autant de propositions d'action possibles au niveau personnel ou à l'échelle du petit groupe, au niveau local. Ces propositions peuvent sembler idéalistes au premier abord, car elles viennent contrer nos habitudes et briser nos a priori, mais elles ont toutes, ou presque, une application concrète possible à l'échelle individuelle, de manière progressive, car elles sont censées s'appliquer tout d'abord dans des domaines plus accessoires, puis, au fil du temps, de manière plus centrale, au fur et à mesure que la conscience collective évolue et que la communauté locale adopte ces nouvelles formes de comportement.

Esprit de la démarche...

L'emploi du mot "outil" peut étonner mais il a été choisi pour bien souligner le caractère très pratique de ces propositions; l'outil veut être cet instrument dont nous disposons personnellement dans notre quotidien pour actionner le changement. Cet usage du mot outil peut d'autant plus déranger qu'il se veut moteur d'un changement qui viendra perturber nos habitudes et notre petit confort. Ce mot revêt donc intentionnellement un côté provocateur.

Les constats expriment davantage une interprétation ou une manière de voir tandis que les outils proposent plutôt une action ou un comportement. Toutefois la ligne de partage entre constats et outils n'est pas si précise. Parfois, on aura l'impression que l'un remplace l'autre. Ceci est en fait sans importance, dans la mesure où seule importe la nécessité d'un changement de nos perceptions, attitudes et comportements. D'ailleurs, selon le sujet traité, la proportion entre constats et outils variera beaucoup ainsi que la manière dont ils sont formulés.

Outils et constats seront souvent présentés sous forme de listes de caractéristiques ou de points divers, un peu à la manière des listes du bouddhisme: les 3 joyaux, les 4 nobles vérités, les 5 agrégats. Cette manière de faire paraîtra présomptueuse mais elle doit être perçue avec un certain humour, avec un clin d'oeil amusé; elle veut, de manière très pratique, faciliter la compréhension et la mémorisation de ce qui est affirmé dans cet essai, mais elle cherche aussi à provoquer la réflexion, car, bien sûr, la réalité est bien plus complexe que ce qui sera affirmé par ces listes simplistes. Là où je vois quatre points, quelqu'un d'autre en verra trois ou cinq. Peu importe en fait, ce qui compte, c'est la prise de conscience que cette simplification outrancière permet et la perception des nécessités de changement qui en résultent. La vérité est mobile à nos yeux car elle évolue au fur et à

mesure de notre propre évolution personnelle. Dans ce sens, le mouvement est beaucoup plus important que la formulation.

Ces constats et outils ne sont pas neutres et exigent de chacun une conviction, un engagement personnel, un choix décisif, mais seulement à la mesure consentie par chacun. C'est là tout leur intérêt: ils constituent des prises de position affirmées et incarnent des choix déterminants. Ils ne veulent pas être des solutions passe-partout, mais ils sont destinés à être encore réinterprétés par chacun, par chaque communauté, par chaque culture, car il ne saurait y avoir de solution unique et universelle. Le droit à la différence doit être respecté, cependant il ne saurait constituer une échappatoire. Les deux nécessités de choisir et d'interpréter subsistent et s'avèrent fondamentales. En fait le malheur de notre société, c'est justement son incapacité à décider et à choisir, qui est l'expression d'un état de laisser-aller général qui caractérise notre état de bien-être matériel. Le bonheur matérialiste après lequel nous courrons n'est qu'un faux bonheur (autre évidence!), mais le plus grave c'est que nous courrons après cette forme de bonheur par conformisme, par paresse, par incapacité de rompre avec cette dynamique, par indécision souvent. C'est pourquoi les conditions de la mise en mouvement s'avèrent fondamentalement importantes.

L'autolimitation

Tant que chacun de nous fait tout ce qu'il peut pour consommer autant qu'il le peut, il n'y a pas de remède à nos maux. Mais si nous percevons que la vie est beaucoup plus riche lorsqu'elle s'ancre dans des valeurs non matérielles (vrai, beau, amour, justice, paix), la perspective trop matérialiste de nos sociétés occidentales nous paraît soudain complètement folle et déplacée. Non seulement nos comportements entraînent une grave déprédation de l'environnement

et une injustice profonde dans les relations entre riches et pauvres, mais ils nous éloignent en fait du vrai bonheur en créant, à l'image de la publicité, un mirage fondé sur une consommation exacerbée incapable de nous satisfaire. Le futur, s'il aspire à être plus harmonieux, ne peut que reposer sur une forme d'autolimitation. L'autolimitation, parce qu'elle est librement consentie, permet cette juste simplification de nos modes de vie qui nous ouvre à la richesse de la vie, car elle permet que cette vie ne soit plus ensevelie sous le masque du consumérisme mais qu'elle puisse au contraire se développer harmonieusement si elle parvient à restaurer des liens de collaboration et de solidarité au sein de la communauté locale, en remplacement des lois de compétition et de quête individualiste. Cet essai montrera combien l'autolimitation est un mouvement créatif de la douceur et pourquoi ce changement permet de répondre aux défis de notre temps et selon quels termes il doit s'effectuer. Ce mieux rendu possible par un moins, c'est ce que j'ai appelé la loi du gain qualitatif: lorsque la supériorité d'un mode de vie autolimité (*small is beautiful*) paraît évidente, ce nouveau mode de vie devient attractif, par le gain qualitatif qu'il rend possible.

Le désir de bonheur

Les constats et outils que je proposerai se veulent très concrets et réalistes, mais ils n'en seront pas moins choquants et trop idéalistes parfois. C'est le propre d'une psychothérapie de découvrir les aspects choquants de nos convictions et de nos comportements. Il est important de persévérer dans ces temps de remise en question pour assumer pleinement le côté déstabilisant de nos découvertes, franchir cette phase de transformation mentale et retrouver sur l'autre rive une nouvelle cohérence qui se reconstruit petit à petit. Je demande donc au lecteur de faire un effort pour m'accompagner sur ce chemin et se prêter au jeu de la découverte d'une autre réalité possible qui est en

fait beaucoup plus réaliste que celle dans laquelle nous vivons, car elle s'ancre mieux dans le sens profond de la vie, quel qu'il soit, par le simple fait qu'elle reste en mouvement et voit au-delà des simples apparences. Petit à petit prendra forme ce qui deviendra notre mosaïque et j'espère qu'elle saura toucher le lecteur et faire vibrer en lui la fibre du bonheur.

Lorsque ce désir de bonheur sera clair, il sera plus facile de dire que notre esprit doit pouvoir dominer les forces de la matière. C'est à la soif de beauté, de justice et d'amour de guider nos pas dans ce monde matériel. Matière et esprit ne s'opposent pas, ce sont les deux aspects non contradictoires, bien que différents, d'une même réalité. L'art de cette relation entre esprit et matière consiste à percevoir cette prééminence de l'esprit sur la matière et ce lien indélébile qui lie ces deux entités trop souvent comprises comme antagonistes. La pratique de l'architecture me l'a appris au quotidien: on construit les murs, les planchers, le toit, mais l'essentiel de ce que l'on crée se situe en fait entre ces éléments, dans l'espace immatériel qui apparaît par le jeu des murs, des planchers, des matériaux et de la lumière. Je ne manipule que la matière, mais je crée en fait le vide qui naît du fait qu'il est compris entre ces éléments que j'ai mis en place. C'est l'esprit plus que la matière qui génère la présence de cet espace et cet espace prend corps davantage par le contenu qu'il enveloppe que par la forme apparente elle-même qui le limite. Enigme de cette relation entre esprit et matière.

La vérité de l'esprit reste indicible. C'est pourquoi le titre général de cet essai ressemble un peu à une énigme: il veut dire une vérité sans la figer, en laissant la porte ouverte à différentes interprétations possibles. Elle et Lui, c'est l'énergie qui nous anime, c'est notre source, c'est l'Esprit qui nous inspire, c'est cette force de vie sans laquelle nous ne serions rien, c'est cette Réalité à la fois masculine et

Esprit de la démarche...

féminine qui nous crée sans cesse; la Terre, c'est la planète sur laquelle nous vivons, qui est plus qu'un simple amas de minéraux, car elle est un organisme vivant, certainement doté de sa propre vitalité et de son propre esprit; c'est aussi le lieu de notre incarnation, c'est-à-dire de notre perception et de notre expression; eux, ce sont ces autres, différents de nous, issus de ces autres peuples, de ces autres cultures, de ces autres sensibilités et traditions si différentes de la nôtre; nous, c'est notre propre collectivité, à l'échelon local ou régional, c'est le groupe auquel nous nous identifions; et moi, qui suis-je? quel est le sens de ma vie? A chacun de réinterpréter ce titre à sa propre manière, pour mieux pouvoir y reconnaître la complexité et la multiplicité des forces qui façonnent notre mystérieuse et insaisissable réalité au quotidien.

Une action des personnes au sein de la communauté locale

Les véritables possibilités de changement et d'action sont d'abord bien évidemment celles des personnes; pourtant, la communauté locale joue tout autant un rôle prépondérant car elle constitue le lieu de l'enracinement des personnes et des actions, et elle offre les possibilités de la réalisation de petites transformations qui finissent par affecter l'ensemble de la société, changer les relations et les valeurs, changer les expériences, changer la culture locale.

L'individu tout seul ne peut pas grand chose, car, comme nous le verrons, il s'agit surtout d'améliorer la qualité de nos relations qui impliquent forcément plusieurs acteurs. L'individu est donc fort de ce qu'il peut engendrer dans ses relations aux autres, et la communauté locale est ainsi le champ rêvé pour expérimenter ce nouveau type de relations où chacun a besoin des autres pour être soutenu, encouragé, stimulé. On imagine des petits groupes qui se forment pour soutenir tel commerce qui offre une bonne qualité de biens produits

localement dans des conditions écologiques et équitables, mais on imagine aussi des petits groupes qui se réunissent pour réfléchir aux moyens à mettre en oeuvre pour créer des relations plus harmonieuses au niveau local, avec nos semblables ou avec les autres, ceux des autres cultures et des autres continents, ou tout simplement avec la nature qui nous entoure de manière immédiate.

Le leitmotiv de cette démarche, c'est le slogan "*un choix = un vote*", c'est-à-dire que chaque fois que je choisis quelque chose, je la plébiscite, qu'il s'agisse d'un bien de consommation, d'une coutume, d'une opinion, d'un comportement. Et de la sorte j'encourage ces manières de faire. Au contraire, en m'abstenant de consommer ce que je désapprouve, j'exerce une pression sur les coutumes ou sur le producteur pour qu'il change ses méthodes. La concertation du groupe est ici déterminante pour créer une réelle pression. C'est le retournement du marketing et de la démocratie dans sa vocation première.

Les lois de cumul, de corruption et de blanchiment

Chacun de nous a un effet sur le monde. C'est la loi du double cumul qui régit cette relation complexe entre notre comportement et l'évolution du monde:

- C'est le cumul de nos activités respectives (pourtant individuellement peu nocives) qui engendre les grands déséquilibres;
- et c'est le cumul de nos renoncements respectifs (avec le prix élevé qu'ils représentent pour chacun de nous) qui permet de rétablir ou de maintenir l'équilibre.

Cette loi du double cumul est complétée par deux autres:

- D'abord la loi de corruption: lorsque nous réalisons que notre mode de vie est fondé sur des privilèges issus de la corruption (exploitation des autres et destruction de la nature), nous sommes incités à reconsidérer ces privilèges et à envisager un mode de vie plus équitable.
- Et puis la loi de blanchiment: lorsque nous percevons que les produits de notre consommation ont été blanchis (par une présentation anodine sur les rayons de nos supermarchés) et ne révèlent plus, de ce fait, leur origine souvent corrompue, nous ne pouvons pas continuer à les consommer dans l'indifférence.

La mise en mouvement du changement

Comme on peut le constater dans la formulation de ces lois, il ne s'agit pas tant de prescrire le juste comportement mais surtout de provoquer la prise de conscience et de mettre en mouvement le changement. Le coeur de la question réside dans notre propre conscience, car c'est la conscience qui est le vrai moteur de la métamorphose lorsqu'elle est assez libre pour percevoir l'injustice et voir combien cette injustice est insupportable et appelle le changement de nos comportements. C'est donc une oeuvre de l'esprit, du coeur et du mental, plus qu'une question des moyens à mettre en oeuvre.

Le mouvement du changement doit être ascendant, il doit partir de l'implication locale. La force de ce mouvement ascendant repose sur le constat suivant: Coca-Cola ou Microsoft ne sont des pouvoirs que parce que nous les nourrissons de notre soutien. Les pouvoirs qui nous gouvernent jouissent aussi de notre soutien, dû de plus en plus à une forme d'indifférence. Cette indifférence exprime certes une forme d'impuissance, mais elle n'en contribue pas moins à laisser

faire: tout ce que nous abandonnons au contrôle des puissants se retourne contre nous, riches et pauvres.

De même, la dégradation de nos villes naît de nos propres comportements: elle est le fruit de notre esprit de compétition et de notre manque de solidarité qui relègue en banlieue tous les marginaux dont le nombre croît avec les années. Peut-être aujourd'hui suis-je encore bien loti, mais cette course de compétition se retourne déjà contre chacun d'entre nous, non seulement parce qu'il ne saurait y avoir que des gagnants, mais surtout parce que seule la capacité de collaborer vraiment à la construction de notre communauté peut nous offrir des relations harmonieuses et un réel bien-être à tous.

C'est pourquoi nos sociétés doivent se féminiser; elles doivent revenir à un mode plus naturel et plus organique, à une échelle plus humaine, à un contrôle de l'homme sur les forces du marché. Elles doivent s'ouvrir à la diversité culturelle, elles doivent réapprendre l'idéal qui n'est rien d'autre que le pragmatisme du bonheur. Cet essai cherche à montrer comment cela est possible et à décrire les chemins de cette réalisation.

Il est redevable à toutes celles et tous ceux qui luttent, à toutes celles et tous ceux qui se sont engagés afin de rester fidèles à la vérité, pour une plus grande équité et une meilleure justice, dans un esprit qui nous inspire et nous incite à nous engager aussi sur ce chemin créatif de recherche et de vie.

RESUME DES VOLUMES PRECEDENTS

0 - Communauté et autolimitation: une mise en mouvement du changement

Ce premier volume définit quelques principes de base qui illustreront l'esprit de cet essai consacré aux grands déséquilibres de notre époque. Je situerai cet essai dans une tension entre esprit et matière et dirai ce que j'entends par des mots comme esprit, spiritualité, âme, ou comme territoire, terre, espace, lieu, qui constituent le cadre de notre milieu de vie et notre ancrage au quotidien. Je montrerai comment la dimension de l'esprit a été galvaudée ou déformée pour devenir le champ de la culpabilité qui nous empêche d'accéder à la vraie libération, bien que cette libération soit en fait la composante principale de notre existence. Cette autre compréhension débouche sur une autre interprétation des sept grands déséquilibres qui caractérisent notre époque. Je montrerai enfin l'importance de la maturité communautaire locale pour générer des choix conscients prônant l'autolimitation comme principal remède qui nous ouvre les portes d'une vie beaucoup plus riche, variée et créative. Je décrirai les conditions nécessaires pour que se fasse une mise en mouvement qui mène à un changement progressif en douceur.

1 - Confort et effort: une réconciliation entre nature et humanité

Je décrirai le premier de ces sept grands déséquilibres, celui de notre humanité face à la nature, qui détermine en fait tous les autres, en montrant la rupture qui s'établit entre nous et notre milieu, due à notre besoin de créer un monde artificiel de confort physique, à l'abri de l'effort, pour échapper, croyons-nous, à l'indifférence de la nature à notre égard, bien que cette rupture en fin de compte nous isole surtout de ses forces harmonisantes. J'évoquerai comment notre

conception anthropocentrique du monde et la création de ce cocon artificiel, à l'opposé des traditions, donnent naissance à une machine qui s'entretient elle-même et dont nous devenons les victimes dans une course vers l'accumulation et la destruction, les grandes maladies de notre époque étant une expression tragique de cette dégénérescence. Je décrirai nos tendances à la domination, avec l'exemple du réchauffement climatique et des malentendus qui, à ce sujet, empêchent la mutation urgente nécessaire. J'illustrerai notre recours à la force et au virtuel par l'exemple de la voiture, de l'avion et de tous les mythes qui s'y rattachent. Je décrirai notre tendance au pillage, avec l'exemple du gaspillage de l'énergie et montrerai quelques orientations concernant les alternatives à mettre en place. J'examinerai les caractéristiques de l'outil, de la machine et de la technologie, pour montrer combien l'usage de ces moyens ne servent pas notre vocation et pour tenter de proposer quelques critères de transformation. Je soulignerai combien notre relation conflictuelle au temps, au déroulement des cycles naturels dans la succession des divers temps de notre quotidien ou de notre vie, et face à la mort elle-même, est fondamentalement l'obstacle à une mutation profonde, nécessaire pour dégager de nouveaux possibles que l'éloge de la lenteur viendra célébrer. Le rapport au temps, c'est aussi celui à la mémoire et à la perspective du futur qui n'existent en fait que dans le présent; ce rapport ne repose pas sur une course contre la montre, car le battement du temps est le pouls de notre vie.

2 - Récessif et dominant: une réconciliation entre féminité et masculinité

Je décrirai le second déséquilibre qui concerne les composantes féminines et masculines que chacun a en soi, indépendamment de son genre, comme homme ou comme femme. Le pouvoir d'enfanter de la femme imprègne toute son expérience et sa mentalité plus introvertie,

tandis que l'homme est marqué par son besoin d'agir, de structurer, de défendre les siens, dans une attitude plus mobile et extravertie. L'essentiel de la différence entre féminité et masculinité se perçoit surtout dans la différence de nos attitudes et non dans la différence de nos aptitudes, que la société persiste à évaluer selon une hiérarchie qui favorise les valeurs masculines. Je soulignerai combien notre société occidentale ne tient pas compte des acquis, de l'héritage et de l'écoute qui sont des dimensions féminines, et combien elle développe la virilité et l'action au point que la masculinité, toute orientée vers le but, perd toute compréhension de ce qu'elle entreprend et tout sens de la valeur du processus. Les institutions comme l'école et l'hôpital, à l'image de la masculinité, s'emparent d'un domaine de compétence sociale qu'elles se réservent et excluent ainsi toute participation plus affective de la communauté. Par analogie à la génétique, où les caractères récessifs s'esquivent devant les caractères dominants, on peut affirmer que les caractères féminins sont récessifs dans notre pratique sociale et ont donc plus de peine à s'exprimer. Or la société doit retrouver sa féminité et celle-ci ne peut éclore que si les domaines récessifs du silence, de l'écoute, de l'accueil sont protégés et si la perception du travail change fondamentalement, en étant désormais dissociée de sa valeur marchande. Nous devons donc apprendre à favoriser l'expression de ces qualités récessives féminines qui, si elles ne sont pas consciemment protégées, ne peuvent s'épanouir pleinement car elles se font inexorablement écraser par les valeurs dominantes masculines. La complémentarité entre féminité (caractère récessif) et masculinité (caractère dominant) est fondamentale; grâce à elle recherche de sens et structuration de l'expression peuvent se combiner et s'enrichir mutuellement. Sans cette forme de complémentarité, il ne peut y avoir de vie.

3 - Simplicité et abondance: une réconciliation entre pauvretés et richesses

Je décrirai le troisième déséquilibre, celui entre pauvretés et richesses, en traitant d'abord des divers types de misères, de pauvretés et de richesses pour affirmer que la distinction entre pauvres et riches n'est pas aussi claire qu'on le croit au prime abord et pour montrer que nos sociétés dites riches sont pauvres sous maints aspects, comme, aussi, les sociétés dites pauvres offrent maintes richesses. Puis j'affirmerai que certains biens, contrairement à d'autres, se multiplient lorsqu'ils se partagent, définissant ainsi divers types de biens et les types d'échanges qui leur sont propres. Je montrerai comment le marché a imposé une falsification de la valeur des biens et des échanges. Puis je proposerai une autre compréhension de ces échanges, fondée d'une part sur la gratuité des ressources naturelles, culturelles et spirituelles, puisque celles-ci nous sont offertes librement en héritage, et d'autre part sur la valorisation du travail, à comprendre dans son sens large de contribution de la créativité de chacun. J'aborderai rapidement les notions de pénurie, de rareté et de gaspillage en insistant sur l'absolue nécessité de changer fondamentalement notre rapport avec le temps qui ne doit plus être une mesure linéaire mais doit pouvoir retrouver son épaisseur d'instant vécu. Je finirai enfin par montrer combien nos hiérarchies occidentales entre riches et pauvres sont faussées par tant de paramètres et j'esquisserai comment la perception de la différence comme source de fascination peut permettre des relations dans la réciprocité et l'enrichissement mutuel, par valorisation du don comme base de l'échange.

Sud - Nord

4 - Circulaire et linéaire: une réconciliation entre Sud et Nord

Je décrirai ici le quatrième déséquilibre, celui entre Sud et Nord, qui montre combien nous avons imposé nos modèles occidentaux au Sud et réduit nos possibilités d'échanges avec les peuples des autres cultures, nous appauvrissant ainsi nous-mêmes. Je montrerai d'abord comment la mobilité est à l'origine des échanges et comment elle a favorisé la naissance du négoce qui constitue un type d'échange qui va au-delà de la satisfaction des besoins immédiats. Puis je décrirai comment les grandes découvertes, nées d'une mutation fondamentale, engendrent un nouveau type de relations, caractérisées d'une part par un rapport de force qui se traduit dès l'origine par une domination militaire qui s'exerce plus par une forme d'omniprésence dominante potentielle que par une présence réelle, et d'autre part plus récemment par un rapport culturel qui veut imposer nos modèles de développement que sont l'Etat-nation, l'entreprise, les droits de l'homme, la démocratie, qui ne sont en fait pas des modèles aussi universels que nous le croyons. Notre approche mercantile, fondée autant sur une opposition entre continent féodal et littoral marchand que sur le rapport dominant entre métropole et périphérie exclut tout rapport de réciprocité et impose une relation d'exploitation des terres lointaines, soutenue par la cartographie qui déforme les continents et qui propose une image faussée de notre importance. L'opposition qui est faite entre les concepts de culture et de civilisation vient renforcer notre perception dominatrice. Les modèles urbains, par opposition aux modèles traditionnels, sont les moteurs de notre manière de penser et engendrent un fossé grandissant entre société matérialistes et sociétés traditionnelles auxquelles ils imposent de fausses images

du bonheur qui créent en fait la pénurie. Forts de notre prétendue supériorité, nous apportons une aide au développement qui vient renforcer notre suffisance et notre attitude paternaliste, et accélère l'intégration des économies faibles au circuit commercial mondial, entraînant par là leur dépendance et leur appauvrissement accrus. J'esquisserai enfin une voie de libération fondée sur une recherche de la juste identité et sur un chemin de réconciliation, qui constitue un processus de psychothérapie de notre civilisation, condition nécessaire à l'émergence de rapports d'échanges nouveaux fondés sur la réciprocité et la complémentarité des différences. Cette forme d'échanges favorise l'échange entre personnes et communautés, plus que l'échange de biens. Je préfère aller vers l'autre plutôt que ses bananes viennent à moi.

Bien entendu le grand déséquilibre des relations entre peuples du Sud et peuples du Nord est un des principaux facteurs d'inégalité de notre époque, étroitement lié au thème traité dans la partie précédente de cet essai, concernant pauvretés et richesses. Les disparités de richesse et de pouvoir ne doivent plus être prouvées et je ne m'étendrai donc pas sur ces aspects trop connus mais je chercherai ici à examiner quelques facteurs qui marquent nos relations aux cultures des autres continents.

Ce thème des relations entre cultures des continents du Sud et nations du Nord est central pour notre réflexion. Il permettra de montrer que les pays du Sud pratiquent une autre perception de l'espace et du

temps, des relations et du sens, en références à d'autres sensibilités culturelles. Cette différence nous proposera non seulement de nous ouvrir à de nouvelles inspirations, mais aussi, et surtout, de prendre du recul par rapport à nos comportements, qui s'avèrent si bien assimilés que nous ne les voyons plus consciemment.

1) DE L'ECHANGE A LA DOMINATION

Mobilité

Il est important, je crois, de revenir très brièvement à la genèse des relations qui se sont tissées entre continents pour souligner que c'est en fait la mobilité qui est à l'origine de ces liens.

Sociétés traditionnelles et mobilité

Traditionnellement, il semble que les diverses cultures ont toutes cherché à assurer leur propre subsistance en exploitant les ressources naturelles de leur environnement immédiat. Cette exploitation s'est faite d'abord de manière mobile, au sein de sociétés de chasseurs et de cueilleurs. Plus tard est intervenu l'élevage qui n'a pas mis forcément un terme à la mobilité mais a aussi parfois contribué à renforcer le nomadisme, grâce à l'utilisation de bêtes de somme, chevaux, boeufs ou chameaux. La sédentarisation et l'agriculture ont certes très vite fixé les peuples, mais, même pour les peuples sédentaires, la mobilité est restée une nécessité pour être en mesure de pratiquer l'échange et le commerce, rendus inévitables par l'accumulation de certains produits issus de leur industrie (céréales, peaux, viandes) et par la pénurie d'autres denrées, plus spéciales, estimées indispensables (sel, épices, encens, tissus). Les premiers marchés et les bourgs sont nés de cette nécessité de trouver les biens complémentaires indispensables à la vie quotidienne.

Les sociétés traditionnelles sont prises entre la difficulté de leur subsistance, la faiblesse de leurs moyens de transports et la nécessité de l'échange. Les caravanes sont certes davantage le fait des nomades qui se sont rapidement instaurés comme intermédiaires assurant la liaison entre sociétés sédentaires, mais il est intéressant de noter

combien de sociétés traditionnelles agraires ont en fait adopté elles aussi une forme de nomadisme restreint.

Le nomadisme interne

Les Alpes ont toujours abrité des sociétés très mobiles, même si celles-ci restaient fondamentalement sédentaires. Dans le Val d'Anniviers (Valais, Suisse), chaque société villageoise pratiquait un semi-nomadisme entre les diverses altitudes, au rythme des saisons; une partie de la population quittait le village pour monter en mai dans les mayens (prairies d'altitude entre les forêts), en juillet dans les alpages (pâturages au-dessus de la limite des arbres) ou descendre en septembre en plaine (vignes), sans compter tous les autres déplacements de plus courte durée pour effectuer les travaux saisonniers nécessaires. Et, à chaque altitude, on trouve de ce fait une forme d'hébergement, souvent très rudimentaire, qui permet l'exécution des travaux propres au lieu et à la saison: garde du bétail en bonne saison, collecte du foin juste avant les chutes de neige, culture des champs autour du village, culture de la vigne en plaine.

Toutefois ces sociétés se sont tenues dans des formes très rigides dictées par les conditions extrêmement rudes dans lesquelles elles vivaient. Tous les peuples de montagne semblent en cela avoir des traits communs, qu'ils vivent dans les Andes, les Alpes ou l'Himalaya. La topographie et le climat limitent considérablement la mobilité des habitants et constituent une sorte d'enfermement, à la limite des conditions minimales de survie. Plus que dans des sociétés de plaine, l'effort est omniprésent pour assurer des conditions suffisantes de subsistance.

Ouverture

De la sorte, toute chance de contact avec l'extérieur représente une opportunité d'ouverture et de libération relative de contraintes très exigeantes de subsistance. Le troc et le commerce satisfont certains besoins de première nécessité, mais la mobilité, surtout en termes modernes, confère une chance d'échapper momentanément à la rigueur de la tradition qui règle toute la vie interne de la communauté et toute relation à autrui. Sur le simple plan du mariage, la faible ouverture de ces sociétés sur l'extérieur a su procurer un peu de "sang frais" qui venait diminuer les risques de consanguinité propres à ces sociétés enclavées.

Ainsi la mobilité et le nomadisme partiel sont des caractéristiques propres aux sociétés traditionnelles, favorisant les échanges entre voisins qui ont rapidement permis de tirer parti d'une forme de complémentarité entre sociétés différentes.

Les grandes routes

Commerce et négoce

La mobilité s'accroissant, des liens se sont établis entre les peuples. Très tôt, le monde a été jalonné de routes diverses: route des épices, route de la soie, route de l'encens. Sur ces tracés se sont développées des villes d'un type nouveau et d'une aisance supérieure, qui se distinguaient bien des bourgs où l'on échangeait les produits locaux. De ce fait, une distinction s'opère alors entre commerce, domaine des commerçants, et négoce, domaine des marchands, le premier relevant surtout de l'échange local dans le but de se procurer le nécessaire à la subsistance et le second s'avérant plus attaché aux produits de luxe, transportés dans le but d'accroître le profit résultant de la vente. Une hiérarchie s'établit ainsi lentement entre pôles d'échanges. Villes comme bourgs, à partir des marchés qui sont venus se greffer sur ces

Sud - Nord

voies de communication, attirent diverses activités et créent des lieux de polarisation.

Vecteurs d'influences et regard sur d'autres mondes

Cette mobilité croissante a permis l'échange de matières premières, de produits et de biens. Elle a été aussi le vecteur d'influences réciproques. Les routes qui se tracent à la recherche de produits de prestige comme la soie et l'encens se muent aussi en voies de découvertes et en canaux de transmission de la pensée, des arts et des religions. De ces déplacements est née une confrontation des modes de vie, des cultures, des techniques, des religions. Les biens transportés sont venus proposer d'autres manières de faire.

Les récits de voyageurs ont marqué l'imaginaire des peuples restés sur place. Marco Polo a transformé la vision que les Vénitiens avaient du monde. Il a certainement, par ses récits, grandement contribué à renforcer la vocation marchande et conquérante de Venise, en instaurant malgré lui une forme d'attitude psychologique tournée vers le rêve et l'au-delà.

Migrations

Les périodes difficiles, dues aux grandes sécheresses, aux cataclysmes naturels, aux grandes épidémies, aux guerres et aux invasions, ont jeté des populations entières sur les routes. La fin de la période de l'empire romain a été marquée par le déferlement de ce qu'on a appelé les hordes barbares pour mieux souligner combien elles représentaient la domination de la violence sur ce qu'on affirmait être la haute culture romaine. Pourtant ces peuples envahisseurs étaient aussi les porteurs d'autres valeurs. L'Asie a toujours été perturbée par de grands courants migrants qui, à

l'image d'une partie de billard, ont provoqué des chamboulements sans fin dans les divers continents.

Naturellement le nouvel arrivant est toujours perçu comme une menace, surtout s'il arrive en nombre: quelle est en fait la différence entre un peuple en mouvement qui cherche refuge pour avoir fui la misère et un peuple en mouvement qui cherche une terre à faire sienne dans le but d'améliorer ses conditions de subsistance? Quelle est la différence entre un réfugié sous l'effet de la nécessité et un conquérant pacifique dans l'espoir de trouver un avenir meilleur? Vu de loin par l'historien, cette différence peut se réduire à néant car il n'y a pas de limite claire entre les deux attitudes qui représentent pourtant deux approches opposées de la terre nouvelle, suivant si on considère que cette terre est déjà occupée ou si on la considère au contraire comme libre d'être colonisée. Et perçue par l'autochtone, cette différence entre conquérant et réfugié s'atténue aussi considérablement car, si le conquérant se charge bien évidemment d'un sens menaçant, le réfugié est perçu, lui aussi, malgré lui, comme un danger à sa manière, plutôt dans le sens d'une concurrence, d'un "voleur" qui se glisserait dans la maison pour s'emparer du bien du propriétaire. Il est certain que les brassages de population se sont effectués sans respect de cette nuance de vocabulaire et toutes nos civilisations ont été faites de ces brassages et de la vitalité de ces apports extérieurs. Sans eux, nous ne serions pas ce que nous sommes.

Pourtant cette attitude instinctive de l'homme à craindre l'autre se retrouve aujourd'hui dans tous les débats sur les réfugiés et les mouvements migratoires qui n'ont pas cessé, mais se sont plutôt amplifiés avec l'ère moderne, avec toutes les horreurs qui lui sont propres et avec aussi sa mobilité accrue. Certes ce sentiment d'insécurité est bien compréhensible, car un rien nous fait sentir

fragile devant le changement et l'inconnu. Mais le propre de l'homme devrait être de savoir contrôler ses réactions instinctives en fonction de ce que sa conscience lui permet de discerner dans les faits, au-delà d'un premier réflexe primaire émotif.

Fondamentalement, l'être humain a droit à choisir librement où il s'établit, tant qu'il ne menace pas son semblable. C'est dire que les pays riches devraient ouvrir leurs portes à tous les migrants et que les migrations pourraient alors servir de force de rééquilibrage de la distribution des biens et des privilèges à l'échelle planétaire. En effet, une terre n'est attractive que tant qu'elle offre davantage que ce qu'on a. Certes une telle politique, aussi noble soit-elle en idéal de partage, n'est pas envisageable car elle participerait la plupart du temps à transporter les problèmes plutôt qu'à les résoudre et elle ne manquerait pas d'entraîner des réactions très violentes de la part de ceux qui se sentent envahis. C'est déjà le cas de nos jours dans une politique d'asile pourtant extrêmement restrictive et défensive où les limites acceptables pour accueillir de nouveaux réfugiés sont déterminées plus par le racisme ambiant et par l'agressivité de ceux qui s'y opposent que par le manque effectif de possibilités d'assimilation. Les limites que nous imposons au déplacement des migrants sont en effet dictées uniquement par la défense de nos privilèges. Plus un pays est attractif par ses conditions de paix et de prospérité, plus il défend ces conditions comme un bien propre et plus il tente de se fermer aux réfugiés. Pourtant une attitude contraire aiderait grandement à aplanir les différences de richesse.

L'étranger

Si l'on fait momentanément abstraction du fait que l'étranger est perçu comme une concurrence supplémentaire face au partage des richesses locales, il n'en reste pas moins que la figure de l'étranger nous

déstabilise par sa nature même d'être étranger, c'est-à-dire autre. Qui n'a pas peur de l'étranger, surtout lorsque son apparence contraste avec la nôtre, par la couleur de sa peau, son habillement, son comportement? Celui qui est différent nous intrigue; il peut nous fasciner et nous attirer mais souvent, malgré cette fascination, il nous met mal à l'aise ou vient perturber notre quiétude, car il est le signe de cette dimension de la réalité que nous ignorons. D'une manière très primitive en ce qui concerne notre réaction épidermique, il vient, à son propre insu, menacer notre ordre des choses, non pas tellement parce qu'il veut s'imposer à nous, mais parce qu'il représente d'autres valeurs et d'autres modes de vie et que cette différence questionne nos représentations. Nous avons peur de nous aventurer dans l'inconnu. Cet inconnu peut concerner des aspects très prosaïques de notre quotidien, mais il peut aussi toucher à notre recherche du sens de la vie et à notre connaissance de la Réalité, celle qui se situe au-delà des apparences. Cette recherche est déjà en soi aventure dans l'inconnu et requiert un certain courage ou du moins une soif de vie bien ancrée. La présence de l'étranger, au-delà des aspects matériels et culturels, réveille notre fragilité face à la Réalité - celle avec grand R. Si nous l'acceptons dans sa différence, l'étranger, curieusement, nous menace de nous libérer de nos représentations trop simplistes. Il peut symboliser cette illumination que nous désirons mais que nous fuons souvent par manque de courage d'affronter l'insécurité de la vie. Pour le chrétien, il est d'ailleurs le Christ incarné en chacun. Comment donc lui fermer la porte? L'accueillir, c'est s'ouvrir à tout ce qui peut arriver, à tout ce qui peut nous être révélé, à cette dimension inconnue non maîtrisée. C'est sans doute pour cette raison que l'Islam considère l'étranger comme un envoyé d'Allah et qu'il lui réserve cet accueil généreux qui caractérise l'hospitalité du monde musulman.

Cette hospitalité est d'autant plus forte en général que la population qui la pratique est pauvre. J'ai souvenir d'avoir été invité en Algérie,

Sud - Nord

dans une petite oasis perdue, par un paysan qui nous a attirés chez lui pour nous offrir une salade délicieuse et un thé rafraîchissant comme rarement j'en ai consommés! Ou, à plusieurs occasions au Proche-Orient, d'avoir été conviés à un somptueux repas que nos hôtes avaient préparé pendant toute la journée, sans rien nous en dire, et auquel ils nous avaient invités en phrases simples qui nous laissaient tout loisir de préférer continuer notre route. Après un tel don, celui qui offre l'hospitalité rayonne de bonheur et vous laisse partir sans rien lui devoir puisqu'il sait qu'il ne vous reverra probablement jamais.

Arts et pèlerinages

Les grands mouvements migratoires ne se sont pas seulement organisés en fonction des besoins matériels, à la recherche de nouvelles ressources, mais ils ont aussi été guidés par des valeurs d'ordre intellectuel ou spirituel. Les grands centres d'influence ont attiré les grands créateurs, comme chez les princes italiens, ou à la cour des diverses monarchies.

La route de St Jacques de Compostelle a été un nerf important de la vitalité européenne. Un chemin comme celui-ci est jalonné de joyaux de l'art et participe à l'édification des esprits. Il est aussi un vecteur d'influences et de métissage qui font la richesse des régions traversées.

Métissage

Les migrations, dans la mesure où elles n'ont pas provoqué des conflits aigus, ont été souvent porteuses de mutations enrichissantes. L'Europe a énormément bénéficié, d'ailleurs souvent sans s'en rendre compte, des apports rendus possibles par les migrants. Ceux-ci ont souvent favorisé l'essor local grâce aux nouvelles techniques qu'ils

introduisaient par le biais de leur propre métier ou grâce aux idées nouvelles qu'ils apportaient. De nombreux pays ont ainsi tiré un profit considérable des régimes totalitaires, de la censure ou des conflits religieux de leurs voisins. Des pays protestants comme l'Allemagne, la Suisse et les Pays-Bas, ont par exemple beaucoup gagné avec la révocation de l'édit de Nantes qui a provoqué la fuite des protestants établis en France, privant celle-ci de tout le savoir-faire et de la culture que ceux-ci apportèrent aux pays d'accueil.

Les mélanges mènent inévitablement à un métissage, que celui-ci soit génétique, technique, social ou culturel. On assiste ainsi, avec le temps, à une combinaison infinie des composantes propres à chaque identité. Il ne s'agit pas d'un aplanissement des différences, mais d'une combinaison infinie de ces particularités. Les vallées qui donnent accès aux principaux cols qui permettent de franchir les Alpes (Mt Cenis, Grand St Bernard, Gotthard, Brenner) sont marquées d'un étrange mélange génétique et linguistique qui prouve les influences subies. Et dire que de nombreuses populations dans cette situation revendiquent la pureté de leurs origines et la différence qui les distingue de leurs voisins! Pourtant l'Europe a été façonnée par les invasions et les migrations, entre les Wisigoths, les Sarrasins, les Huns, les Turcs, les armées napoléoniennes, russes et prussiennes, sans parler de la migration des juifs, des tsiganes, et autres mouvements collectifs. Nos continents ont ainsi été le théâtre de brassages de population perpétuels qui ont engendré le métissage de nos cultures, ouvrant ainsi les collectivités locales aux influences extérieures.

L'aplanissement et l'uniformisation des cultures ne sont pas dus au métissage, mais au contraire à l'incapacité de choisir clairement et de s'enraciner dans des valeurs prioritaires, voire même à savoir s'ouvrir à des influences extérieures. C'est ainsi que les valeurs matérielles de

prestige et de confort trouvent meilleur accueil que les exigences de développement personnel ou communautaire qui requièrent davantage de maturité et de courage que les simples réflexes de consommation. Coca Cola et McDonald se répandent plus rapidement que la sagesse de Gandhi!

Les grandes découvertes

La mer comme lien

J'ai été frappé, en mer Egée, de constater combien le rivage n'est pas une limite, mais au contraire une ligne de contact avec l'autre, c'est-à-dire un lien. La vie sur les îles grecques est certainement profondément enracinée dans la terre, mais elle débouche surtout sur l'horizon qui rattache chacune des îles aux autres îles plutôt que de constituer une barrière. Très tôt les Grecs se sont orientés vers les pays lointains. La mer, qui semblait être obstacle et limite, devenait support et ouverture. Car en fait, le transport sur terre est très fastidieux, tandis que, sur l'eau (rivières, lacs, mers), il s'opère plus facilement. Les Grecs sont devenus ainsi de grands voyageurs et commerçants. Le négoce est devenu leur domaine, et a enfanté très tôt l'art de la négociation, fortement apparenté au négoce, qui explique, comme le remarque Edward Fox, que ces peuples aient développé un sens de ce qu'on a appelé la démocratie et qui n'était rien d'autre, à l'époque, que l'art de négocier le futur de la communauté entre membres d'une élite, la majeure partie du peuple n'étant pas consulté.

La mobilité a poussé les peuples à s'aventurer toujours plus loin. Déjà, dans notre culture européenne et méditerranéenne, les Phéniciens, les Grecs et les Vikings s'étaient avancés à la limite du monde connu. Vraisemblablement, au nom de la même ouverture à laquelle convoquent les rivages, les Polynésiens ont toujours fait preuve d'une très grande mobilité, qui impliquait des connaissances

impressionnantes dans leur manière de s'orienter. Pour nous autres sédentaires, nomades de l'eau, nomades du sable ou nomades de la montagne représentent des cultures tout à fait mystérieuses par leurs facultés d'intégrer dans leur quotidien des dimensions immatérielles comme le temps, l'espace, et bien plus encore... et de trouver une forme d'équilibre dans ce qui nous semble être l'état instable du mouvement et du changement. L'accent n'y est pas mis seulement sur la nécessité des moyens de subsistance et la sécurité, mais le mouvement lui-même s'avère être une composante tout à fait étonnante qui confère un équilibre à partir de l'état de mobilité, comme le vélo maintient son équilibre par le fait qu'il roule.

Le continent et le littoral

Bien entendu, cette mobilité physique ne tarde pas à entraîner une mobilité d'esprit, une curiosité, une vivacité intellectuelle, un art de l'expression, une faculté d'écoute et d'observation. C'est dire que le voyage est une école de vie qui marquera une divergence profonde entre villes du littoral et campagne, comme le montre l'exemple des Grecs ou des Polynésiens évoqué ci-dessus.

Cette importante opposition qui subsiste entre continent (la masse) et littoral (la limite), c'est celle qui oppose, comme le constate Edward Fox à propos de la France¹, deux sociétés inconciliables depuis le temps des Carolingiens:

- l'une conservatrice, rurale, continentale, féodale, belliqueuse, sous la tutelle de l'Etat, ancrée dans le territoire,
- l'autre littorale, urbaine, monde du négoce et des ports, favorable à l'entreprise privée, pacifiste, démocratique, ouverte sur la mer.

¹ Edward Whiting Fox, L'autre France, Flammarion, 1973.

Sud - Nord

Cette première société, c'est celle de la France continentale, centralisée, tandis que cette seconde société, celle du littoral, c'est cette société mobile du libre commerce, celle des grandes découvertes et de la colonisation des terres lointaines, qui s'oppose à la France statique, royale et administrative. Cette société mobile est une société de négoce et de négociation, ancrée dans l'esprit démocratique des corporations de commerçants. Le développement du commerce le long du Rhin, en Allemagne et en Italie a renforcé le morcellement régional existant, a généré même l'éclatement des régions qui se sont chacune polarisée sur un centre urbain proche, par contraste avec la France où l'unité du pouvoir féodal a, au contraire, provoqué la centralisation de l'Etat au détriment du développement régional. Les villes deviendront dès le Moyen-Âge, par exemple en Slovaquie ou en Suisse, sans parler de l'Allemagne ou de l'Italie, de véritables lieux de contre-pouvoir où les marchands, s'alliant à la petite féodalité et s'appuyant sur leurs propres richesses accumulées à partir du négoce et sur leurs alliances issues de leurs relations commerciales, sauront s'opposer au pouvoir de l'empereur et au pouvoir ecclésiastique; ils construiront des villes nouvelles, créées de toutes pièces, dotées de fortifications et de châteaux forts, qui s'allieront avec quelques petits seigneurs locaux, constitueront les verrous et les bastions d'une résistance qui refusait de s'intégrer à la pyramide féodale et formeront autant de ruptures et de trous dans le tissu du pouvoir central. Cette société du négoce est intrépide et très mobile, mais elle est mue essentiellement par ses intérêts. Sa motivation fait aussi son aveuglement et nous verrons combien elle véhicule des valeurs qui lui sont propres et combien elle les impose car elle reste prisonnière de son mode de voir et ne perçoit pas la position de l'autre que sa mobilité lui offre pourtant de rencontrer.

Nous comprenons mieux ainsi combien cette différence entre société littorale commerçante et société rurale conservatrice et centralisée de

l'arrière-pays permet d'illustrer et d'expliquer l'opposition entre l'Angleterre qui a été principalement du premier type et la France qui a été essentiellement du second type. L'Angleterre s'est orientée vers la mer tandis que la France (à l'exception de Marseille et de Bordeaux, d'ailleurs très influencée par les Britanniques) s'est orientée vers la terre. La première est plutôt industrielle tandis que la seconde est plutôt politique et sociale.

Le négoce est aussi l'apprentissage de la négociation, voie vers notre pratique de la démocratie (Grèce antique). Il devient partout la base d'un contre-pouvoir qui s'oppose au pouvoir pyramidal issu de la féodalité.

Une métamorphose fondamentale

Les échanges, le nomadisme et les migrations semblent avoir été, en combinaison avec la nature humaine curieuse et assoiffée de changement, les principaux moteurs des découvertes et des rencontres de tout temps. La mobilité a marqué l'histoire des peuples sur les cinq continents, depuis les migrations peules en Afrique jusqu'aux migrations amérindiennes en passant par les aborigènes et les nomades mongols. Autrefois, le mouvement des peuples ne répondait qu'à un impératif immédiat, lorsqu'il n'était encore qu'un mouvement menant d'un point à un autre: soit, dans le cas de migration, sans intention particulière de retour, soit, dans le cas d'échanges, sans hiérarchie particulière entre l'origine et le but, si ce n'est la distinction entre nous (ici) et eux (là-bas).

Mais à partir du 15^e siècle, il semble que la période des grandes découvertes marque une mutation profonde dans les relations entre peuples, dans la mesure où d'une part la démarche de découverte, jusqu'alors souvent hasardeuse ou du moins peu systématique, semble

se structurer en entreprise de conquête, dans un cadre de projets bien définis, en étroit lien avec les idées de l'époque, mais aussi d'autre part par le fait que cette entreprise s'organise autour d'un centre et en fonction d'une hiérarchie. Ce centre est la métropole et la hiérarchie établit une supériorité du centre sur la périphérie. Ainsi, le mouvement du déplacement n'est désormais plus neutre, contrairement à ce qu'il avait l'habitude d'être au temps des nomades, car ce mouvement des grandes découvertes s'inscrit autour d'un centre; il va de l'intérieur vers la périphérie. Il s'inscrit aussi dans un mouvement de domination qui établit le conquérant comme maître selon une hiérarchie claire qui érige la civilisation européenne comme incomparablement supérieure aux autres cultures.

Les grandes découvertes ont profondément modifié notre vision du monde puisque cette entreprise s'inscrivait dans le contexte d'une nation bien ancrée dans la réalité européenne et qu'elle partait à la conquêtes de terres inconnues dans le but de les intégrer à son empire. Déjà était évident ce désir de puissance (hiérarchie) qui devait soumettre le monde à l'autorité d'un seul prince (centre). Les Habsburg étaient très fiers d'affirmer que jamais le soleil ne se couchait sur leur empire!

L'argent de Potosi

Cette puissance se traduira par une accumulation folle de richesses volées. L'argent de Potosi et l'or de Ouro Preto feront la fortune de l'Europe et creuseront déjà à cette époque le fossé qui jamais ne devait se refermer entre colonisateurs et colonisés. C'est que l'effet de ce pillage était double:

1) Les nations européennes, en se saisissant des richesses naturelles de ces pays, les en privaient, instaurant ainsi un régime

d'esclavage et une forme de pauvreté qui enlevaient toute chance à ces pays de travailler à leur propre bien-être.

2) Les nations européennes trouvaient ainsi les moyens de financer leur propre développement et de jeter les bases d'une infrastructure commerciale et manufacturière qui leur permettra d'asseoir définitivement leur développement et leur suprématie sur ces autres pays. Ce n'est qu'une fois cette suprématie bien assurée que ces nations "favorisées" développèrent la pratique du libre échange qui leur était désormais favorable.

Ce double atout n'a jamais pu être compensé au profit de ces pays exploités, car l'avantage fondant le pouvoir, ce pouvoir a été utilisé à accroître l'avantage acquis et à empêcher que les plus désavantagés ne puissent se rattraper. Comme le décrit si bien Eduardo Galeano², il est étonnant de constater que rapidement les Espagnols, même s'ils restèrent militairement maîtres du continent de l'Amérique latine, perdirent rapidement leur avantage au profit des Anglais qui, entrepreneurs nés, surent tirer tous les avantages de leur habileté au commerce et à l'art de la manufacture et supplantèrent complètement les Espagnols, attirant ainsi à eux tous les bénéfices de la richesse saisie. Les Anglais surent être impitoyables dans leur conquête commerciale de ces nouvelles sources de matières premières et de ces nouveaux marchés qui permirent à leur économie métropolitaine de fonctionner à plein régime. C'est ainsi que l'argent de Potosi et l'or de Ouro Preto finiront principalement à Londres! C'est sans doute une bonne illustration de l'opposition entre littoral et continent dont il a été question, les Espagnols étant certes grands navigateurs mais pourtant profondément ancrés dans une société centralisée, à l'image féodale.

² Eduardo Galeano: *Les veines ouvertes de l'Amérique latine*. Plon, 1981.

Sud - Nord

La hiérarchie autour de la métropole

Toute l'entreprise des grandes découvertes sera centrée sur la métropole qui devient le centre d'un empire. La métropole est, selon le sens étymologique, la ville mère. Cette expression date du temps des Grecs dont la vie était organisée autour de la cité. Le phénomène de la colonie découle bien d'une culture urbaine qui, pour survivre, doit chercher sa subsistance ailleurs, puisque, par définition, la ville n'est pas autosuffisante comme le serait une société agraire, et qu'elle a pour vocation le négoce qui la pousse à chercher des biens de haute valeur à des fins purement commerciales et spéculatives. La métropole, en tant que ville où réside le pouvoir, devient donc le centre de l'empire qui s'étend et qui part à la conquête de nouvelles terres capables de lui procurer les ressources dont la métropole a besoin (commerce) et celles sur lesquelles elle puisse spéculer (négoce).

Il est intéressant de constater que le développement de cette forme de domination centrée sur la métropole se reproduit aussi à l'intérieur des régions qui, elles aussi, s'organisent toujours plus autour des villes. C'était le cas au temps des Grecs et des Romains, où la ville jouait déjà un rôle central, mais cette tendance s'est encore développée au moyen âge où la fonction du marché urbain se renforce et où le rôle des villes, assis sur la force des classes marchandes, constitue toujours plus un pôle d'opposition au pouvoir féodal qui s'appuie, lui, sur les campagnes. C'est alors vraiment que naît le pouvoir urbain qui ne cessera de s'étendre toujours plus. Mais tant que la ville, à titre de bourg, remplit sa fonction de marché local, on peut admettre que les relations entre la ville et la campagne relèvent surtout de la complémentarité dans un système d'échange entre produits de la terre, produits de l'artisanat, matières premières et

matières transformées. Il s'agit là de commerce courant et non encore de négoce.

Pourtant, dans le cadre du marché local d'échanges élémentaires, la bourgeoisie naissante a accumulé peu à peu un pouvoir financier trop important en regard des faibles débouchés du marché local. Ce pouvoir financier doit trouver d'autres applications, soit dans la banque, soit dans le négoce, et la motivation de l'échange se transforme; celui-ci n'a plus pour objet la satisfaction des besoins élémentaires de l'ensemble de la communauté, mais il cherche à exploiter d'autres ressources et à étendre son pouvoir en jouant sur le prix des produits et en se spécialisant dans l'échange de produits plus luxueux. Le négoce, fondé essentiellement sur le luxe et l'argent, supplante l'échange, fondé, lui, originellement sur le besoin et le troc. Par le passage du commerce au négoce, on assiste à une polarisation croissante entre ville et campagnes, qui ressemble étrangement à la polarisation entre métropole et colonies par le fait que nous y trouvons le même type de centralité (la ville ou métropole) et de hiérarchie (la suprématie de la civilisation urbaine sur la culture rurale).

Terra Nullius...

Les terres que découvrent les explorateurs bouleverseront la perception du monde. Pourtant, ces terres n'ont de nouveau que le nom qu'on leur donne: Terre Neuve, New Found Land, *terra nullius* (terre de personne). Elles ne sont en fait nouvelles que pour celui qui les découvre et qui tente d'y recréer à nouveau ce qu'il connaît déjà, en référence à la mère patrie, que ce soit New York par nostalgie de York ou la Nouvelle Orléans en souvenir des bords de la Loire! On le constate, dès le départ, l'expérience s'oriente mal, car elle ignore que ces terres sont occupées, qu'elles ont une histoire, une culture, bref

une existence sans rapport avec la métropole. Cet aveuglement face à la nature réelle des terres "découvertes" sera la grande constante de la conquête coloniale. Il renforcera la hiérarchie qui s'établira entre métropole et colonie, entre centre et périphérie. Il niera surtout l'existence des peuples autochtones.

Jamais les conquérants n'ont même envisagé que l'accès à ces terres ne pouvait décentement leur être permis qu'à titre d'invités, ou seulement à titre très exceptionnel. La correspondance échangée entre Nicolas Baudin, navigateur français envoyé explorer les côtes sud de ce qui sera appelé l'Australie, et le gouverneur anglais établi alors à Sydney, est en ce sens très riche car elle sait très tôt poser les nouveaux termes du débat, dans la mesure où Baudin, qui était plus un humaniste et savant qu'un militaire, tentait d'expliquer à son rival anglo-saxon que ces terres étaient habitées par les aborigènes et qu'il convenait de respecter leurs droits et de se comporter donc en hôtes et non en conquérants. Ses écrits et descriptions des sociétés aborigènes ont d'ailleurs servi de base à ce qu'on peut considérer comme l'un des avènements de l'ethnologie. Inutile de dire que ce généreux navigateur n'a pas pesé lourd dans l'histoire coloniale et qu'il est mort misérablement à Zanzibar en 1803, trompé par son second qui lui aura subtilisé tout le bagage scientifique accumulé.

L'envergure des moyens mis à disposition par le pouvoir colonial (surtout bateaux et armement) a créé l'illusion d'une supériorité des conquérants sur les peuples conquis, alors que les cultures rencontrées étaient soit de hautes cultures aujourd'hui universellement reconnues (Incas, Inde, Chine), soit du moins des cultures traditionnelles en tout cas aussi évoluées que les nôtres, même si elles ne s'exprimaient pas par des moyens visibles (matériels) comparables. La supériorité de l'occident n'a été que d'ordre militaire et il serait extrêmement difficile de prouver le contraire! Les armes ont été le

seul moyen de s'imposer. Cette supériorité stratégique devenait immédiatement justification de la hiérarchie, au nom de la force technologique des envahisseurs.

Le nouveau monde, un vieux continent

Avant 1492, l'Amérique n'existait pas... pour l'homme blanc! D'ailleurs, nous venons en 1992 de fêter le 500^e anniversaire de la découverte de l'Amérique, pour ne pas dire, tout court, le 500^e anniversaire de l'Amérique. Telle est la perception que, d'Europe, nous avons des autres mondes. Comme pour le petit enfant qui se cache derrière sa main, seul semble exister pour nous ce que nous voyons et pouvons toucher.

Et, de plus, cet autre monde n'existe pour nous que selon l'image que nous nous en sommes faite. Découverte à la fin du 15^e siècle, l'Amérique existe à nos yeux, mais la perception que nous en avons s'est adaptée à nos projections, c'est-à-dire à la mesure où cette terre peut répondre à nos besoins ou au contraire peut entrer en conflit avec nos attentes. L'Amérique, dans la langue de chaque jour, signifie la plupart du temps Etats-Unis, réduction symptomatique qui fait ainsi disparaître le reste de ce continent gigantesque dans un flou d'ignorance. Voici le tout réduit à sa partie, à sa partie qui nous semble la plus importante, car elle brille de tous les feux de son pouvoir et d'un matérialisme clinquant qui nous frappe de son prestige simpliste.

Vue restreinte

Ce que nous appelons les Etats-Unis représente un immense territoire dont nous percevons le mode de vie de type occidental. Ce pays est symbolisé par les stéréotypes de ses grandes villes, ses gratte-ciel et ses voitures. Pourtant son origine, justement avant 1492, est de nature

Sud - Nord

bien différente. Ce pays, qui ne constitue qu'une partie de l'Ile de la Tortue (les Amériques), a en fait un peuple, avec un passé, des racines, une appartenance, un lien à la terre qui s'estompe complètement à nos yeux. Certes la dimension des origines amérindiennes a bien été évacuée de la réalité quotidienne par une culture euro-américaine envahissante, même pour les autochtones eux-mêmes qui se retrouvent étrangers chez eux. Mais notre perception européenne de ce continent persiste à ignorer cette appartenance, pourtant principale, à cette autre culture; nous faisons le tri entre les nombreuses composantes de cette société complexe, en donnant la préférence à ce que nous connaissons bien. Nos guides de voyage ne mentionnent les amérindiens que comme folklore. Et cette perception sélective, projetée sur cette réalité par des gens qui lui sont extérieurs, ne fait que renforcer, par voie de retour, cette distorsion de l'identité autochtone sous l'effet de la dominante occidentale qui nie les propres origines de ce peuple qui était là pourtant bien avant l'homme blanc.

J'ai été frappé de voir au Canada combien les cultures euro-canadienne et amérindienne s'ignorent l'une l'autre. Ce sont deux perceptions qui s'ignorent, deux sensibilités qui se croisent sans se voir ni se rencontrer, comme deux trains dans un tunnel. Les blancs considèrent les parties non urbanisées du Canada comme une sorte de grand désert ou *de no man's land* (expression symptomatique!), ignorant toute la vie qui grouille dans ces espaces gigantesques. De même, l'amérindien ne comprend pas le monde de la ville qui représente pour lui un vrai désert de béton, d'acier et de verre, un monde de non-relation dépourvu de vie, un monde d'individualisme et de compétition. Malheureusement, la première perception est dominante et détient tous les outils de la planification et de l'aménagement du territoire. D'avion, on perçoit bien le tracé des lignes à haute tension et la haute dégradation des surfaces exploitées

à des fins énergétiques ou minières. Certes, les premiers détruisent ainsi petit à petit l'habitat des seconds. Tragédie de l'aveuglement!

Notre oeil est sélectif; il ne voit que ce qu'il veut bien voir, que ce qu'il lui est agréable ou facile de discerner. La plupart du temps nous ne savons d'ailleurs pas voir, nous ne savons pas connaître car nous ne sommes capables en fait que de reconnaître ce que nous connaissons déjà, comme disait sauf erreur Cartier-Bresson. Une Amérique du confort matériel correspond beaucoup mieux à ce que nous connaissons en Europe, qu'une forme de vie plus simple intégrée au grand Tout que représente la nature et qu'ont pratiquée les tribus amérindiennes pendant bien plus longtemps que les quelques cinq petits siècles écoulés depuis que nos pays sont partis à la conquête de ce continent pour l'exploiter et en prendre le contrôle.

Ces considérations sur notre perception occidentale du continent nord-américain valent aussi pour l'Amérique latine, l'Afrique et l'Asie, quoique, là, la présence des cultures originelles soit encore aujourd'hui beaucoup plus visible qu'elle ne l'est en Amérique du Nord. Notre vision du monde est décidément euro-centrée, ou du moins centrée sur le monde de l'homme blanc.

2) LE CONTROLE DE L'ESPACE

Le manque de perception d'une certaine réalité est assurément une manière de nier un droit d'existence à cette réalité et c'est donc aussi une forme de contrôle par la négative. Mais, qu'elle soit de nature positive ou négative, la perception que l'envahisseur se fait du monde de l'autre ou du monde à conquérir reste l'atout majeur du conquérant.

Une stratégie militaire

Le contrôle de l'espace, c'est-à-dire des terres, des mers, des détroits, des cols, des routes et autres voies de communication a toujours été un enjeu majeur pour tout pouvoir qui veut défendre son territoire, ne serait-ce que contre les bandits et les pirates.

La nécessité du contrôle de l'espace a défini toute la stratégie militaire et transformé le sens du pouvoir de l'Etat. Pour asseoir ce pouvoir, la vitesse d'intervention est déterminante. Les Romains, qui étaient d'excellents stratèges, l'avaient bien compris. Ils avaient créé un gigantesque réseau de routes à travers tout l'empire dont la sécurité a pu être assurée tant qu'il n'était pas trop grand.

"Fleet in being"

Comme l'écrit Paul Virilio³ dans un essai brillant sur le pouvoir militaire, "dès la fin du 17^e siècle, le *fleet in being*, formule imaginée par l'amiral Herbert, avait marqué le passage de l'être à l'étant dans l'exercice de la contrainte sur l'adversaire. C'est la fin de l'appareil naval et de la guerre rapprochée; le nombre et la puissance des

navires en ligne deviennent secondaires; ce qui est essentiel, c'est la façon dont ils savent administrer leur présence ou leur absence dans l'élément marin. Le but poursuivi est psychologique, créer un état permanent d'insécurité dans l'ensemble de l'espace traité". L'enjeu n'est donc plus dans le rapport des forces au combat, mais il concerne la manière d'occuper l'espace par la seule menace d'une intervention possible. Naturellement, cette menace n'est efficace que si la force capable d'intervenir est réelle et prépondérante. Virilio remarque que l'avion, dès la première guerre mais surtout au cours de la seconde guerre mondiale, a bouleversé la carte stratégique. Il est vrai que les sous-marins qui attaquaient les convois dans l'Atlantique Nord agissaient en général en dehors du rayon d'action des avions, c'est-à-dire dans cette zone médiane de l'Atlantique qu'on ne pouvait atteindre ni depuis la côte écossaise, ni depuis la côte canadienne. L'ère des missiles a encore accentué cette tendance. L'ennemi est finalement partout car il peut intervenir quand il veut et où il veut, même si, physiquement, il n'est localisé que chez lui.

La rapidité d'intervention militaire (missile) ou policière (satellites, écoutes téléphoniques), sans présence réelle sur place, permet de fonder un réel pouvoir de contrôle et de coercition.

L'hégémonie américaine

De la sorte, la prépondérance militaire américaine actuelle confère à cette nation une supériorité stratégique qui l'incite à devenir le gendarme de la planète. Les démonstrations de puissance effectuées lors de la guerre du Golfe ou celles d'Afghanistan et d'Irak ont mis en scène la puissance et la précision de frappe d'un armement hautement sophistiqué. Bien entendu, le droit défendu n'est pas celui de la veuve et de l'orphelin. La campagne entreprise par le gouvernement des Etats-Unis contre les états totalitaires ou les "états voyous" n'est qu'un

³ Paul Virilio, L'insécurité du territoire, Stock, 1976.

Sud - Nord

prétexte d'intervention pour éliminer les ennemis de l'hégémonie américaine, contrôler les régimes en place et s'assurer les accès aux points stratégiques essentiels, qui ne sont plus les détroits ni les cols mais les ressources en matières premières et en énergie.

Malheureusement, et comme je l'ai décrit à propos de la masculinité⁴, cette stratégie du contrôle absolu et unilatéral met aussi en scène la grande ignorance des dirigeants américains et la violence d'une arrogance basée purement sur le rapport de force. Cette attitude simpliste met clairement en scène les valeurs de centralité et de hiérarchie dont il a été question plus haut. Par contraste, la violence de l'intervention fondée sur ces valeurs met en évidence l'absence totale de compréhension de la nature réelle des problèmes abordés, l'ignorance absolue de ce qu'est la diversité des peuples et des cultures; le désespoir des pauvres et le terrorisme ne peuvent que s'en trouver accrus. Non seulement le "remède" est pire que le mal, mais, en ignorant la nature du mal, il l'exacerbe, comme un drapeau rouge agité devant le taureau de la misère et de l'exploitation.

On le conçoit clairement, une action fondée uniquement sur la force nous ramène aux premiers temps de l'histoire des colonies: massacre de populations, mépris des usages locaux, volonté d'imposer ses vues, exploitation des terres conquises en fonction des intérêts de la métropole, déstructuration des sociétés locales, exercice de la terreur sous des formes déguisées. Nous retrouvons là tous les ingrédients de la domination coloniale, comme si l'histoire ne pouvait pas être un enseignement qui nous aide à modifier nos comportements.

⁴ Voir: 2 - *Récessif et dominant - une réconciliation entre masculin et féminin.*

L'opposition entre continent et littoral

Il est étonnant de constater que les alliés de la coalition qui occupe l'Irak ne sont autres principalement que les Etats-Unis, la Grande-Bretagne et l'Australie, qui constituent l'essentiel du monde anglo-saxon. Faut-il voir un lien direct avec cette culture du littoral dont j'ai parlé plus haut et que les anglo-saxons ont tant développée, par opposition à la culture continentale plus ancrée dans la terre?

Cette entreprise d'invasion, de mise sous tutelle du territoire d'une autre culture passe inévitablement par le franchissement du littoral. Ce littoral, à l'heure des missiles, est plus un littoral vertical, comme le dit Paul Virilio, que le littoral horizontal qu'il était au temps des grandes découvertes. C'est une entreprise qui procure la connaissance de mondes nouveaux, mais c'est aussi une entreprise de domination et d'exploitation. L'entreprise américaine de mise sous tutelle de la planète relève de cet esprit flexible du littoral, mais, comme j'ai tenté de le démontrer, cette légèreté d'action véhicule toute une lourdeur d'esprit; parce qu'il est fondé sur la violence et la domination, cet esprit du littoral se retourne contre le continent de l'autre, auquel il veut faire perdre son ancrage pour l'assainir de toute différence et le soumettre à la tutelle d'une métropole unique. En fin de compte, cette arrogance de conquérant se retourne aussi contre celui qui veut dominer, dans la mesure où l'uniformisation du corps nuit à tous les organes, et où la lourdeur et la bêtise sont aussi des formes d'autodestruction.

Budget militaire et commerce et des armes

Le développement des armements vient illustrer cette tendance primitive de l'occident à dominer la planète. Le budget militaire des Etats-Unis (478 milliards de dollars en 2003) équivaut, à lui seul, au budget des 25 autres nations les plus puissantes. Selon le SIPRI

(Stockholm International Peace Research Institute), le classement des états en fonction de leur budget militaire comprend les pays suivants dans les 15 premières positions: Etats-Unis, Grande-Bretagne, France, Japon, Chine, Allemagne, Italie, Arabie Saoudite, Russie, Inde, Corée du Sud, Canada, Australie, Espagne, Israël, pour un total de 840 milliards de dollars (2003).

Du point de vue du commerce des armes, en 2000, 76 des 100 premières firmes productrices d'armes étaient américaines (63.2% des ventes) et ouest-européennes (29.2%), 10 étaient japonaises (2.6%), 5 israéliennes (1.5%). Les pays producteurs sont sensiblement les mêmes que ceux de la liste citée plus haut auxquels il faut encore ajouter la Suède, la Suisse, la Norvège et l'Inde.

Le commerce des armes est sans doute l'un des plus grands scandales de notre temps. Les mines personnelles s'attaquent aux innocents et font des victimes encore des dizaines d'années après la fin des conflits. Les clients d'hier deviennent nos ennemis d'aujourd'hui, dans une course à la domination qui repose principalement sur les perceptions ethnocentriques et dominatrices dénoncées ici, dont les plus faibles et les plus pauvres sont les éternelles victimes. L'interdiction de ce commerce bouleverserait le visage de notre planète. Tant que ce négoce existe, l'occident continuera à dominer le monde, puisque que cette domination repose essentiellement sur le pouvoir des armes qui interviennent chaque fois que nos intérêts économiques et politiques sont remis en cause.

La vision déformante de la géographie

La navigation et les nouvelles conquêtes ont fortement participé à l'essor de la géographie. "La géographie, ça sert à faire la guerre" disait un titre de livre dans les années 70; ça sert surtout à modeler

une image du monde, ce qui n'est pas complètement opposé, dans la mesure où c'est une autre forme d'appropriation.

L'époque des grandes découvertes a certainement permis à nos géographes de dresser une autre carte du monde, plus proche de la réalité. Mais cette carte n'est pas une projection beaucoup plus objective pour autant. Il faut cependant reconnaître qu'à l'origine de la démarche de représentation cartographique, il y a une difficulté majeure, celle de projeter une surface de forme sphérique (la surface terrestre) sur une surface plane (la feuille de papier qui constitue la carte). A l'échelle locale, la distorsion étant mineure, elle n'apparaît pas, mais, à l'échelle mondiale, on assiste à une déformation considérable. Divers types de projections existent qui cherchent à résoudre ce problème par divers artifices. Principalement, je ne considérerai ici que deux types de projections qui s'opposent dans leurs démarches respectives, pleines de significations culturelles. J'éviterai ici les considérations trop techniques, car ce sujet est repris en détail, comme information à part située en annexe⁵ et dotée de toutes les observations que j'ai pu effectuer.

Mercator

Les projections de Mercator choisissent de préserver la forme des continents (proportions entre largeur et longueur). Les cartes habituelles du monde, selon ce mode de projection, situent la ligne de l'équateur au tiers de la hauteur de la carte depuis le bas, ce qui augmente la surface de l'hémisphère nord, pourtant en réalité strictement égale à celle de l'hémisphère sud. Cette projection, dans sa volonté de conserver les formes et les proportions des terres, fausse les rapports de taille entre les continents situés sur l'équateur et ceux situés à distance de celui-ci. Au fur et à mesure qu'on s'éloigne de

⁵ voir, pour plus de détail, l'encadré en fin de ce volume.

Sud - Nord

l'équateur, les surfaces deviennent plus grandes, comme si les longitudes étaient parallèles au lieu de se rejoindre aux pôles. Le Groenland (seulement 2.1 millions de km²) apparaît ainsi gigantesque, presque aussi gros que l'Afrique (30.3 millions de km²) alors qu'il est en réalité 15 fois plus petit. L'Europe se retrouve aussi artificiellement grossie, image dont la distorsion ne semble pas nous gêner vu que notre point de vue nous semble principal. Cette vision du monde, présentée par une civilisation occidentale qui se veut pourtant rationnelle et scientifique, est une grossière déformation de notre Terre, mais elle flatte notre ego.

Peters

Par contre, la projection de Peters, qui admet une échelle de projection en fonction de la surface, vient, elle, corriger cette image et nous propose une vision fondamentalement différente où l'Europe, même si son contour apparaît fortement déformé, a retrouvé proportionnellement sa taille normale et semble soudain de taille dérisoire face à une Afrique “monstrueuse” et “menaçante”.

Les découpages

Certaines autres présentations, contestataires de cette vision euro-centrique, découpent le monde autrement, en situant par exemple le Pacifique au milieu de la carte (découpage selon la longitude 30° Ouest - Groenland - Açores - Iles Sandwich) au lieu d'y mettre l'Atlantique (découpage selon la longitude 170° Ouest - détroit de Bering - Hawaii - Samoa). Selon ce premier découpage à travers l'Atlantique, l'Europe et les Etats-Unis apparaissent soudain très éloignés et l'Asie prend une importance étonnante, tandis que les Iles Aléoutiennes se retrouvent plus proches de Vladivostok. La vision du monde avec le pôle en son centre fait soudain apparaître une frappante proximité entre la Norvège et l'Alaska, ou entre la Terre de

Feu et la Tasmanie. Les Australiens s'amuse eux aussi à retourner la carte du monde fond sur fond et se retrouvent ainsi en haut de la planisphère, et non plus *down under*! C'est vrai que la Terre n'a en fait ni haut ni bas; il est rare que nous nous le rappelions!

Ces représentations ne sont pas sans incidence sur la manière dont nous percevons le monde. Il est intéressant de remarquer que la latitude 30° à 40° marque approximativement la limite entre pays dits riches et pays dits pauvres. Comme nos pays sont au nord de cette limite, leur surface se trouve fortement accrue par la projection de Mercator, ce qui nous sécurise inconsciemment et tente de justifier l'importance que nous croyons avoir. Etant de gros consommateurs, nos pays sont en gras sur la carte! Mais cette frontière entre “riches” et “pauvres” est aussi la frontière entre vieux et jeunes, car 36% de la population indienne a moins de 14 ans, contre seulement 16% en Suisse.

3) LA DOMINATION DES MODELES

La géographie est un outil de représentation et de contrôle de l'espace. Elle est aussi une vision du monde et une perception des relations aux autres. Dans ce sens, elle devient une modélisation du monde, et elle propose un modèle de développement; consécutivement, elle est ainsi le reflet d'une histoire qui a véhiculé nos modèles.

Nations et entreprises contre cultures

A la conquête des ressources

Les grandes découvertes ont bouleversé notre vision du monde. Elles ont étendu notre horizon et surtout notre champ d'action. Mais elles nous ont surtout permis d'étendre notre arrière-cour et notre jardin, au sens d'un terrain en friche où trouver les ressources nécessaires pour notre propre confort, sans grand respect, il faut l'avouer, pour les habitants de ces terres que nous croyions nouvelles.

C'est que nos relations avec les autres continents sont marquées par l'histoire de nos besoins. Ces nouveaux territoires nous ont surtout intéressés à cause des richesses qu'ils recelaient: or, argent, épices, fourrures, ivoire et autres matières précieuses. Ils nous ont fourni en main d'oeuvre avec le commerce des esclaves ou l'exploitation de la main d'oeuvre locale. Ils nous ont plus tard procuré les minerais et le pétrole, et plus récemment encore les fruits et produits exotiques.

Les colonies ont permis de créer des comptoirs et de nouveaux lieux de vie où des colons ont émigré. Mais les premiers émigrés furent souvent des proscrits. A nos yeux, ces terres étaient inhabitées ou leurs habitants étaient abordés avec un net dédain, sauf quand ils

montraient des manières qui ressemblaient aux nôtres, dans leur habillement, leur standard technologique ou leur manière de faire la guerre. Sinon, en Amérique comme en Australie, les Européens ont considéré qu'ils avaient à faire à des sous-hommes qu'ils ont d'ailleurs souvent abattus comme du gibier.

Je ne veux pas m'étendre sur cette description, car elle relate des faits connus et je n'ai pas les connaissances particulières requises pour en faire une description qui aille beaucoup au-delà de l'image simplifiée que je viens de présenter. Mon intention en présentant cette image veut souligner que nos relations avec ces continents ont été motivées par notre curiosité et nos besoins, trop rarement sauf dans des cas exceptionnels dont surtout les Jésuites ont été les acteurs, par une fascination de l'autre et un désir de découvrir une autre manière de vivre. En instaurant des relations à sens uniques, puisqu'elles étaient centrées sur nos besoins et sur notre perception égocentrique, nous avons véhiculé nos modèles que nous avons imposés, dans un mouvement de colonisation plus ou moins conscient. Aujourd'hui encore, beaucoup de ces modèles sont tacitement admis comme universels, alors qu'ils ne sont en fait que des manières particulières de voir.

Etats

Les grandes découvertes ont été l'affaire de quelques gouvernements puissants: le Portugal, l'Espagne, l'Angleterre, la France et la Hollande principalement. Et la colonisation est rapidement devenue une affaire d'Etat. Déjà le rapport entre colonisateurs et colonisés était en faveur des occidentaux qui disposaient de l'avantage de la surprise, de la technologie et de la force. Mais il était aussi en faveur des nations conquérantes car celles-ci s'imposaient selon des formes dont elles prétendaient l'universalité alors qu'elles en avaient elles-mêmes

Sud - Nord

et unilatéralement défini les règles. Les concepts même d'Etat et de gouvernement sont des concepts purement occidentaux, nés du rationalisme européen, et complètement étrangers aux cultures autochtones que les colonisateurs venaient dominer, même si ces cultures connaissaient bien elles-mêmes des formes de royaumes et d'empires, comme en Afrique, en Chine ou chez les Incas, ou tout simplement la notion de groupe, de communauté ou de tribu.

Ces concepts d'Etat et de nation, nés de la Renaissance et développés par l'expérience des monarchies puis des états républicains, ont été mis en pratique de manière très stricte dans la conquête des colonies. La justification de toute l'entreprise résidait dans la légitimité de la délégation armée qui venait prendre possession de ces nouveaux territoires au nom du roi du Portugal ou de la couronne d'Angleterre. Les conflits entre puissances occidentales se déroulaient désormais aussi sur ces terres lointaines et sur les rivages de la Mer de Chine, de l'Océan Indien ou du St Laurent qui ont vu ainsi défiler les conquérants de nations successives. Les autochtones ont sans doute eu de la peine à comprendre l'enjeu réel de ces luttes, sauf par le fait qu'ils y étaient eux-mêmes impliqués de manières plus ou moins directes selon le mode que les occidentaux avaient choisi pour jouer si habilement avec eux. Mais l'assise de cette légitimité devait sans doute leur échapper car elle avait trait à des pays lointains, des rois inconnus, des concepts nationaux encore plus hermétiques à leur culture et surtout des conflits qui n'avaient rien à voir avec eux.

Entreprises

De plus, l'assise nationale n'a pas été la seule force de ces implantations. Une fois arrachées aux autochtones, consolidées par la force des armes et légitimées par la nouvelle autorité gouvernementale, ces nouvelles possessions ont accueilli les colons et

leurs entreprises, qui ont tout d'abord assuré une forme de survie rudimentaire mais n'ont pas tardé à prendre un essor considérable. Cet essor, renforcé plus tard par la révolution industrielle et l'apparition des nouveaux moyens de production et de transport, a fait de l'entreprise un agent toujours plus important de l'exploitation des territoires d'outre-mer. Petit à petit, l'entreprise est devenue l'agent principal de l'extension de cette conquête et de l'exploitation des ressources des pays du Sud.

La logique de l'entreprise est fondée sur le rationalisme scientifique qui considère l'univers comme une grande mécanique (comme décrite par Newton et Darwin) qu'on peut exploiter à sa guise, dans la rivalité avec ses semblables. L'héritage culturel des révolutions des 18^e et 19^e siècles, combiné avec les moyens libérés par la révolution industrielle, a permis de fonder le développement des entreprises sur les principes suivants, conformément à la description d'Alvin Toffler:

- 1) L'individualisme selon lequel la société est mieux servie si l'individu poursuit son intérêt personnel sans égard particulier pour les intérêts communautaires, plutôt que de considérer que c'est la communauté qui offre au contraire à l'individu les moyens de sa meilleure évolution.
- 2) Le corporatisme qui conçoit d'organiser toutes les activités sociales, économiques et politiques de la société en fonction des divers secteurs économiques et des besoins des entreprises.
- 3) Le principe de l'autorégulation par le marché qui affirme que la justice trouve son équilibre grâce aux lois de l'offre et de la demande.
- 4) Le rôle d'arbitre qui est laissé au gouvernement, auquel incombe la double mission de construire les infrastructures et de remédier aux déséquilibres.

On le voit, cette place laissée à l'entreprise ouvre la voie aux pires excès, puisque seul le profit et l'intérêt immédiat comptent, tandis que la communauté se voit chargée de remédier à tous les maux et de compenser tous les déséquilibres. C'est le fameux principe de la privatisation des bénéfices et de la socialisation des charges, énoncé par Marx, qui a tracé une voie royale au développement des entreprises et à l'exploitation des colonies. C'est ainsi que l'entreprise se substitue aux communautés traditionnelles en tant qu'élément structurant de la société, comme le démontre Sixto Roxas⁶. L'individualisme et le corporatisme propres à l'esprit d'entreprise font éclater la communauté locale et brisent le lien social de solidarité nécessaire à la survie de la société traditionnelle. L'argent vient étalonner et régir la nouvelle forme de liens. Il n'y a plus de tout; il n'y a que des parties.

Modèles incompatibles

Ces quelques remarques suffisent pour souligner que la logique de la nation ou la logique de l'entreprise sont toutes deux très éloignées des logiques propres aux cultures traditionnelles des peuples qui voyaient leur territoire envahi. D'ailleurs, dans la plupart des cas, ces populations autochtones semblent avoir accueilli les nouveaux arrivants plutôt avec respect et dans une tradition d'hospitalité ou du moins de curiosité, jusqu'à ce que les choses dégénèrent, à cause de l'esprit conquérant des nouveaux venus. Dans tous les cas, la logique de conquête appliquée par les envahisseurs était fondée sur la raison d'Etat, l'esprit d'entreprise, la conviction d'une supériorité occidentale et sur l'utilisation de moyens techniques et militaires hors du commun. Ces moyens s'avéraient tellement éloignés du mode de

perception adopté par les autochtones que ce profond décalage leur enlevait toutes chances de pouvoir résister. Et cette logique importée privait aussi les arrivants de toute chance de rencontrer les indigènes sur leur propre terrain.

C'est d'ailleurs cette raison qui fait que les conquérants n'ont pas reconnu les amérindiens ou les aborigènes comme des êtres humains. Aveuglée par des motifs visant à asseoir l'autorité de sa propre nation et par son avidité à s'emparer des ressources naturelles qu'offraient ces nouveaux territoires, l'entreprise de conquête ne pouvait pas rencontrer la culture de l'autre, surtout que cette culture ne présentait pas les traits d'analogie qui auraient forcé son respect; les explorateurs trouvèrent en Amérique des gens qui ne leur ressemblaient que très peu: peu de constructions, très légères et démontables pour s'adapter à la vie nomade, peu d'armes sophistiquées, peu d'habits en raison d'un climat en général plus clément (Antilles), selon un mode de vie simple en harmonie avec la nature et donc en parfait contraste avec le luxe occidental.

La double logique de l'Etat et de l'entreprise est en complet décalage avec le type de cultures autochtones; comme je viens de le dire plus haut, ce sont deux sensibilités opposées qui s'ignorent, qui s'évitent et qui se croisent sans se voir. Cela persiste d'ailleurs aujourd'hui: la plupart des entreprises implantées dans le pays du Sud ne comprennent pas la logique culturelle des indigènes. Les Eurocanadiens ou Euroaméricains continuent à ne pas voir l'identité amérindienne, sauf peut-être les aspects les plus folkloriques.

Il en va de même par exemple avec les entreprises françaises implantées en Afrique. Au-delà de la pure volonté d'exploiter des ressources, il y a en général une profonde ignorance de l'autre et de ce qu'il est en réalité, par manque d'attention, par manque de

⁶ Sixto Roxas est un banquier philippin et ancien ministre en retraite qui cherche à promouvoir une comptabilité avec des bilans communautaires, dans le respect d'une juste relation à la nature qui dicte ses propres rythmes. Voir DF107, Repenser les territoires, Editions Charles Léopold Mayer, Paris, 1998.

Sud - Nord

disponibilité, par manque de capacité de voir réellement ce qui est nouveau et par impossibilité de reconnaître seulement ce qu'on connaît déjà. A cela s'ajoutent naturellement l'indifférence et l'avidité, le manque de scrupules et l'égoïsme farouche d'entreprises qui sont implantées dans ces pays à de seules fins d'ordre lucratif et financier.

Nos pratiques, que nous croyons universelles, sont pourtant incompatibles avec les valeurs de la plupart des sociétés traditionnelles. Seraient-elles même contraires à la vraie nature humaine?

L'empire et les nouveaux barbares

Le limes

Mais ce mouvement conquérant va bien au-delà d'une ignorance. Il s'institutionnalise et c'est pourquoi j'emprunte, pour ce sous-chapitre, le titre du livre fascinant de Jean-Christophe Rufin⁷ dans lequel il dresse une description de notre monde contemporain et établit un parallèle avec la perception de l'empire romain qui considérait comme barbares tous ceux qui vivaient au-delà de ses frontières (le *limes*). Notre monde occidental, constitué des pays riches de l'hémisphère nord, des Etats-Unis au Japon, en passant par le Canada, l'Europe et la Russie, se replie sur lui-même en ne maintenant avec les pays du Sud que le minimum de relations qui permettent d'assurer l'approvisionnement en matières premières. Il veut ainsi se protéger de l'incidence des conflits nés de la décolonisation: guerres et massacres, flots de réfugiés, famines et désertification, ou toutes autres cataclysmes nés de main d'hommes, de conséquences d'interventions humaines ou de conditions purement naturelles.

⁷ Jean-Christophe RUFIN, *L'Empire et les nouveaux barbares*, JC Lattès, Paris, 1991, 249 p.

Il est intéressant de constater que le *limes* se situe assez exactement à la latitude 30° Nord dans le Pacifique et en Amérique puis qu'elle passe à 40° Nord en Europe et en Asie. Comme je l'ai souligné plus haut, cette ligne correspond à la limite de plus grande déformation selon la projection de Mercator. C'est la limite "officielle" entre riches et pauvres.

Limes et mondialisation

Cette thèse du *limes*, vieille de plus de dix ans, semble au premier abord en conflit avec les tendances actuelles de la mondialisation. Mais, en fait, on peut comprendre la mondialisation comme un mouvement qui se veut aussi propre que possible dans la mesure où il part à la recherche des ressources à importer, mais en les raffinant sur place de manière à les purifier de toutes les scories dont nous ne voulons pas. Cela revient à ne rapatrier que le produit de l'activité, produit fini ou même seulement bénéfice financier, ou encore plus drastiquement seulement bénéfice des spéculations en bourse effectuées sur la base des activités développées là-bas. Nous voici donc déchargés de toute responsabilité à l'égard des populations de ces pays et surtout nous avons coupé les ponts susceptibles d'amener des réfugiés, des chômeurs ou tout simplement provoquer des flots migratoires incontrôlables. La pratique d'une politique du *limes* nous protège de la nécessité de filtrer les importations: seuls entrent les biens destinés à la consommation et les bénéfices financiers résultants des activités et spéculations effectuées.

Cette manière de voir fait froid dans le dos. Mais les événements lui donnent hélas raison. La tendance néo-libérale va bien dans ce sens. La guerre du Golfe (Koweït) ou l'attitude occidentale face aux massacres de la région des Grands Lacs en Afrique, ou face au conflit du Proche-Orient et à la désespérance palestinienne ou juive, montre

cette capacité de l'occident d'assurer ses intérêts avec un maximum de distance par rapport aux souffrances des populations locales.

Les peuples oubliés et méprisés

Certains peuples traversent l'histoire en se retrouvant toujours du mauvais côté de la barrière. Soit ils occupent des territoires qui ne recèlent aucune richesse, soit au contraire ils sont sous la domination d'un autre peuple - il serait préférable de dire d'un autre régime - parce que justement leur région est l'objet d'un enjeu important. Le peuple tibétain est ignoré malgré sa sagesse emblématique et plus aucune position officielle ne le défend car la plupart des nations voient en la Chine l'interlocuteur privilégié du futur et surtout un marché incomparable dans les années qui viennent, tant pour importer des produits exécutés par une main d'oeuvre sous-payée incomparablement bon marché pour nos économies dites développées ou pour exporter notre technologie sans regard pour l'application qui en est faite (construction de barrages avec déplacement de populations importantes, anéantissement de leurs racines, destruction de l'environnement), soit enfin pour y implanter nos activités dans le but de maximiser nos profits ou d'exporter nos nuisances (pollution, conditions sociales). Le peuple Pénan en Malaisie, comme toutes les tribus nomades de la forêt équatoriale, souffre de la déforestation et de la destruction de leur milieu naturel. Les Papous, les Pygmées, les indiens d'Amazonie sont menacés de disparition. Les Kurdes sont divisés entre plusieurs nations dont les frontières ont été fixées par les puissances coloniales et font l'objet de faveurs ou de défaveurs au fur et à mesure de l'évolution de la politique pétrolière et des enjeux locaux. Comme la liste est infinie, nous en arrêterons l'énumération ici.

“L’art du *limes*” consiste à savoir exploiter toute la substance de la matière (y compris les personnes) sans devoir pour autant assumer de responsabilité sociale face aux êtres.

L'urbanisation et ses modèles

Mais, malgré sa définition de frontière limitrophe, le *limes* n'est pas forcément situé à notre frontière extérieure. Le *limes* parfois traverse notre propre pays ou notre propre société. Au sein même de la société occidentale, il y a des lignes de fractures économiques et culturelles qui sont exactement de même nature que celles qui séparent les pays dits riches des pays dits pauvres. Les changements qui se sont produits en occident n'ont pas affecté toute la société de manière homogène, mais ont provoqué de nouvelles césures ou soulignés les césures existantes particulièrement entre ville et campagne. C'est que le phénomène de l'urbanisation n'est pas seulement un phénomène de concentration et de regroupement humain; c'est une métamorphose profonde culturelle dans la manière de percevoir la vie, les relations et le sens de la communauté. La ville devient très vite, en Europe, le bastion du développement économique et le coeur de la gestion. L'étude de la nature du développement urbain et surtout de l'urbanisation de nos sociétés autrefois traditionnelles doit nous permettre de mieux comprendre la mentalité de notre société occidentale et ce qui la guide.

Rural-urbain / sud-nord

On peut s'étonner que ce sujet de l'urbanisation soit abordé ici dans un chapitre consacré aux relations entre le sud et le nord. Mais rappelons ce que nous avons dit au début de cet essai: les cultures traditionnelles de l'occident doivent être considérées comme des cultures à part entière qui se distinguent profondément de la culture moderne matérialiste et économiste. Les cultures traditionnelles

Sud - Nord

rurales d'Europe sont très semblables aux sociétés traditionnelles du Sud. Ce sont les mêmes sociétés très fragiles car pauvres et très démunies dans leur lutte pour subsister dans des environnements souvent hostiles (montagne, régions reculées ou à la topographie mouvementée) qui d'ailleurs protègent aussi ces sociétés traditionnelles par leur côté justement plus difficilement accessible.

La civilisation occidentale est issue de la société urbaine. Elle s'est ancrée en ville, dans une mentalité qui fuit le rapport avec la nature et les saisons. Par excellence, cette civilisation du rationalisme, de la technique et du projet économique est de nature urbaine. Elle a pour clé le marché et le marché est un produit urbain.

Dans le rapport de la civilisation moderne mercantile avec les autres cultures du sud, on retrouve en général les mêmes mécanismes que dans les rapports entre ville et campagne, entre urbain et rural, entre société moderne et société traditionnelle. C'est pourquoi l'illustration de cet antagonisme entre urbain et rural, typique d'une relation nord-sud, viendra enrichir la description des relations entre culture occidentale moderne et cultures des autres continents.

La grande différence qui réside entre ces deux types de cultures traditionnelle et urbaine est fondamentalement la suivante:

- Les cultures traditionnelles sont en général des cultures pauvres et fragiles; leur force réside dans leur cohésion sociale, assurée par le rôle prédominant de la dimension communautaire par rapport aux intérêts individuels. Les cultures de ces sociétés sont fondées pour l'essentiel sur des valeurs d'ordre non matériel, le plus souvent organisées autour d'une dimension spirituelle explicite.

- Par contre la société marchande moderne, bien qu'issue à l'origine des cultures traditionnelles européennes, a perdu ses références spirituelles et la plupart de ses valeurs désintéressées, et tire sa force de l'attraction qu'exerce la promesse souvent illusoire d'un bien-être matériel. Le second modèle est bien sûr à première vue plus facile à pratiquer et plus séduisant tandis que l'exigence des sociétés traditionnelles et leur enfermement fait peur.

Comme on le voit, la dimension matérielle ou matérialiste joue un rôle important, dans cette opposition entre campagne et ville, ou entre métropole et périphérie. Pourtant ces deux types de sociétés urbaine et traditionnelle ont chacune une richesse propre par laquelle contribuer au bien-être général car elles ne s'opposent pas aussi fondamentalement que la pratique le laisse supposer. Au sein de chaque société vivent des hommes avec des aspirations en fin de compte très semblables: aimer et être aimé.

L'urbain

La colonisation a aussi exporté et introduit dans les territoires d'outremer, ou du moins renforcé, la pratique de la concentration économique et politique qui crée des centres d'échanges et de décision. Ce phénomène de la concentration a bouleversé les continents du sud comme il a bouleversé auparavant la société et l'espace européens. Comme elle l'a fait avec les colonies, la culture économique urbaine a conquis la campagne et l'a réaménagée à sa guise. La ville est un des facteurs majeurs de notre époque et un des vecteurs principaux du développement économique de type occidental.

Vers 2010 plus de la moitié de la population mondiale vivra dans des villes. Les plus grandes villes actuelles, comme Mexico ou Le Caire,

ont une taille gigantesque, avec déjà aujourd'hui plusieurs dizaines de millions d'habitants. Cet emballement du développement urbain pose déjà des problèmes très aigus au niveau de l'acheminement et de la distribution des ressources comme de l'évacuation des déchets, et surtout cette distribution très inégale met en évidence des différences sociales absolument énormes et qui vont encore aller croissantes. La population marginalisée dans ce processus d'urbanisation est toujours plus importante; c'est que la ville repose sur un mythe de progrès et de bien-être matériel qui est trop souvent démenti pour ceux qui quittent leur campagne pour tenter leur sort dans ce qui aurait dû devenir leur eldorado.

On constate que les modèles propres à la ville se répandent avec une rapidité étonnante et pulvérisent les modèles traditionnels, parce que ces modèles urbains sont diffusés par les vecteurs de l'économie moderne et reposent sur des avantages matériels bien palpables et séduisants, surtout comparativement à la frugalité des modes de vie offerts par les sociétés traditionnelles. Par ailleurs les valeurs matérielles et tangibles sont toujours plus faciles à propager que les valeurs morales et spirituelles qui exigent une discipline personnelle pour atteindre un bonheur réel et profond. La ville est en effet le reflet de cette nouvelle éthique économique qui partout prédomine.

L'urbanisation accompagne logiquement l'expansion de l'économie et réciproquement car ces deux phénomènes sont les deux faces d'une même réalité. Il est donc intéressant ici de mettre en évidence ces modèles urbains et de les comparer aux modèles traditionnels. Cette comparaison se fera de manière inévitablement caricaturale car il s'agit de dégager les dominantes des forces en jeu. Cela ne veut pas dire que les phénomènes soient aussi simples qu'ils sont présentés ici. C'est pourquoi nous nous contenterons de décrire ces modèles stéréotypés qu'on ne trouve jamais à l'état pur et nous tenterons plus

loin de pondérer ces premières remarques. Chaque description qui suit sera présentée sous forme d'une opposition entre l'urbain et le rural, car elle mettra en évidence l'antagonisme des deux modèles. Naturellement, là aussi, même si cette opposition est vraie, la réalité s'avère plus complexe.

J'essaierai aussi pour chaque modèle de proposer une forme de synthèse de ces tendances contraires, en proposant une attitude qui se veut composée des meilleurs atouts de chaque tendance. Par opposition aux modèles traditionnels fondés sur la cohésion sociale et sur des valeurs surtout spirituelles, les modèles urbains sont nés de la possibilité d'accumulation des richesses et des perspectives de bien-être matériel que cet espoir d'accumulation éveille chez l'individu. C'est une révolution de nos mentalités qui, pour ne pas sombrer dans le matérialisme, se voient sommées d'apprendre à ménager les qualités de chacun de ces modèles, même si leur compatibilité n'est pas évidente, car les modèles ruraux et urbains, s'ils sont antagonistes, n'en sont pas pour autant incompatibles.

Le bourg

La ville n'est pas le bourg, car elle naît d'une forme de concentration qui est d'un tout autre type. Le bourg n'est que la place de marché où s'échangent les produits régionaux. Comme je l'ai déjà dit, chaque région vit essentiellement, à son origine, de sa production des ressources matérielles indispensables à la survie: alimentation, habillement, habitat. Cette production est à l'origine essentiellement agricole et le marché est la place où s'échangent ces produits contre les produits plus spécialisés que chacun ne peut se procurer soi-même, en général de production artisanale ou de services élémentaires. Le bourg devient ainsi le lieu de ces échanges et attire toutes les productions complémentaires: c'est là que s'installent les

Sud - Nord

artisans. La monnaie vient faciliter l'échange, mais son rôle principal consiste encore et toujours à favoriser le troc en le rendant pratiquement plus facile, car il est plus simple de transporter sa bourse que son boeuf, surtout si on ne veut en n'échanger qu'une partie! L'argent reste rare cependant pour les ruraux qui viennent au bourg et qui n'en repartent guère enrichis, si ce n'est qu'ils disposent après cet échange de produits qui leur étaient inaccessibles auparavant.

Sur le lieu de ce troc vient s'implanter une grande diversité d'artisans et de services qui offrent un éventail de plus en plus complet de prestations. L'espace du bourg lui-même se structure et se diversifie, avec sa place du marché au centre et ses rues de diverses importances. Les espaces extérieurs (places et rues) sont tout autant valorisés, par leur fonction, que les volumes construits. Ce sont ces espaces publics, essentiellement constitués de rues et de places, complétés éventuellement par quelques lieux de rassemblement couverts, la pinte et quelques lieux officiels, qui accueillent la vie publique; ils font partie de ce qu'on appelle les communaux et deviennent le théâtre de la vie du bourg, offrant un lieu pour la vie communautaire et pour les relations qui forgent la vie locale avec toute sa créativité. Tout l'espace du bourg, en plein (les édifices) ou en vide (les rues et places), est animé et les fonctions s'entremêlent pour donner naissance à une vie riche en couleurs et en événements vécus. La dimension communautaire de la société traditionnelle domine ici encore, car elle reste le facteur principal de la sécurité des familles et des personnes.

De plus en plus d'intermédiaires viennent se greffer sur ce réseau d'échanges et tous ces divers corps de métier peu à peu accumulent une petite richesse. Cette accumulation est un facteur décisif de la différenciation sociale car elle permet à ces acteurs plus aisés de

réinvestir le superflu produit pour développer leurs affaires qui deviennent ainsi plus florissantes que celles des ruraux des environs. Ainsi se crée petit à petit une stratification sociale en fonction de la richesse et du pouvoir économique local, donnant naissance à une petite bourgeoisie locale constituée du pharmacien, du notaire, de l'épicier et de quelques artisans ayant bien réussi dans leurs affaires. Cette enrichissement progressif permet à ses bénéficiaires de passer doucement d'une économie de survie à une économie d'entreprise et de négoce qui permet un enrichissement accru car elle joue sur la valeur comparative des choses et non plus sur la nécessité, et elle s'ouvre sur l'extérieur pour importer de plus loin des produits qui, pas forcément indispensables, sont prometteurs de meilleurs profits. Le bourg devient alors une ville.

Urbanisation et industrialisation

Le phénomène urbain est universel: on retrouve partout des traces de villes, en Mésopotamie, en Inde, en Chine, en Afrique, dans les Andes. Des villes comme Mohenjo-Daro, Harappa ou Mari remontent au 3e millénaire avant Jésus-Christ. L'urbanisation, au sens large de construction et expansion de villes, n'est donc pas un processus propre à l'occident mais c'est un phénomène commun à beaucoup de cultures, même s'il se traduit différemment dans chacune d'elles.

Le mot *urbanisation* recouvre en fait deux concepts assez différents:

- 1) soit il désigne la multiplication et l'expansion des villes, comme phénomène de concentration de population, c'est-à-dire le développement de la ville en termes quantitatifs: combien de villes et de quelle taille?

2) soit il désigne au contraire un processus qualitatif qui change les relations entre personnes et groupes sociaux et qui bouleverse les mentalités et le système des valeurs, dans la métamorphose du bourg en ville sous l'influence de facteurs économiques et culturels.

C'est ce second sens qui va nous intéresser ici puisqu'il est question de modèles de société et de contenu plutôt que de l'expansion formelle des villes.

Si on applique très strictement ce second sens du mot *urbanisation* au cas du bourg que je viens de décrire, on constate que celui-ci peut croître et devenir très grand sans vraiment s'urbaniser, car la mentalité des habitants et les relations entre eux peut très bien rester de type très rural, malgré la croissance de la taille de la population et l'extension du domaine bâti.

Mais l'urbanisation européenne est en fait très différente d'une simple croissance quantitative, car elle apporte un changement fondamental; elle est étroitement liée d'une part au changement de mentalité intervenu à la Renaissance qui découvre la possibilité pour l'homme de maîtriser son environnement, et d'autre part à la tendance du libéralisme économique qui a fait son apparition au 19e siècle, dès la révolution industrielle. Les nouvelles techniques et l'utilisation de la machine sur une large échelle ont provoqué, à cette époque, un bouleversement de la production industrielle, permettant une concentration des moyens de production qui se révèle beaucoup plus marquée, si on la compare à la forme de concentration qu'on connaissait au moyen âge, à la renaissance ou au siècle des lumières. La manufacture n'était alors que de taille réduite car elle ne permettait pas un rythme de production accéléré ni un enrichissement rapide et ne disposait donc que de moyens encore limités, tandis que le rôle

dominant de la machine et de la vapeur comme source d'énergie va, au 19e siècle, entraîner une réorganisation complète de la chaîne de production et modifier profondément le rôle du marché; une abondance soudaine de biens et une abondance jusqu'alors inconnue de liquidités vont procurer aux principaux acteurs de ce marché une force considérable qui en feront une classe sociale d'abord influente puis dominante dont l'apparition bouleversera la structure de notre société: c'est alors que naît la thèse du marché autorégulateur qui fondera la doctrine du libéralisme.

Ainsi donc, à en croire les historiens et les économistes, on retrouve dans le mécanisme d'urbanisation trois traits marquants dominants qui imprègnent la ville et qui ont déjà profondément marqué la révolution industrielle et tout le 19e siècle:

- 1) La mutation profonde des formes de production et, en conséquence, du rôle de la main d'oeuvre, suite à l'application de puissantes technologies, à l'utilisation de l'énergie en quantités quasi illimitées et au développement des transports rendus possibles par l'usage de ces nouvelles énergies.
- 2) Le rôle décisif du profit, de la capacité d'accumulation et du capital, qui donne naissance à une classe capable d'influencer fortement voire contrôler partiellement l'économie et la politique régionale, nationale ou même internationale, et qui attire vers la ville aussi toute une population qui espère faire fortune dans ce milieu apparemment favorable au changement social perçu comme presque magique.
- 3) La croyance en un rôle miraculeux de régulation que le marché serait capable d'exercer par lui-même, selon la loi de l'offre et de la demande.

Sud - Nord

C'est donc une urbanisation très agressive que nous allons considérer ici, car ce sont ces forces de nature technique, économique et sociale qui constituent en occident la trame du phénomène d'urbanisation. Ces forces sont, elles, issues de l'histoire européenne et ont été exportées dans les colonies où elles ont tenté de dominer les sociétés locales qu'elles ont même parfois complètement supplantées comme ce fut le cas en Amérique du Nord et en Australie, après la disparition presque complète des traditions amérindiennes ou aborigènes. Dans tous les cas la confrontation ne s'est pas faite sans heurts et a en général engendré des formes de métissages particulières, malgré l'antagonisme des modèles.

Voyons donc quels sont ces modèles que je décrirai en termes d'antagonismes même s'ils se combinent à l'infini. J'en perçois neuf:

- 1) Individualisme contre interdépendance.
- 2) Action contre réaction.
- 3) Spécialisation contre polyvalence.
- 4) Marché et publicité contre troc et minimalisme.
- 5) Concentration contre dispersion spatiale.
- 6) Temps linéaire contre temps cyclique.
- 7) Mobilité contre enracinement.
- 8) Virtuel et immatériel contre matière et l'exigence de vérification.
- 9) Paupérisation et marginalisation contre intégration sociale.

1) Individualisme contre interdépendance

La société rurale est par essence solidaire, non par idéalisme mais par nécessité. La pauvreté et la fragilité des conditions de survie nécessitent la mobilisation de toutes les forces de la communauté pour faire face aux intempéries et assurer les conditions minimales de survie. L'entraide fait partie de la règle et les membres de la

communauté échangent leurs services en s'entraïdant. La famille est mise entièrement à contribution, grands-parents, parents, enfants, chacun à sa mesure. Les voisins donnent un coup de main, prêtent un outil, participent aux travaux plus lourds, sans que cet échange ne passe par un circuit monétaire. La corvée au bénéfice de la communauté est une pratique courante et chacun se doit de répondre à ces attentes diverses. L'impôt se prélève ainsi sous forme de prestation personnelle concrète. Les besoins de la communauté priment sur les besoins individuels des personnes et des familles. La contrainte est donc forte, mais l'interdépendance est ainsi renforcée car la sécurité du cadre général est assurée pour permettre à chacun de survivre et la communauté a besoin de chaque force. Les relations et le tout priment sur l'échange économique. Les échanges ne sont d'ailleurs pas mesurés ni chiffrés de manière précise.

Par contre la démarche de l'urbain est individualiste; il faut comprendre le terme "individu" comme caractéristique d'indépendance de l'unité de base, qui peut être aussi bien la personne (réel individu) que la famille ou l'entreprise. La règle de base n'est plus la communauté, mais la force de production et de consommation de chacun. Le tout se compose de l'addition des parties et il n'y a plus de projet global de survie. La cohésion est assurée par une attraction commune pour une amélioration des conditions de vie, surtout matérielles, pour laquelle le regroupement humain semble offrir la meilleure condition de base, dont chacun essaie de tirer profit pour soi-même, à sa manière et selon ses propres moyens. La loi qui régit les rapports des individus et des entreprises entre eux est le marché. Tout échange est étalonné en terme de monnaie. Rien ne vient miraculeusement assurer la satisfaction des besoins de chacun, car c'est fondamentalement à chacun qu'il incombe de faire le nécessaire pour gagner son pain et assurer sa propre subsistance. C'est la loi de la compétition qui prévaut et rien n'aide à la composition

harmonieuse des forces en jeu si ce n'est la loi du marché qui règle le prix des choses et des prestations.

Nous pouvons établir la règle de comportement suivante: une liberté personnelle en étroite relation avec la solidarité communautaire.

- En raison de la paix et de l'harmonie qu'elle procure, la cohésion communautaire offre les conditions nécessaires à l'épanouissement personnel, mais elle ne doit pas constituer un enfermement.
- De même, la liberté personnelle ne doit pas menacer la solidarité commune. Le tout est plus que la somme des parties.

2) *Action contre réaction*

La société rurale réagit aux circonstances plus qu'elle ne prévoit ce qui va venir. Le modèle dominant de son comportement est l'expérience passée: dans telles circonstances, on fait comme ceci. Le poids des coutumes est déterminant et freine toute évolution. La société rurale est réactive; elle réagit aux situations au lieu de les prévoir et de tenter de les provoquer. Elle est essentiellement adaptation. On prévoit naturellement les dangers habituels, la durée de l'année pour laquelle les denrées engrangées devront suffire, la longueur de l'hiver, le danger de la sécheresse, des avalanches et des inondations, mais toutes ces mesures relèvent davantage de l'expérience et des coutumes, qui ne sont rien d'autre que la consolidation de l'expérience accumulée dans le passé, plutôt que de l'initiative et de l'esprit de projet. La société rurale s'adapte donc; elle accepte l'environnement comme il est et ne cherche pas à le dominer mais tente de s'adapter en douceur. Elle se contente de survivre et accepte les circonstances avec une certaine fatalité. Les mesures d'aménagement restent minimales et ne concernent en général que la protection des conditions de vie. Elle est démunie de projet

particulier. Même si son esprit était plus entreprenant, la faiblesse de ses moyens ne lui permettrait sans doute pas de faire davantage, car elle n'a pas les moyens d'accumuler un surplus qui puisse être réinvesti. Son projet est davantage d'ordre spirituel et touche au salut du groupe.

Par contre la société urbaine est axée sur le projet et la domination du temps et de l'espace. Au lieu de réagir, il faut être pro-actif, il faut provoquer l'événement, dompter son milieu, aménager son environnement, mener à bien son projet, devancer les situations. La vie est comprise comme un défi dans un rapport de forces avec le milieu et le reste de la société. La société urbaine table sur le temps. Elle a un projet à plus long terme, elle peut planifier, investir et transformer en acceptant de perdre, dans un premier temps, en prévision d'un gain supérieur à plus long terme. Par excellence, l'esprit de l'urbain est l'esprit d'entreprise; l'entreprise prévoit et agit en fonction de ses prévisions, qui peuvent d'ailleurs s'avérer fausses et alors engendrer des pertes importantes. Contrairement à la société rurale, elle se meut conceptuellement dans le temps et l'espace. Mais les critères de choix pour développer ces projets sont de nature individuelle, comme les acteurs eux-mêmes. La dynamique n'aide pas à envisager le bien de la communauté qui devient quelque chose d'abstrait, car chacun des acteurs ne voit d'abord que son propre intérêt. Seul le gouvernement, les institutions ou les services sociaux sont là pour corriger ce que cette initiative privée engendre de néfaste ou pour arbitrer les conflits qui ne manquent pas de surgir entre groupes antagonistes.

Nous pouvons établir la règle de comportement suivante: une marge d'action dans un cadre d'adaptation.

Sud - Nord

- Le cadre naturel restant immuablement ce qu'il est, la faculté d'adaptation est primordiale.
- L'expérience et le projet, personnels mais surtout aussi communs, dynamisent cette faculté d'adaptation lorsqu'ils ne deviennent pas domination, et surtout lorsqu'ils intègrent la notion de bien commun.

3) Spécialisation contre polyvalence

La société rurale est très polyvalente, car chacun sait pratiquer un peu tous les métiers. Le paysan est un homme très pratique qui manie la faux, la truelle ou la scie avec indifférence. Il est à la fois agriculteur, éleveur, forestier, maçon, charpentier. La mère est un peu accoucheuse et infirmière avec ses remèdes de bonne-femme; elle est aussi un peu hôtelière lorsqu'il faut, pendant les récoltes, assurer l'hébergement de la main d'oeuvre. Cette manière de faire est imposée par la nécessité et le manque de ressources qui oblige chacun à faire le nécessaire avec les moyens du bord. Il n'y a pas de choix possible car seule la solution la plus simple et la plus directe s'impose en regard des besoins du moment.

Par contre la société urbaine est hautement spécialisée. L'artisan fabrique des souliers ou des meubles ou des charrues, et il est rare que diverses activités se combinent. Le rendement est pour chacun beaucoup plus élevé dans son domaine de compétence. Chacun gagne sa vie par son métier spécialisé et paie les autres corps de métier pour lui procurer ce dont il a besoin pour vivre. Tout échange passe ainsi par l'intermédiaire de la monnaie qui étalonne tout. Les lois du marché établissent les prix de chaque produit. Seule une abondance minimale et une accumulation relative procure cette disponibilité de liquidités et permet cet échange indispensable à la survie. La concurrence est la loi de base qui gère les rapports entre artisans

rivaux et leurs rapports avec leurs clients respectifs. La possibilité de choix offerte par le marché devient ainsi un élément clé qui naît de cette concurrence et de la comparaison de produits semblables. C'est ce choix qui fonde le projet économique de chaque individu, famille ou entreprise. De la notion de ce choix est née la notion de liberté comprise au sens étroitement économique du terme. La spécialisation des activités se traduit par une spécialisation de l'espace. La rue et la place perdent peu à peu leur fonction sociale de lieu de rencontre pour n'être affecté qu'au déplacement. La voiture envahit les rues et en chasse les occupants, habitants et usagers hors de ce qui avait l'habitude d'être les communaux, c'est-à-dire le théâtre de la vie communautaire.

Nous pouvons établir la règle de comportement suivante: qualité du savoir-faire spécialisé dans un cadre de connaissance générale.

- Seule l'approche du généraliste permet d'acquérir une vue d'ensemble, mais seul le savoir du spécialiste permet un approfondissement sectoriel.
- La sagesse reste cependant, par excellence, le savoir général suprême qui permet à chaque aspect forcément partiel de trouver sa juste place.

4) Marché et publicité contre troc et minimalisme

Les besoins de la société rurale restent minimaux, vu la pauvreté des moyens disponibles, et la tendance consiste plutôt à minimiser les besoins qu'à les surévaluer. Les produits et les prestations sont échangés sans être évalués selon l'étalon de la monnaie: les objets selon le principe du troc et les prestations selon le principe d'obligation morale de rendre un service équivalent. La valeur de chaque chose reste donc très relative et rien n'a vraiment un prix, sauf ce qu'on acquiert sur la place du marché contre monnaie. Beaucoup

de services sont rendus sans que leur valeur ne soit estimée. La vie guide les choix de manière plus intuitive en fonction du besoin et des moyens disponibles. Les ressources environnantes restent ce qu'elles sont dans leur nature intrinsèque et ne sont pas perçues à travers le filtre de la valeur et du marché. Les ruraux, dans le système traditionnel d'origine, n'ont par exemple pas l'idée de vendre leur bois ou leurs terres jusqu'à ce qu'un promoteur leur propose un prix, forçant ainsi le système du marché à faire irruption dans leur monde. La société traditionnelle vit donc dans une forme de gratuité même si chaque chose y garde sa valeur.

La vie urbaine par contre estime tout en termes de marché, car tout échange passe par l'échange d'argent, c'est-à-dire par la mesure selon l'étalon de la monnaie locale. Toute chose se voit donc chiffrée: les objets et les services, les plaisirs et la beauté, tout est ramené à cet étalon monétaire. Rien ne peut donc être gratuit, sauf intention particulière du vendeur. Les lois du marché poussent à la spéculation sur la valeur et ouvrent la porte au négoce qui se distingue du commerce par cette possibilité de jouer plus largement sur le prix (et non la valeur) des produits en jouant avec le temps (stockage) et l'espace (transport). J'achète à bas prix et essaye de revendre à prix plus élevé, éventuellement après avoir transporté les produits offerts, les avoir stockés jusqu'à un temps plus favorable ou les avoir présentés sous une autre forme. Le négoce, plus que le commerce, requiert la possibilité de bloquer des moyens financiers pour une longue durée. Au fur et à mesure qu'un produit circule, son prix va augmenter pour financer les bénéfices des intermédiaires sans forcément que sa valeur ait augmenté d'une seule unité, et ceci jusqu'à ce que le prix atteigne le prix plafond réalisable sur le marché. Nous avons déjà vu dans la partie consacrée à la pauvreté et à la richesse⁸

comment le marché crée ainsi une rareté artificielle car liée étroitement à la disponibilité de liquidités, tandis que dans la société rurale, ce qui est rare est ce qui est difficile à se procurer indépendamment du prix, selon une forme de rareté qu'on peut qualifier de naturelle. Pour aider à la spéculation, la publicité cherche à créer artificiellement des besoins qui ne surgiraient pas naturellement. Elle propose une échelle de valeurs qui flatte l'ego et le sens du plaisir, et provoque ainsi un accroissement de la demande pour un produit qui peut être complètement superflu. La publicité ment en prônant des valeurs qui sont trompeuses comme la jeunesse, la santé, la beauté, selon des canons qui ne sont pas naturels, mais créés de toute pièce, ou des incitations qui exploitent des tendances humaines régressives comme la peur, la honte, la haine. La publicité ne saurait être une information objective car son rôle consiste à créer un besoin qui repose sur l'illusion; sinon elle n'aurait aucune raison d'être. Au contraire de ce qui se passe dans la société rurale, l'offre en milieu urbain précède la demande, car c'est la production, et non le besoin, qui détermine la consommation. Les services deviennent de plus en plus fictifs et leur qualité s'avère de plus en plus difficile à évaluer objectivement.

Nous pouvons établir la règle de comportement suivante: richesse de l'échange dans la complémentarité et dans la simplicité.

- La faculté de vivre avec peu est un don très précieux, mais elle ne doit pas devenir autosuffisance et enfermement.
- Elle doit s'enrichir de la différence et de la complémentarité qui naissent de l'échange. La pratique d'une forme de gratuité relative enlève à l'argent son pouvoir d'étalon.

⁸ Voir: 3 - *Simplicité et abondance - une réconciliation entre pauvretés et richesses.*

5) Concentration contre dispersion spatiale

La société rurale vit sous une forme dispersée sur le territoire (fermes isolées, villages, petits bourgs) pour assurer la proximité entre les lieux d'habitation et les lieux de production que sont les champs, les jardins et les pâtures. Le modèle de la dispersion rejoint celui de la polyvalence mentionné plus haut. La maison elle-même est souvent polyvalente et abrite une partie de la production et de la transformation des produits, et ces activités occupent tous les membres de la famille. La mère de famille, en même temps qu'elle s'occupe des enfants et de l'hébergement de la main d'oeuvre, travaille aussi à l'exploitation (transformation et jardin surtout), sans horaire fixe, sans congé, sans assurance sociale. Le rural ne connaît ni congé, ni vacances, ni loisirs. La dispersion va de pair avec le mélange dans le temps et l'espace. La richesse de la vie villageoise tient certainement beaucoup à ce mélange qui, par la force des choses, abolit nombre de clivages.

L'entreprise en milieu urbain concentre toutes ses activités sur un territoire aussi restreint et proche du centre urbain que possible, jusqu'à ce que les problèmes d'accessibilité, d'approvisionnement ou de débouchés soient si grands qu'il soit préférable, pour des raisons de profit, de déplacer la production en zone périphérique. La proximité de la main d'oeuvre (quartiers d'habitation) et des débouchés (commerces) favorise la rapidité de l'échange. La tendance à la concentration va de pair avec l'exigence de vitesse, pour le déplacement des personnes, la circulation des marchandises et de l'argent. La concentration permet à un nombre restreint d'entreprises de contrôler un secteur économique toujours plus important, en englobant une diversité toujours plus large de domaines spécialisés (rachat d'entreprises) et en étendant sans cesse leur rayon d'action géographique (importation, délocalisation). Les grandes entreprises

sont les moteurs de la mondialisation qui tente d'intégrer toutes les parties à un même ensemble forgé par les lois de l'échange économique. La concentration va de pair avec une structuration et une spécialisation interne de l'entreprise. L'uniformisation et la division constituent les deux pôles antagonistes de la règle générale du développement: d'une part uniformisation de l'espace, des cultures, des valeurs et des modes et d'autre part division en zones d'activités et en fonctions. Malgré cette uniformisation croissante d'un mode de fonctionnement et de pensée, la densité offre une grande diversité de fonctions sur un espace très restreint, par multiplication des acteurs et des produits offerts.

Nous pouvons établir la règle de comportement suivante: diversité et échelle réduite dans un esprit de simplicité et de concentration.

- La diversité et la polyvalence restent des atouts pour résister à l'uniformisation. La petite échelle résiste à la déshumanisation.
- La concentration résiste à la dispersion, mais elle doit être surtout mentale, pour éviter la grande échelle et le cumul de pouvoir. Le goût de la simplicité et le souci d'économie garantissent des actions mieux ciblées et plus authentiques.

6) Temps linéaire contre temps cyclique

La société rurale vit selon le temps cyclique des saisons et donc surtout selon le rythme annuel de la production agricole. Elle est soumise à un rythme établi par la nature. Les saisons ne sont pas toutes identiques car chacune procure son lot de travaux. Certaines phases de la production nécessitent un travail intense, comme la récolte et le traitement des produits, qui impliquent l'engagement d'une main d'oeuvre temporaire. Vu que la société rurale n'a pas la faculté de conceptualiser le temps et que le rythme lui est imposé, elle vit en s'adaptant aux rythmes variables. L'hiver est un temps plus

mort consacré à l'entretien général et à la remise en état du matériel ou à l'aménagement de quelques améliorations ponctuelles. Conformément à son expérience des cycles naturels, les représentations de la société rurale s'expriment aussi sur un mode cyclique qui ne développe pas un thème selon un schéma linéaire mais fait intervenir plusieurs éléments du discours de manière apparemment décousue et hasardeuse, pour constituer finalement une fresque par petites touches de natures très diverses. Le récit revient plusieurs fois au même point pour développer ce qui a déjà été mentionné, un peu à la manière d'une spirale qui avance tout en tournant sur elle-même et semble traiter divers sujets sans grande hiérarchie. Pourtant une image prend ainsi forme qui exprime la complexité de la vie sans forcément définir strictement les relations entre les diverses parties du discours ni entre les diverses composantes qui façonnent cette complexité. L'auditeur conserve une grande marge de liberté pour interpréter le discours.

Par contre la société urbaine joue avec le temps sous diverses formes: le temps de travail qui est temps salarié, le temps de production réduit à son minimum qui est temps d'immobilisation du capital imposée par les nécessités, le temps de placement et de spéculation qui est temps d'immobilisation choisi pour des raisons de profit, le temps de transport qui offre la possibilité de gagner d'autres marchés ou d'autres produits. Les temps de travail au sein de l'entreprise sont également très structurés, selon un horaire régulier qui donne droit à des temps de repos et de vacances. Le temps libre (c'est-à-dire non consacré au travail) donne naissance à la pratique des loisirs. L'horaire des employés est également uniformisé par plages d'activités et divisé en temps qui se succèdent au lieu de se mêler: le temps de transport, le temps de travail, le temps familial, le temps des tâches domestiques, le temps de loisir. La vitesse reste un facteur fondamental et exerce une pression sur le circuit de production. Le temps est aussi aménagé

par la publicité qui constitue le discours justificateur des procédés appliqués par l'entreprise: la publicité développe les valeurs et modes qui permettent à l'entreprise de fonctionner de plus en plus efficacement et rapidement. Comme le temps digital de la montre qui est un compte à rebours, le discours urbain se construit de manière linéaire. Il est un projet, un concept qui s'expose de manière rationnelle et construite, en fonction du but du discours. Selon la logique cartésienne, il est constitué de la thèse, de l'antithèse puis de la synthèse. Il est clairement structuré, en général chronologique et n'apporte que les éléments qui sont directement utiles à la compréhension du discours. Il impose un sens à l'auditeur. Dans ce sens, il est simplification ciblée et n'évoque donc pas toute la complexité. Le récit fait de même et il ne s'offre plus le luxe de s'égarer dans les méandres de l'âme comme le fait celui du rural.

Nous pouvons établir la règle de comportement suivante: approche cyclique de la complexité et approche linéaire de la structuration.

- L'approche cyclique nous situe dans notre contexte naturel et nous permet d'approcher la complexité sans la cerner, tandis que l'approche linéaire permet de structurer la démarche et de construire un projet concret.
- La simplification ne doit pas devenir modèle de pensée, mais seulement support de l'action.

7) *Mobilité contre enracinement*

La société rurale est enracinée dans le lieu, dans sa terre. La communauté se compose des liens entre les personnes liées à cette même terre. Le lieu crée donc la communauté. Et pourtant la migration ne suffit pas à tuer les liens entre les membres d'une même famille. Les liens de parenté résistent à l'éloignement, bien qu'ils soient fondés dans le lieu, ou justement parce qu'ils le sont. Le lieu

Sud - Nord

d'origine joue un rôle fondamental et sert d'identité, même lorsqu'on a émigré. Celle qui, en montagne, épouse celui du village voisin restera longtemps étrangère dans son village d'adoption, même s'il n'est éloigné que d'un ou deux kilomètres de son lieu d'origine. Le temps a besoin de beaucoup de temps pour abolir la distance et tisser des racines. La migration, sauf cas de nécessité extrême, est dictée par le sens de la relation. On change de domicile pour se rapprocher de parents ou de connaissances et non en vue d'un travail ou d'un projet économique. On espère que cette relation sera une aide face à l'inconnu plutôt que de tabler sur une possibilité de travail par exemple et de se voir confronté à la solitude, c'est-à-dire à l'absence de relations.

Par contre la vie urbaine développe la mobilité. La voiture est devenue le symbole de la vie urbaine et de la réussite car elle confère liberté de mouvement et mobilité, qui devraient être en principe des facteurs de lien en offrant la possibilité de se rapprocher des autres; mais liberté et mobilité tuent en fait les liens car elles offrent toujours plus de possibilités d'échapper. La mobilité en Australie, qui est sans doute le pays de la plus grande mobilité au monde, abolit le lien au lieu. L'Australien, surtout celui de culture urbaine, se dit attaché à son pays et non au lieu où il habite; il change très fréquemment de lieu en fonction surtout des opportunités de travail qui s'offrent à lui ou des possibilités d'acheter une maison de meilleure valeur. Ce sont le travail et les possibilités d'améliorations économiques surtout qui servent de raison au déplacement. Celui qui change de domicile quitte ainsi ses proches et le reste de sa famille qui d'ailleurs, pour cette même raison, est très souvent dispersée. Liens et lieux perdent leur valeur de référence. On se recrée des amis là où on s'établit. Le voisinage devient très important en terme de relations, mais celles-ci restent passagères, ce qui n'empêche d'ailleurs pas la fidélité, ni de se

revoir ultérieurement. En se déplaçant, on recommence sans cesse à tisser des liens nouveaux qui viennent remplacer les anciens.

Nous pouvons établir la règle de comportement suivante: enracinement et mobilité comme pôles d'équilibre.

- L'enracinement permet à la personne de se lier avec une communauté et d'approfondir un réel sens d'appartenance local.
- Cette forme d'ancrage est nécessaire pour que la mobilité ne devienne pas flottement d'apesanteur, mais enrichissement de liens d'ouverture et découverte de diversité.

8) Virtuel et immatériel contre matière et exigence de vérification

Le rural vit constamment confronté à la lourdeur de la matière, de la topographie, de la distance, du poids et de l'effort. En cela, il ne peut pas tricher. Le mythe et la tradition imprègnent toute la vie et il n'y a pas de distinction entre esprit et matière. La notion même de spirituel n'existe pas, car la nature est une présence qui allie les deux aspects de la matérialité et de la spiritualité. La Réalité est complète et partout; elle est la forêt, le jardin, le village, Dieu, et tous ses aspects à la fois.

Par contre la société urbaine développe ses projets et ses concepts; elle joue avec le temps et l'espace, avec la valeur et le prix, avec l'abondance et la pénurie. Elle joue avec les concepts et avec les idées. Pour elle, la matière est bien distincte de l'esprit car sa vie est compartimentée en secteurs. Les services remplacent lentement les secteurs économiques qui ont trait à la matière. Les banques, les assurances, les services jouent un rôle toujours croissant et la vérification de ces activités s'avère toujours plus difficile. Cette caractéristique offre deux options possibles:

- D'une part, ces activités permettent à la société urbaine, comme je l'ai montré à propos de notre relation avec la nature⁹, d'échapper, par l'usage de la force et du virtuel, à sa confrontation avec le réel. La ville crée un monde artificiel qui sert de cocon de protection offrant confort et sécurité, mais qui coupe l'habitant de tous les rythmes naturels du cosmos. La publicité vient encore déformer la perception de la vie en créant un monde d'illusions. Dieu est relégué dans les églises et la spiritualité devient un grand domaine dont s'empare le marché tant elle correspond à un manque chez les habitants de la culture urbaine, faute de trouver une relation entre leur vie intérieure et les mécanismes de la vie sociale.
- D'autre part, ces activités non matérielles offrent de riches possibilités d'épanouissement sous forme de savoir, de créativité, d'échanges et de relations, sans entraîner d'impact matériel ou écologique. Elles se prêtent certes dans un sens à la spéculation, mais, dans un autre, elles permettent une maturation sans consommation de ressources naturelles non renouvelables. Le savoir, l'amour, la justice sont des biens qui se multiplient dans le partage que peut favoriser grandement la densité et la proximité urbaines. Cet avantage ouvre une large porte à toutes les activités intellectuelles, culturelles, sociales et artistiques qui peuvent s'épanouir sans préjudice, tant qu'elles ne pervertissent pas notre vision du monde.

Nous pouvons établir la règle de comportement suivante: humilité et exigence de la vérification, liberté et légèreté de l'esprit incarné.

- Les valeurs de l'esprit déterminent notre monde. Elles doivent se tester, mais elles doivent jouir de leur propre liberté.
- Le partage spirituel est la forme de partage la plus accomplie qui procure une orientation à la vie, à la collectivité; il a l'avantage de

⁹ Voir: 1 - Confort et effort - une réconciliation entre nature et humanité.

ne pas consommer de ressources naturelles et devient de ce fait l'activité idéale, surtout pour des populations qui occupent un territoire de manière très dense.

9) Paupérisation et marginalisation contre intégration sociale

La société rurale n'a pas le choix face à ses vieux, à ses handicapés et à ses faibles d'esprit; elle doit vivre avec eux. Aucune norme ne vient d'ailleurs dévaloriser ces personnes "diminuées" en termes de productivité. Mais, étant d'abord une communauté, la collectivité rurale n'a aucune peine à les intégrer. La discrimination sociale ne se fait pas selon la capacité productive mais plutôt selon la sociabilité et la capacité de s'associer à la vie collective. La société rurale est passablement autarcique dans la mesure où elle consomme ce qu'elle produit. Elle est proche des ressources premières, comme la nourriture qui pousse dans ses champs ou comme le bois qui pousse dans ses forêts et lui permet de se chauffer et de construire. Elle a de ce fait une relative indépendance et constitue un corps social diversifié qui assume toutes ses composantes.

Au contraire, la société urbaine rejette celui qui ne peut s'intégrer par lui-même: chômeur, étranger, handicapé, vieux, et marginalise celui qui ne participe pas au système de production et de consommation. Pour s'occuper de ces cas difficiles, la société urbaine crée, comme je l'ai déjà décrit à propos de la masculinité et de la féminité¹⁰, des institutions spécialisées chargées de prendre en charge chaque catégorie de personnes assistées: l'école pour les enfants, l'hôpital pour les malades, l'asile pour les faibles d'esprit, le home pour les vieux. Le système social, financé par la collectivité, prend ainsi en charge ceux que l'économie privée ne peut ou ne souhaite pas utiliser. Ces établissements fonctionnent comme des entreprises

¹⁰ Voir: 2 - Récessif et dominant - une réconciliation entre féminité et masculinité.

Sud - Nord

conventionnelles, c'est-à-dire selon le circuit économique normal, et emploient des salariés au tarif du marché. Ils doivent financer leurs prestations en essayant autant que possible d'équilibrer recettes et dépenses; toutefois le principe de profit n'est heureusement pas un impératif, compte tenu de tout un système de subventions qui viennent corriger le manque inévitable de rentabilité de ces établissements et compte tenu aussi de tout un système de règles qui tentent d'enrayer le renchérissement à court terme. L'aide sociale est donc payée au prix du marché. La dépendance de celui qui se marginalise s'accroît en fonction du prix de ces services. La marginalisation concerne de nos jours une proportion toujours croissante de la population urbaine et montre l'échec du modèle urbain pour répondre aux besoins de tous selon des critères d'équité. La marginalisation engendre la violence et tous les maux que l'on sait. On constate ainsi une forte dépendance interne de toute une partie de la population, vis-à-vis des institutions et de l'Etat, mais une dépendance externe aussi de l'ensemble de la société urbaine pour tout ce qui concerne ses besoins de base et surtout la nourriture. La ville achète à l'extérieur les produits de première nécessité dont elle a besoin car elle ne produit que des produits de seconde nécessité. Elle dépend de même de l'extérieur pour résorber ses déchets dont elle ne sait que faire car aucun recyclage n'est envisageable pour des produits industriels qui ont subi tant de transformations. Pour assurer son approvisionnement, la ville doit donc imposer à la société rurale ses propres règles de marché puisqu'elle n'en connaît aucune autres. Son intervention dans le milieu rural provoque une déstructuration des échanges traditionnels et ronge le tissu des échanges propre à la société rurale, qui n'est en rien compatible avec l'économie de marché.

Nous pouvons établir la règle de comportement suivante: diversification et valorisation des êtres, sans hiérarchie ni marginalisation.

- La multiplication des échanges, la mobilité et l'ouverture sur la différence favorise notre propre diversification.
- Toutefois, celle-ci ne doit pas conduire à une hiérarchisation de ces différences ni à une marginalisation de ceux qui sont différents. La diversification doit être un processus de valorisation.

Pondération

La description qui précède semble dresser un portrait caricatural impitoyable de la ville et présenter une image idyllique de la campagne. Il n'en est rien en fait, car cette description ne concerne que des modèles et donc des tendances, et non pas la réalité quotidienne comme elle est vécue. Le but de cette description est de montrer combien ces modèles ruraux et urbains semblent antagonistes et incompatibles. Mais la réalité est beaucoup plus complexe et on constate que ces modèles, malgré leur antagonisme fondamental, ne cessent pas de cohabiter. Les ruraux comme les urbains ont leur tête bourrée de ces deux modèles contradictoires qui les tirent en des directions opposées. Chacun cherche à tirer le meilleur de chaque modèle, sans voir souvent combien ils sont ainsi amenés à vivre dans la contradiction. Les ruraux vivent cette contradiction sans doute beaucoup plus fortement que les urbains vu que leur société est en général en pleine transition du modèle rural vers le modèle urbain, sous l'impact de la colonisation des campagnes par cette culture urbaine et suite au dépérissement des modes de production traditionnels rendus désuets par leur comparaison à l'aisance matérielle dont se vante la culture urbaine.

Il est important de souligner ici que l'ouverture de la société rurale vers le monde urbain lui permet d'échapper à un enfermement lourd et contraignant. Cette ouverture est donc extrêmement bénéfique. D'autre part, il est évident que nombre de comportements traditionnels de solidarité et de cohésion, au nom de valeurs immatérielles et spirituelles déclarées, continuent à subsister au sein du monde urbain et constituent autant de palliatifs aux maux de la ville, en engendrant par exemple une solidarité de quartier, un esprit d'entraide entre voisins ou entre catégories sociales.

A ce stade encore simplifié de notre description, il est important de garder à l'esprit que les forces de concentration qui engendrent le processus urbain sont des forces inhérentes au marché et qu'elles sont forcément déshumanisantes, mais la ville, avec la richesse de sa grande diversité, souffre de grands maux qui ne sont pas dus à sa densité ni à la concentration de tant de personnes sur une surface aussi restreinte. Les maux de la ville sont davantage dus à l'application trop systématique de ces modèles axés sur le profit matériel. On peut donc imaginer une autre société urbaine, et même c'est une nécessité de l'imaginer si on veut enrayer le développement de ces monstres urbains; sans renier ni sa densité de population ni sa diversité d'appartenances et d'activités, cette société urbaine peut favoriser les aspirations de vie communautaire conformes aux modèles traditionnels et de regroupement autour de valeurs plus inspirantes que les seules valeurs matérielles, et ceci dans un cadre d'aisance matérielle moins précaire que celui des sociétés rurales. Cet enjeu est certes, en priorité, culturel et spirituel, mais il a trait aussi au temps, à l'espace, au territoire.

Je crois que les propositions faites ici montrent cette forme de compatibilité de modèles pourtant antagonistes et disent combien nous pouvons tenter de les combiner dans un esprit résolument

moderniste qui sache choisir les modalités de nos comportements. Mais, pour rendre ce futur possible, il faut être prêts à choisir courageusement les options de nature sociale, comme l'équité et la solidarité, et de tenir sous contrôle les forces du marché, d'abord en tant que consommateurs et citoyens. C'est le choix de la maturité sociale qui sait dessiner clairement ses priorités; seul un choix conscient et concerté à l'échelle locale peut favoriser cette option, comme je l'ai montré dans mon introduction générale¹¹.

¹¹ Voir: 1 - *Communauté et autolimitation - une mise en mouvement du changement.*

4) INTERDEPENDANCE ET NORMES

Cultures et civilisations

La manière dont l'occident a abordé les autres cultures et civilisations a creusé un profond fossé d'incompréhension. Mais c'est certes un défaut dont l'occident n'a pas le monopole car chaque culture juge l'autre en fonction de ses qualités propres. C'est comme si l'oiseau jugeait le poisson sur sa capacité à voler, ou le poisson jugeait l'oiseau sur sa capacité à nager. Dans ce genre d'évaluation et selon cette logique tordue, le canard et le poisson volant sortent par hasard vainqueurs, mais on se demande en fait en vertu de quelle qualité ils s'imposent, si ce n'est en vertu de l'étroitesse d'esprit qui nous caractérise en tant qu'humains.

Pour rétablir une équité et une authentique réciprocité entre les cultures, il est important de percevoir la complémentarité et l'interdépendance des différences. Il serait faux d'appliquer une seule norme à tous. Toutes les cultures sont différentes les unes des autres et forment ensemble une sorte de mosaïque qui, dans sa totalité seulement et grâce à la complémentarité des pièces, représente la réalité. Toutes sont indispensables, aucune n'est globalement supérieure à l'autre, chacune a ses atouts et ses faiblesses, chacune a donc aussi sa contribution unique et irremplaçable à apporter.

Les normes qui nous permettent d'évaluer la nature de notre propre culture ou des autres cultures ont été forgées par nous, en fonction de nos atouts, à l'image de l'exemple du poisson et de l'oiseau que je viens de citer. Il est important donc de prendre conscience de ces normes, de ces outils de mesure que nous utilisons presque

inconsciemment tant nous avons intériorisé leurs valeurs et tant nous nous sommes persuadés, à tort, de leur caractère universel.

Culture ou civilisation

Quelle est donc la différence entre une culture et une civilisation? On rencontre grossièrement deux manières d'appréhender cette différence.

La première manière de comprendre la distinction entre civilisation et culture les laisse cohabiter dans une même société, car elle admet que la première est d'ordre surtout matériel tandis que la seconde est d'ordre plus intellectuel ou artistique:

- La civilisation est dans ce cas constituée davantage par les aspects matériels propres à une société. Elle englobe les objets de la vie quotidienne, sa technologie, ses formes sociales, son organisation politique, son système économique, son armée. La civilisation est relativement dépourvue de valeurs philosophiques car elle est avant tout pragmatique. Mais elle ne s'applique qu'à des groupes relativement importants. On imagine mal, dans ce sens, parler de la civilisation bantoue ou de la civilisation peule, mais on pourra parler de la civilisation inca ou des civilisations amérindiennes, comme un ensemble revêtant des caractéristiques communes. Toutefois, malgré son extension sur tout un continent et un nombre impressionnant de tribus, l'expression de civilisation aborigène semble dans ce cas mal adaptée dans la mesure où les aborigènes ont justement peu développé les aspects matériels de leur culture, réduisant ainsi leur civilisation, selon cette compréhension, à un minimum.
- La culture, par contre et toujours selon cette compréhension, regroupe les aspects plus immatériels de la société, tels que ses

aspirations, ses créations artistiques, son expression philosophique et voire même ses pratiques spirituelles. Elle englobe alors toutes les formes de la pensée, de la sensibilité et de l'expression. Dans nos sociétés modernes, elle est même souvent comprise en opposition avec les dimensions pragmatiques du quotidien et constitue de plus en plus un champ à part, celui de la production artistique et des loisirs, comme si la pensée et la recherche spirituelle étaient complètement séparées de nos comportements sociaux et comme s'il fallait éviter que nos aspirations ne bouleversent notre monde matériel. La culture est devenue même la matière d'un ministère d'Etat en soi, chargé d'animer la société par des événements à contenu immatériel, tels que spectacles, animations de musées, événements artistiques. C'est dire combien la cohérence des sociétés traditionnelles s'est perdue et combien cette distinction entre civilisation et culture, selon les degrés de matérialisme, crée un fossé et une division au sein même de la société qui empêche l'esprit d'inspirer la matière.

A côté de cette première compréhension qui admet la cohabitation de la civilisation et de la culture dans une même société et qui est fondée sur une opposition entre matière et esprit, il y a une autre compréhension qui consiste à affirmer que la civilisation est plus élaborée que la culture, car la première serait développée tandis que la seconde serait primitive. Dans ce cas-là, civilisation et culture sont comprises comme des formes typologiques d'organisation de la société qui ne se combinent plus mais qui au contraire s'opposent.

- Dans ce sens, la civilisation est un phénomène plus complexe qui réunit à la fois les aspects sociaux, politiques, culturels et spirituels d'une société ainsi que les caractéristiques de son savoir faire dans ses réalisations pratiques et dans sa vie quotidienne. On

parle de la civilisation chinoise et de la civilisation indienne, ou de la civilisation mésopotamienne ou romaine, et souvent l'idée de civilisation est liée à l'idée d'empire, c'est-à-dire de domination militaire ou du moins de pouvoir politique et de succès matériel. La civilisation est alors comprise comme un stade plus complexe, et donc implicitement plus avancé, de société. C'est en ces termes que notre civilisation occidentale se considère comme une civilisation de progrès; elle a développé un système social complexe fondé sur ce qu'elle appelle la démocratie et la libre entreprise, elle a réalisé une forme de bien-être matériel et développé une technologie performante, elle a créé tout un patrimoine culturel sous forme d'oeuvres d'art de types divers, elle a élaboré un savoir-vivre avec ses valeurs propres qui se traduisent dans les droits de l'homme; elle entretient une référence, plus ou moins explicite selon les circonstances, avec un passé façonné par la religion dont elle se distancie pourtant au nom de la liberté individuelle qu'elle prône plus que toute autre valeur. Au nom de cette complexité, elle se dit un modèle de développement pour toutes les autres civilisations.

- La culture, par opposition et toujours selon cette seconde compréhension, est le propre des sociétés traditionnelles. Elle englobe toutes les croyances, les règles et les rites qui fondent la cohérence de ces sociétés considérées comme primitives. Implicitement, aux yeux des civilisations, la culture conserve un caractère simple voire même simpliste qui évoque la naïveté et la spontanéité du bon sauvage. Elle revêt par conséquent un côté folklorique et exotique qui agit comme une image d'Epinal. Par essence, l'Afrique est perçue par l'Europe comme un ensemble de cultures. La culture rime dans ce cas avec sauvage et exprime la représentation que l'homme dit "développé" se fait de l'homme "non développé" qu'elle appelle primitif, comme l'est sa religion

Sud - Nord

qui constitue en général le noyau de la culture ainsi comprise. Cette perception de la société traditionnelle, exotique ou tout simplement rurale, par la société moderne illustre bien le type de jugement qu'une société porte sur une autre, au nom de ses qualités propres, tel que évoqué plus haut. La civilisation méprise la culture primitive car elle la juge inférieure, surtout en vertu de son standard militaire, économique, technique et matériel peu développé.

De ces deux types de distinctions découlent deux approches différentes des cultures traditionnelles:

1) Une hiérarchie fondée sur la matière

La première distinction qui oppose le caractère matériel de la civilisation au caractère intellectuel et artistique de la culture mesurera le standard des autres civilisations en termes matériels, car elle réserve le terme de culture à des aspects mineurs de sa création puisqu'ils n'ont que peu d'incidence sur la vie quotidienne en vertu du clivage qu'elle établit entre culture artistique et vie sociale, économique ou politique au quotidien. Lorsque l'occident aborde sous cet angle les autres cultures traditionnelles, que celles-ci soient rurales sur son propre territoire ou exotiques au loin, il les condamne au nom de leur faiblesse militaire, économique ou matérielle. Lors de la colonisation, puis pendant toute la période de l'exploitation coloniale jusqu'à nos jours où cette forme de préjugé persiste lourdement, les pays conquérants ont jugé les sociétés qu'ils découvraient selon quelques étalons très simples qui mettaient en évidence les faiblesses du développement matériel de ces sociétés, sans pour autant valoriser les aspects sociaux ou spirituels qui faisaient leur richesse. C'est que l'instrument de mesure détermine ce qu'on peut percevoir par son biais, comme le thermomètre permet de

mesurer la chaleur et ne peut mesurer qu'elle, comme le mètre ruban permet de mesurer la longueur et ne peut mesurer qu'elle.

2) Une hiérarchie fondée sur le temps linéaire

L'autre distinction, qui établit la civilisation comme société plus avancée que la culture traditionnelle considérée comme primitive, détermine une approche ethnocentrique de l'autre culture en imposant le modèle de l'occident comme le modèle de développement idéal et donc de référence. Cette approche nie les différences qualitatives et situe toutes les cultures et civilisations sur le même axe temporel qui destine les cultures les moins élaborées à suivre avec retard la même évolution que l'occident qui est bien en avant d'elles dans le temps. Cette approche est sans appel car elle voit toutes les autres cultures comme un état primitif de notre propre civilisation. Les autres n'en sont encore qu'à l'âge de la pierre, qu'au moyen âge. Cette attitude n'a donc aucun respect pour la différence qu'elle aplanit sans cesse. De nos jours, le jugement selon des critères d'ordre purement matériel continue à constituer la règle générale mais, dans le sens de cette approche d'un développement linéaire dont l'occident serait la tête, il se double d'un discours qui tente de justifier notre domination sur les autres cultures, et principalement sur les pays riches en matières premières, au nom de la civilisation que nous sommes censés leur apporter. Si les nations anglo-saxonnes interviennent au Moyen-Orient, c'est soi-disant au nom de la sécurité internationale, de la démocratie, des droits de l'homme, de l'aide au développement. Mais toutes ces raisons sont bien naturellement autant de prétextes qui révèlent, bien malgré eux, l'agressivité, l'avidité et la profonde ignorance de ces dirigeants en particulier et de nos sociétés en général.

La fausse mesure du bonheur

Cette approche au nom de quelques valeurs simplistes, profondément ethnocentriques, s'appuie sur des a priori liés étroitement aux conceptions que nous avons de domaines qui concernent notre quotidien tels que la santé, l'éducation, la sécurité, la justice, le bien-être social. Pourtant, nos hôpitaux sont devenus gigantesques mais ne parviennent pas à soigner efficacement sans entraîner des coûts toujours plus élevés qui mettent le système en péril. Nos écoles sont en crise, en proie à la violence, et ne font plus face au malaise des jeunes à qui ce système ne parvient pas à offrir de réponses prometteuses pour leur avenir. La police et l'armée sont de plus en plus corrompues lorsqu'elles ne constituent pas un Etat dans l'Etat. Le système social a de plus en plus de peine à faire face à la marginalisation des chômeurs, des vieux et des requérants d'asile. La notion même de bonheur s'effiloche et l'isolement, le stress, la pression sociale, les difficultés de survie matérielle dans des sociétés qui se prétendent d'abondance enlèvent toute autorité au discours qui prône la supériorité et l'avance de notre forme de modernisme. Qu'avons-nous donc à enseigner et quelles solutions avons-nous donc à exporter lorsque toute notre civilisation est en crise. Seuls Microsoft et McDonald s'exportent sans problème au nom d'un matérialisme sans retenue. Pourtant nous jugeons les autres cultures à travers le prisme de ce que nous considérons comme la panacée universelle. Il est temps de prendre conscience de ces raccourcis et de reconsidérer nos positions, pour apprendre à regarder avec d'autres yeux.

Tels sont actuellement, quelques uns de nos repères d'évaluation:

1) La force militaire

Les sociétés qui ont résisté militairement à l'invasion des colons ont imposé le respect, car l'occident trouvait en face de lui des sociétés qui présentaient au moins une certaine ressemblance avec lui sur ce point. Parce que plus combatifs, les maoris en Nouvelle Zélande ont par exemple été mieux respectés que les aborigènes en Australie.

2) Le développement technologique

L'occident a eu plus de respect pour les civilisations qui avaient atteint un certain standard technique; les civilisations indiennes et chinoises avaient à leur actif de grandes réalisations, surtout visibles sous la forme d'ouvrage architecturaux (Le Tadj Mahal) ou militaires (la Muraille de Chine) qui ressemblaient à celles de l'occident (ses châteaux et cathédrales); elles avaient développé certains moyens de transport, construit des villes, élaboré un système de commerce et d'échange, fait preuve d'une capacité d'accumulation.

3) L'apparat et les richesses

L'occident était obnubilé par son désir de métaux précieux et de richesses clinquantes; la conquête de l'Amérique latine lui a fait perdre la tête devant ces richesses si fabuleuses (l'argent de Potosi, l'or des Incas) bien que les civilisations inca et aztèque n'aient certainement pas attaché la même valeur à ces matières précieuses qui étaient, semble-t-il, employées pour le culte divin et non pour l'usage personnel.

4) L'apparence physique

La constitution physique et les caractères raciaux des indigènes rencontrés a joué un rôle prédominant dans la manière des occidentaux de juger les populations qu'ils découvraient. Plus les populations semblaient différentes de la race blanche, plus elles

Sud - Nord

devaient être considérées comme inférieures. Ce critère de hiérarchie montre de manière incontestable l'ignorance de notre civilisation moderne et son réel caractère grossier (au sens de mal dégrossi), puisque, à sa grande honte, elle a même érigé en système prétendument scientifique cette manière de juger l'évolution et la hiérarchie des races en fonction de mesures anthropométriques (angle facial, pigmentation de la peau).

5) *L'histoire écrite*

La possibilité de pouvoir retracer le passé de ces sociétés grâce à des traces matérielles (monuments, formes d'empires, documents écrits) semble être l'un des principaux critères de classement des sociétés pour définir leur taux de développement à l'aune occidentale. Cette histoire est, chez nous, l'histoire du pouvoir et des empires. A l'école, on étudie l'histoire romaine, les conquêtes de Napoléon (en France) et la domination de l'empire colonial (en Angleterre). A en croire cet enseignement, seuls les peuples malheureux semblent avoir une histoire car celle-ci est faite de massacres et de guerres, de révolutions et de conquêtes. Un peuple heureux n'a pas d'histoire, car cette histoire est alors faite du quotidien et de l'harmonie des relations vécues. Ceci semble déjà vrai pour les pays européens, mais lorsque les blancs abordent l'histoire africaine, ils en nient l'existence, faute sans doute d'une expression de cette histoire sous les formes qu'ils connaissent déjà, comme par exemple la forme de documents écrits. Ainsi Hegel déclarait en 1830, selon Joseph Ki-Zerbo¹², que "l'Afrique n'est pas une partie historique du monde. Elle n'a pas de mouvements, de développements à montrer, de mouvements historiques en elle". En 1957, P. Gaxotte écrivait sans l'ombre d'un doute: "Ces peuples (vous voyez de qui il s'agit) n'ont rien donné à l'humanité; et il faut bien que quelque chose en eux les en ait

empêchés. Ils n'ont rien produit, ni Euclide, ni Aristote, ni Galilée, ni Lavoisier, ni Pasteur. Leurs épopées n'ont été chantées par aucun Homère." Attitude bien tragique du Français qui ne reconnaît que ce qui est français ou analogue! C'est que l'Afrique est fondamentalement différente de la France, et heureusement! Pourquoi vouloir déchiffrer une autre société en utilisant les mêmes instruments de mesure? Une passoire ne retient pas l'eau, mais elle ne prouve pourtant pas l'inexistence de l'eau! L'Afrique a même eu ses empires. Une telle ignorance européenne est bien loin de prouver la supériorité à laquelle nous prétendons.

6) *L'usage de l'écriture*

Les sociétés à vocation orale sont méprisées au nom de leur faible taux d'alphabétisation. Certes l'écriture est le véhicule de tout un savoir qui peut devenir émancipation, mais ce savoir peut aussi devenir colonisation. Qu'est donc devenue l'écriture dans notre société mercantile? nous sommes submergés de documents à but essentiellement publicitaire ou politique. La presse écrite indépendante est en voie de disparition et les médias sont aux mains des grands pouvoirs économiques ou politiques; il est de plus en plus rare de pouvoir disposer d'une information réelle et critique. Le trop-plein de communication nous sature et tue l'usage de la parole. L'audiovisuel tue l'écrit. Qui sait encore lire et qui lit encore, dans nos sociétés dites avancées? On serait étonné du véritable taux d'analphabétisme en occident. L'écrit n'a plus d'autorité naturelle. Par contre, les sociétés à vocation orale ont donné naissance à de nombreux sages qui sont révévés localement mais que nous ne connaissons même pas car nous nions tout ce qui ne peut pas avoir de traduction écrite. Ces sociétés à vocation orale, en quelque sorte protégées par leur analphabétisme, ont su ménager ce don du récit et de la diatribe qui tissent les liens mieux que n'importe quel média

¹² Joseph Ki-Zerbo: *Histoire de l'Afrique*, Hatier, Paris, 1978.

moderne. Combien de petits-enfants jouissent-ils encore dans notre société moderne de grands-parents qui leur racontent des histoires fictives, ou vécues et issues d'un passé lointain? Combien d'enfants connaissent-ils encore les contes traditionnels et les récits familiaux? L'écriture a certes un potentiel incroyable, mais lorsqu'elle est dévergondée à des fins intéressées, elle perd toutes ses qualités. L'alphabétisation doit-elle absolument s'accompagner de toutes ces tares que véhicule notre société de l'écrit et des médias? devons-nous vraiment imposer notre manière de penser et nos priorités, au nom de l'alphabétisation? Et, surtout, l'alphabétisation de tous peut-elle se réaliser en conservant les qualités des sociétés à tradition orale, sans devenir un support de la mondialisation mais en renforçant au contraire l'identité locale et la conscience de la richesse de chaque culture?

7) Les valeurs d'argent

Les sociétés pauvres pratiquent certaines valeurs sociales comme l'hospitalité, la solidarité, d'une manière dont nous n'avons plus notion. Qui n'est pas encore fasciné par l'accueil reçu dans les sociétés plus pauvres, par cette attention à la personne dont elles font si souvent preuve, certes pas en termes d'individualisme mais en termes d'attention à chaque membre de la communauté? Or la pratique de ces valeurs humaines semble incompatible avec un développement économique avancé, comme l'illustrent dans les faits les sociétés occidentales: le développement des richesses provoque la ségrégation par classes et abolit les liens, la course à la richesse engendre la compétition et tue la solidarité. Mesurer la richesse d'une société en termes de PNB revient donc presque directement à mesurer sa pauvreté relationnelle. Il est temps de prouver que cette règle n'est pas absolue!

8) L'obsession du développement

Certaines sociétés refusent le développement matériel, au nom de leurs propres valeurs spirituelles. Les amérindiens et les aborigènes ont su choisir un développement matériel autolimité de manière à préserver leur mode de vie centré sur les dimensions spirituelles de la vie et leur relation à la nature. Mesurer ces sociétés à l'aune de leur développement matériel va donc à l'encontre de ce qu'elles ont choisi d'être et de ce qu'elles sont. Notre approche de ces sociétés nous amène à les considérer comme primitives. En fait l'autolimitation, comme nous l'avons expliqué en détail à ce propos, est un art raffiné de la vie et une haute marque de culture.

Cette liste pourrait se poursuivre presque à l'infini, en incluant chaque mesure que nous faisons de notre soi-disant supériorité sur les autres cultures.

Une telle attitude ethnocentrique face aux autres sociétés traditionnelles et aux autres cultures et civilisations conduit nos sociétés occidentales dominatrices à ne pas reconnaître la différence de ces autres sociétés et à ne pas nous laisser enrichir par un échange constructif dans la diversité. Au contraire, nous adoptons à leur égard une attitude paternaliste et méprisante, et nous cherchons à exporter nos modèles. Ce prosélytisme est souvent très intéressé, mais il reste, malgré tout, toujours inconsciemment fondé sur une croyance diffuse selon laquelle nous sommes vraiment les meilleurs et nous avons tant à enseigner aux autres. Certes chacun a ses qualités et sa vocation d'apporter ce qu'il peut, mais cet apport ne saurait se faire dans une relation de domination. Il ne peut se faire que dans une relation de réciprocité, qui permet alors à chacun de donner et de recevoir.

La question de l'universalisme

La grande question qui se pose à nous est celle de l'universalisme, qui peut se décomposer en trois questions:

- 1) Certaines valeurs sont-elles universelles, comme par exemple la valeur de la vie, la liberté, l'amour?
- 2) Si oui, sont-elles transportables? Ou au contraire sont-elles, de manière indélébile, liées à des manières de voir, propres à chacun, et donc impossibles à transmettre en tant que telles.
- 3) Avons-nous à intervenir pour imposer ces valeurs malgré la résistance de l'autre?

Nos sociétés modernes semblent répondre oui à ces trois questions. Pour ma part, je réponds non, et laisse à chacun la liberté de se positionner à sa manière, sans tenter d'argumenter. Il n'est pas question ici d'un débat intellectuel et théorique, mais d'une question fondamentale dans la relations entre cultures; c'est pourquoi, je tenterai de justifier ma position par le biais de quelques exemples concrets de nos interventions occidentales dans des sociétés dites retardées, commises au nom de la prétendue universalité de nos valeurs.

Notre civilisation occidentale est convaincue que son modèle est universel, c'est-à-dire vrai pour tous et applicable à tous, conformément à la deuxième approche de la différence entre civilisation et culture décrite ci-dessus, qui considère que les sociétés s'alignent sur un axe temporel linéaire illustrant leur retard plus ou moins important par rapport à l'occident. Par exemple, l'aide appelée aide au développement admet tacitement les valeurs de développement, d'accroissement économique, de mondialisation, d'hégémonie du modèle industriel, de prépondérance de la

technologie, sans parler de la supériorité du rationalisme et de nos valeurs égalitaires.

Pour mettre en évidence ces modèles dominants et produits d'exportation, nous ne traiterons ici très rapidement que sept de ces modèles les plus importants:

Nous exportons 7 produits de notre développement que nous croyons être des vérités universelles bien qu'ils soient étroitement liés à notre culture et à notre manière de voir:

- 1) La démocratie.
- 2) Les droits de l'homme.
- 3) La liberté individuelle.
- 4) L'Etat-nation.
- 5) L'éducation.
- 6) La santé.
- 7) Le développement.

1) La démocratie: arithmétique ou consensus

La démocratie est chez nous une loi purement arithmétique de la majorité qui résulte des jeux d'influence plus que du libre arbitre de l'ensemble de la communauté, il n'y a presque jamais de consensus mais au contraire une opposition de deux moitiés de société. Combien de votes se soldent-ils par un résultat proche du 51%-49%? Le consensus pourtant régit souvent les sociétés plus traditionnelles. Un bon chef sait en général mieux que quiconque créer ce consensus et rester à l'écoute des diverses tendances en jeu. L'exportation de la démocratie n'a rien à voir avec la démocratie, car celle-ci ne se résume pas à faire voter les populations, surtout lorsqu'une véritable information libre fait défaut ou lorsque l'influence de l'armée ou des médias fait le jeu du pouvoir en place; le vote n'est qu'un outil et la

démocratie est une culture qui réside en fait dans la capacité d'une nation à savoir discerner les thèmes essentiels et déterminants pour l'avenir communautaire, à savoir décider en commun ce qui est générateur de justice et à savoir déléguer à des acteurs spécifiques les tâches annexes qui s'inscrivent dans le cadre défini globalement. Cette capacité implique donc une culture de l'information libre et du débat contradictoire et une faculté de consensus autour de valeurs guides reconnues par tous. Or il est évident que nos sociétés occidentales ne maîtrisent pas cet art de l'harmonie et que les autres cultures ne sont pas en retard sur nous dans leur pratique différente; nos sociétés souffrent tout autant de violence que ces autres cultures et nous avons donc tous un chemin encore long à parcourir. Notre règle de la démocratie n'est donc certainement pas la panacée universelle. Naturellement la tyrannie reste un mal effroyable, mais nos sociétés dites démocratiques ne sont pas exemptes de cette forme violente de pouvoir, surtout celles qui gouvernent au nom de la peur ou qui n'hésitent pas à intervenir en maniant la force.

2) Les droits de l'homme liés à la culture

Les droits de l'homme constituent un autre argument massue de l'intervention internationale.

L'antagonisme qui va en se renforçant entre pays occidentaux et pays musulmans exprime bien cette différence fondamentale d'approche de la notion de droit, surtout lorsque, dans le cas de l'islam, le droit cherche à se lier avec les valeurs culturelles pour faire rempart à un matérialisme dévastateur. Nous avons tort de comprendre l'islamisme comme un mouvement uniquement agressif. Certes tout fondamentalisme est dangereux et doit être combattu, pour son extrémisme. Mais l'islamisme consiste aussi, pour les peuples musulmans, à rechercher un fondement moral et spirituel dans leur

propre tradition pour trouver l'orientation de leur propre chemin. On ne peut leur reprocher de vouloir combattre le matérialisme de l'occident et la description de l'Amérique comme le grand Satan n'est pas forcément complètement fautive lorsque cette Amérique se présente sous la forme de son armée envahissante, de ses produits marchands comme Coca-Cola et MacDonald ou sous la forme de ses séries télévisées qui prônent la violence, le matérialisme et une forme de sexualité axée sur le seul plaisir qui utilise l'autre comme un objet.

Bref, cette résistance islamiste est aussi une résistance d'ordre moral et spirituel. Il importe qu'elle puisse déboucher sur une attitude constructive et ne pas être manipulée par des fous pour mobiliser les foules dans des attitudes de haine et de passion. Dire que l'islam peut servir de base à une autre conception des rapports sociaux et à une autre forme de droit qui soit différente de nos pratiques occidentales revient à affirmer ce droit à la différence des autres cultures; et, dans ce sens, notre conception des droits de l'homme ne peut plus s'imposer de la même manière aveugle. Dans tous les cas, la campagne de l'occident contre les pays musulmans procède d'un agglomérat simpliste, très analogue à ce qu'il dénonce chez l'autre, et participe tout autant à la désinformation ou provoque tout autant la haine que certaines formes d'islamisme passionnel.

Certes la torture et l'emprisonnement des opposants à un régime ne peut être légitimée, et il importe de résister à ces pouvoirs corrompus, mais qu'en est-il de nos pratiques ou des pratiques que nous soutenons lorsque cela nous arrange, qui sont très souvent liées à ces situations de dictature au sud. Parfois la marionnette que nous avons mise en place échappe tout à coup à son créateur et devient par excellence le symbole du démon. Etrange mutation! Il y a dans cette manière de voir toute une manipulation habile de l'information et de la propagande.

Sud - Nord

Notre conception des droits de l'homme est née de la révolution française, dans un contexte bien particulier, et le slogan *Liberté, Egalité, Fraternité* est étroitement lié à ce contexte. Il se fonde sur une conception de la liberté, déjà très marquée par l'esprit de projet et d'entreprise évoqué plus haut, qui est très individuelle et ne colle que mal avec la vocation communautaire des sociétés traditionnelles. Le sens de l'égalité, qui est un bien absolu en soi, en vient souvent à nier les hiérarchies et les différences de natures personnelles, ou les différences inhérentes aux diverses formes d'évolution personnelle. Quant à la fraternité, elle est profondément imprégnée de son origine révolutionnaire et se comprend surtout au sein d'une appartenance à une même classe sociale, car on ne reconnaît pas, chez nous, les fruits de cette aspiration à une solidarité qui abolirait tous les privilèges.

Il semblerait d'abord favorable de revoir ces trois concepts qui ne participent pas à remédier aux déchirures de notre tissu social; on imagine donc mal exporter nos droits de l'homme tels quels et il s'avère prioritaire pour nous de travailler à leur application dans notre propre contexte et d'épurer tous nos rapports avec autrui sur la base de cette exigence propre, avant de vouloir les exporter. Nous laisserons ainsi doublement une chance aux autres nations de trouver leur propre voie: en pratiquant nos propres valeurs, nous les libérerons de toute une série de contraintes nées de notre domination, et nous leur laisserons aussi le champ libre pour tracer leur propre chemin.

3) La liberté individuelle et le choix spirituel

La liberté est conçue chez nous en termes surtout individuels. J'ai déjà traité de ce sujet plus haut pour affirmer que la liberté n'est pas un droit à l'hédonisme ni à la facilité, mais qu'elle doit nous guider

sur le chemin de nos responsabilités sociales et spirituelles, c'est-à-dire qu'elle constitue en fait, tout au contraire de l'hédonisme, le chemin de notre plus haute exigence. Or on s'aperçoit que notre volonté d'imposer nos modèles au monde procède souvent de cette fausse conception de la liberté qui dit: "moi je...". On comprend que cette valeur ne doive pas être exportée, car, non seulement elle ne correspond à aucune valeur universelle, mais elle est même déplacée chez nous, dans la mesure où elle est le produit d'une civilisation de la publicité, d'une avidité propre certes à la nature humaine mais de plus exacerbée par la pression sociale, et d'une forme d'illusion égocentrique; publicité, avidité et illusion s'avèrent toutes trois destructives pour les relations communautaires comme pour l'environnement.

La liberté ne consiste pas à faire ce qui plaît à chacun individuellement mais à assumer son devoir moral et spirituel face à soi-même, aux autres et à la communauté.

4) L'Etat-nation ou le mélange de nations

Le siècle des Lumières a donné naissance à l'Etat-nation. "L'Etat, c'est moi", disait Louis XIV. Le royaume existait certes avant lui, mais c'est bien à partir de la Renaissance que prend lentement corps cette forme de gestion du bien public à partir d'une institution nationale liée à un territoire clairement défini et regroupant tous les habitants de ce territoire sans distinction d'appartenances diverses. Jusqu'alors, ce n'était que la gestion d'un pouvoir autocratique sur un territoire donné. Dés lors ce sera l'institutionnalisation d'une appartenance collective sous la tutelle d'un gouvernement unique, de préférence mais pas obligatoirement selon une structure démocratique. Cette conception de l'Etat-nation est plus fortement ancrée dans les traditions continentales comme celle de la France,

comme je l'ai souligné à propos de la distinction que j'ai établie entre continent et littoral, dans la mesure où la tradition continentale implique en général un Etat centralisé, tandis que les sociétés marchandes ont toujours su jouer sur leurs appartenances diverses à des réseaux de pouvoirs qui se concurrençaient. La société médiévale des villes nouvelles qui constituaient, selon l'exemple déjà cité, une forme de contre-pouvoir à l'empereur, était bien le signe d'une forme de pluralité et d'une concurrence, et par là d'une forme d'équilibre, entre les divers systèmes de gouvernement au sein du même espace. Or, c'est bien là une situation qui entre en conflit absolu avec le principe de base de l'Etat-nation qui prétend qu'à un territoire donné doit correspondre un seul gouvernement, institution absolue et unique qui gère ce territoire. Le territoire, dans ce cas, correspond bien à la définition déjà donnée d'un périmètre clairement établi (frontières) et d'une administration qui gère la surface comprise à l'intérieur de cette ligne de démarcation. C'est, on en convient pour des raisons pratiques, une simplification extrême de la vérité des peuples!

Tout d'abord il convient de mieux cerner le sens de ce qu'est une nation. La nation n'est pas un Etat et n'est pas un territoire, comme le laisse pourtant croire le raccourci de l'expression *Etat-nation*. La nation est en fait le peuple autochtone, ou, autrement dit, le peuple aborigène, dont les étymologies sont très semblables. Le mot *autochtone*¹³ signifie "de cette terre même", le mot *aborigène*¹⁴ signifie "depuis l'origine", et le mot *nation*¹⁵ signifie "né". Voici donc trois termes pour définir le peuple qui vit sur place depuis toujours. Comme nous l'avons vu, les migrations ont provoqué de complexes mélanges sous forme de métissages mais aussi sous la forme de mélanges de peuples qui cohabitent. En Algérie, les

berbères, les arabes, les touaregs et les noirs cohabitent tout en appartenant à des ethnies, à des nations différentes. Les peuples du Proche-Orient sont aussi composés de peuplades diverses que la bible décrit et énumère en montrant le profond mélange et en montrant que les Juifs en Israël ne constituaient en fait qu'une minorité parmi d'autres peuples (Canaanéens, Amorites, Girgashites, Perizzites, Hittites, Jébuséens). L'empire romain a d'ailleurs su jouer avec ces différences ethniques et a su associer les diverses nations à l'exercice de son pouvoir en nommant des rois issus des peuples locaux. C'est ce qui a garanti sa stabilité. Retenons donc de ces considérations que la nation n'a rien à voir avec un territoire clos, mais qu'elle désigne une ethnie, parfois mobile, qui peut très bien cohabiter avec d'autres ethnies, dans des rapports plus ou moins harmonieux ou conflictuels, à l'image des cinq nations des Grands Lacs canadiens. En somme, le nationalisme n'a rien à voir avec la nation; il n'est devenu une forme de fanatisme que lorsqu'il s'est associé à l'idée de l'Etat-nation. Cela ne veut naturellement pas dire que les nations n'aient pas connu auparavant la passion et l'esprit de domination!

Il suffit de jeter un oeil rapide sur les sociétés traditionnelles, plus particulièrement au sud, pour effectuer les constats suivants:

- Premièrement les états qui ont été créés par la décolonisation l'ont été le plus souvent, à partir d'une carte d'état-major, au crayon et à la règle, en divisant par des frontières arbitraires les peuples (nations) qui ne faisaient à l'origine qu'une seule unité clairement identifiée, et en rassemblant aussi des nations de traditions rivales, pour ne pas dire ennemies, au sein d'une même entité administrative. Naturellement, ces cartes sont profondément marquées par la répartition géographique, existante alors, entre puissances coloniales, mais elles sont surtout imprégnée de la

¹³ Du grec: *aujto*" (autos) = soi-même; et de *cqwwn* (chthôn) = terre.

¹⁴ Du latin, *ab* = depuis; et de *origo* = origine.

¹⁵ Du latin, *natus* = né

Sud - Nord

notion d'Etat-nation que nous avons absolument voulu appliquer dans des cas qui lui étaient incompatibles.

- Deuxièmement, les sociétés traditionnelles sont profondément marquées par des appartenances à des nations, tribus ou peuples qui ne se distinguent pas forcément par l'occupation de territoires distincts juxtaposés mais constituent pourtant des mondes totalement différents. Souvent ces nations sont mêlées et entretiennent un système complexe de gouvernement puisque chacune gère ses propres affaires de manière autonome tandis que le territoire est souvent en partie commun, tant elles se mêlent. Ce cas est d'autant plus marquant quand l'une des nations est nomade et l'autre est sédentaire, engendrant par là souvent des conflits d'intérêts, absolument inévitables et souvent même très violents (par exemple au sud du Sahara), relatifs à des modes de vie qui n'ont presque rien en commun.
- Troisièmement, les conflits de nature ethnique ont été souvent exacerbés par la présence coloniale qui a tenté de les exploiter à ses propres fins, même s'ils remontaient à un passé très lointain. Les questions d'identité et d'appartenance telles qu'elles sont éprouvées dans ces situations n'ont rien à voir avec le sentiment d'appartenance nationale que les Européens ont développé. D'ailleurs même en Europe, cette appartenance n'est pas claire pour tous et nombreuses sont les peuplades ou les régions qui revendiquent un droit à l'autonomie, qui vient justement contester cette prétention de l'Etat-nation à représenter et à pouvoir gérer harmonieusement tous les intérêts.

D'autres considérations du même type pourraient venir prolonger cette liste, en faisant référence à la diversité d'appartenances sociales, religieuse ou de caste, qui créent des lignes de fracture d'une autre nature au sein d'une même région, mais les trois constats présentés

ci-dessus suffisent à démontrer que la forme de l'Etat-nation ne saurait s'appliquer à ces peuples du sud et ne saurait apporter des solutions viables. Au contraire, la forme de l'Etat-nation semble même être une forme que nous devrions réviser pour nous-mêmes, renoncer à appliquer comme valeur universelle ou comme modèle pour l'avenir du monde et tenter de trouver d'autres formes plus souples d'expression de l'appartenance et de l'esprit des diverses nations en dehors d'un cadre nationaliste incarné par un territoire et un Etat.

5) *L'éducation et l'art de grandir*

Il a déjà été question d'éducation et d'école à propos du déséquilibre entre féminité et masculinité¹⁶. Je ne redirai donc pas ici la diversité des apports nécessaires au développement harmonieux de l'apprentissage humain et combien de composantes extra-scolaires participent à cette forme d'éducation; cette diversité montre combien l'institution de l'école, même si elle a un rôle important à jouer, n'est pas en mesure de transmettre à elle seule le savoir et de permettre l'épanouissement de chacun en fonction de sa vocation propre. Pourtant c'est le modèle de cette institution scolaire que nous tenons à exporter, alors que le tissu de la société traditionnelle sait souvent beaucoup mieux transmettre certaines valeurs ou certains savoir-faire ou savoir-vivre ou savoir-être. Cette affirmation ne nie absolument pas la fonction de l'école, mais plutôt sa forme institutionnelle, son caractère absolu et exclusif, ainsi que la conception dans laquelle nous la tenons enfermée. Pour nous, l'école est avant tout une préparation à la profession et donc à un savoir-faire reproductible, c'est-à-dire qu'elle doit surtout s'insérer et insérer l'élève dans la logique d'un circuit économique dominé par les lois du marché. C'est d'ailleurs pourquoi nos écoles développent si peu les facultés

¹⁶ Voir: 2 - *Récessif et dominant - une réconciliation entre féminité et masculinité.*

physiques, spirituelles ou artistiques car celles-ci se vendent moins bien sur le marché, à moins d'avoir à faire à un prodige, grand athlète, grand artiste ou grand sage, qui devra de toute façon trouver son propre chemin en dehors de l'institution scolaire.

Par ailleurs le savoir est étroitement lié à la culture et l'enseignement ne peut se faire sans transmettre la culture à laquelle il est étroitement lié. C'est bien la raison pour laquelle notre conception de l'éducation ne peut s'exporter car elle est profondément ancrée dans une mentalité donnée et dans un système de valeurs lié à une tradition et à une spiritualité qui nous sont propres. Il est important que chaque peuple trouve ses propres formes d'expression. Pour aider à cette tâche, nous pouvons aider en réfrénant notre besoin d'exporter nos modèles, nos modes de vie et de consommation et encourager l'autre à devenir lui-même en exprimant davantage d'intérêt pour sa propre culture que pour exporter la nôtre. Nous avons tout à apprendre de l'autre, quel qu'il soit!

6) La santé, relation à la culture du corps

Comme l'éducation, la santé est étroitement liée à la culture, car elle touche à notre relation au corps et à ce que celui-ci exprime dans notre développement physique, psychologique et spirituel. Il suffit de constater combien le fossé est grand entre une médecine de type occidental, qui comprend le corps comme un assemblage d'organes, et la médecine traditionnelle chinoise, qui s'intéresse davantage aux relations et aux équilibres au sein d'un ensemble compris sous ses aspects autant physiques que psychiques ou spirituels, pour se rendre compte que ces deux perceptions, aussi complémentaires soient-elles, sont de natures profondément opposées. Elles constituent des approches fondamentalement différentes qui impliquent des compréhensions fondamentalement différentes de la maladie et

entraînent des mesures tout aussi différentes par leur nature. Sans doute, les deux approches peuvent-elles en partie se combiner au niveau de la compréhension de ce qui se passe, mais elles entrent rapidement en conflit lorsqu'il est question de proposer des mesures et des remèdes.

Par ailleurs, la médecine est étroitement liée à une perception culturelle du corps, de la signification des phénomènes physiques et du sens des relations entre les personnes. La naissance, qui n'est certes pas à proprement parler un acte médical, se trouve fortement médicalisée dans notre culture, alors qu'elle reste un fait naturel dans les cultures traditionnelles. A cette naissance s'attachent de nombreux rites et coutumes propres à chaque culture, à la relation entre hommes et femmes, à la place des enfants. On comprend qu'une intervention selon nos normes et notre manière de voir ne soit pas toujours appropriée.

Il est choquant de voir comment des campagnes de vaccination ou, encore pire, de stérilisation, peuvent intervenir dans l'intimité des familles et des personnes, au nom d'une manière de voir et d'un credo purement extérieur à leur situation. Dans le domaine de l'humanitaire, pourtant bien intentionné, on ne compte plus ce type d'excès dus à une conception rationaliste et à une volonté d'efficacité, appliquées froidement de l'extérieur dans un domaine pourtant profondément intime et personnel, provoquant souvent plus de dégâts que de résultats vraiment positifs. L'art d'intervenir en terrain étranger et l'art de l'aide sont sans doute parmi les arts les plus difficiles à pratiquer. Sommes-nous assez sages pour prétendre à cette compétence?

Ces quelques remarques suffisent à démontrer que nos pratiques sont loin d'être universelles et qu'il est préférable de ne pas exporter ce

Sud - Nord

type de pratiques, du moins systématiquement. Naturellement, certains états d'urgence nécessitent une intervention. Il est alors souhaitable que celle-ci s'effectue dans une grande retenue et autant que possible en se calquant sur les pratiques locales ou issue de la tradition concernée.

7) La norme quantifiée du développement ou les alternatives au développement

L'expansion des échanges a tissé un réseau complexe de relations et d'interdépendances. Nous dépendons d'une manière extrême, pour nos approvisionnements en nourriture, en énergie et en matières premières par exemple, de nos échanges avec les pays du Sud, tandis que la croissance de la dette a obligé ces pays à orienter de plus en plus leur production vers l'exportation dans le but de se procurer les devises nécessaires à leur survie économique. Une forme d'interdépendance s'est constituée mais qui n'est pas symétrique. C'est là un lieu commun!

Les normes de ces relations, qu'elles soient d'ordre conceptuel ou d'ordre juridique, sont imposées naturellement par ceux qui contrôlent les échanges, c'est-à-dire par les entités financièrement les plus puissantes, par les gouvernements qui les soutiennent et par les institutions internationales profondément marquées par une orientation occidentale. Et ces normes, à l'image de ce qui a été dit plus haut sur la logique occidentale de la nation ou de l'entreprise, sont étrangères aux cultures traditionnelles. Parmi ces normes, la norme la plus répandue et qui prétend à l'universalité est assurément celle du développement.

Le terme de développement a longtemps été compris comme un concept clair et sans ambiguïté. Pourtant depuis de nombreuses

années déjà, surtout depuis que le Club de Rome a présenté ses travaux sur la croissance dans les années 60, ce concept de développement, parce qu'il était en soi perçu comme néfaste, s'est vu affublé de divers qualificatifs qui tendent à corriger l'idée que nous nous en faisons et qui varient selon les époques successives: développement alternatif, doux, approprié, endogène, autonome, écologique et, depuis peu, durable. Tous ces termes restent cependant des variantes, souvent nées d'une vogue qui passe comme une vague, appliquées à un seul et même concept qui n'est pas remis en cause: celui de la nécessité d'une croissance quantitative comme moteur de la croissance, qu'on confond trop souvent avec la vie.

Comme le propose Robert Vachon¹⁷, plutôt que de divers types de développement caractérisés par des qualificatifs variés, même alternatifs, il semble plus adapté de parler radicalement d'alternatives au développement, pour souligner que le concept de développement n'a pas trouvé, et même semble condamné à ne jamais trouver, de traduction satisfaisante puisqu'il semble être porteur partout de disfonctionnements majeurs. Cette démarche d'une recherche d'alternatives au développement doit se faire selon une approche interculturelle et dans le cadre d'une réelle coopération réciproque entre continents, comme le souligne le sous-titre de l'ouvrage mentionné en note.

Chaque culture a bien sa propre notion de l'évolution, mais pourtant l'économie s'est faite le vecteur de transmission d'une forme occidentale de développement fondée sur l'accroissement du PNB¹⁸.

¹⁷ Alternatives au développement; approches interculturelles à la bonne vie et à la coopération internationale. Sous la direction de Robert Vachon, Éditions du Fleuve et Institut interculturel de Montréal, 1990.

¹⁸ PNB = produit national brut. C'est, en comptabilité nationale, la somme des valeurs ajoutées par les entreprises, des apports productifs réalisés par les autres secteurs institutionnels (administration,

Le seul critère est d'ordre financier: combien d'argent circule et à quelle vitesse, sans aucune considération pour le degré de distribution de cette richesse entre couches sociales ni pour la qualité de l'affectation de ces sommes: qu'un montant important ait été dépensé pour l'éducation d'une large part de la population ou qu'une minuscule élite ait encaissé des sommes faramineuses pour une forme de "trafic légal" d'armement ou de drogue, cela ne joue aucun rôle; tout mouvement d'argent est considéré comme une participation au développement, puisque le développement est habituellement conçu en termes purement quantitatifs. Les statistiques de l'ONU citent le PNB ainsi que son taux de croissance comme les deux références principales concernant le degré de développement d'un pays. Inde: US\$ 750.-/capita. Suisse: US\$ 56'800.-/capita. La Suisse serait donc 76 fois plus développée que l'Inde! Trompe-l'oeil impertinent! Le principe du PNB est d'ailleurs en contradiction avec lui-même puisque une activité produit en Inde infiniment moins (en termes de PNB) que la même activité absolument identique en Suisse, vu que les revenus horaires respectifs aux deux pays sont sans commune mesure. Ainsi, même si on accepte son caractère extrêmement simpliste, le calcul lui-même du PNB s'avère complètement faux. On imagine donc combien il procure d'indications trompeuses. Pour remédier à ce genre de défauts, d'autres systèmes de mesure, comme par exemple l'indice de développement humain (IDH), ont été inventés qui cherchent à tenir compte du taux d'alphabétisation, des chances d'éducation, des conditions de santé, c'est certes un progrès par rapport à la simple et fausse mesure du PNB, mais cela reste une mesure quantitative à sens unique. C'est ici une autre variante de mon dicton: la passoire ne retient pas l'eau et celle-ci lui échappe.

ménages, institutions financières) et du solde des revenus de facteurs de production transférés par l'étranger et/ou à l'étranger.

Cette image proposée par le PNB, bien que simpliste et fausse, s'érige en modèle et influence bien des décisions concernant les orientations des diverses stratégies de développement mises en place. Cette simplification à outrance de nos représentations influence jusqu'à notre perception de la réalité et marque profondément les choix auxquels nous sommes confrontés. Visuellement, cette simplification apparaît partout: les centres des villes se ressemblent: il devient difficile d'identifier des images de la "City" de Hong Kong, Sydney, Los Angeles ou Cape Town; partout la même architecture froide de gratte-ciel affectés à des activités tertiaires. Où, dans ces villes, sont donc passées les traces des cultures chinoise, aborigène, amérindienne ou bantoue, si ce n'est dans les bidonvilles de périphéries?

Nous mesurons tout à nos normes et nous établissons des échelles de valeurs selon nos propres préférences. Il est évident qu'il n'y a pour nous qu'une forme de développement possible; nous pensons que les pays du Sud sont sous-développés et qu'ils devront suivre nos traces, conformément à l'image du développement linéaire sur l'axe temporel évoqué plus haut. Nous savons déjà, et eux vont encore apprendre. Ce savoir va toujours de haut en bas, c'est-à-dire de l'hémisphère nord à l'hémisphère sud.

Eh bien non! Les pauvres seraient-ils si pauvres s'ils pouvaient suivre leur propre voie? ils ont pourtant le droit de suivre un autre chemin. Ils ont le droit d'avoir d'autres priorités. Cette image d'un seul chemin possible est complètement fausse pour ce qui concerne l'avenir. Elle est malheureusement trop vraie en ce qui concerne le présent, tant la dissidence paraît impossible. Il est donc impératif de changer de modèle. Il importe de remettre en cause fondamentalement cette voie royale du développement qui prétend se moduler selon des qualificatifs divers. En fait, il n'en est rien; seules doivent être

Sud - Nord

cherchées les multiples alternatives au développement qui se fondent sur des perspectives fondamentalement différentes de la vie, en fonction de la différence entre les peuples.

Le fossé d'incompréhension

Armés de tous ces modèles de la démocratie, du développement et de la raison, propres à notre culture, nous jugeons les autres cultures et les autres modes de vie. Nous sommes tellement persuadés de l'universalité de nos modèles que nous ne sommes plus même capables de voir l'autre tel qu'il est, mais seulement tel qu'il devrait être s'il se conformait à ces modèles. Pourtant notre civilisation n'est pas si brillante, malgré des qualités certaines dont elle pourra enrichir les autres lorsqu'elle aura perdu son arrogance. Notre société occidentale est profondément malade: isolement, extrême disparité de richesses, perte de la solidarité sociale, exploitation éhontée des plus faibles, drogue, errements de la jeunesse, matérialisme, rationalisme, relativisme. Il est certain que nous n'avons en tout cas pas moins de problèmes à résoudre que les autres cultures.

Nous devons de manière urgente apprendre trois choses:

- 1) que nos valeurs ne sont pas universelles et qu'elles ne sont en rien supérieures aux autres, mais simplement différentes et riches dans un esprit de complémentarité seulement,
- 2) que divers modes de vie sont possibles, fondés sur des valeurs différentes, et ceci jusqu'à l'extrême, sans qu'il soit possible d'établir aucune hiérarchie entre valeurs des diverses cultures,
- 3) que nous devons abandonner notre arrogance et apprendre à voir l'autre avec un oeil neuf, en nous mettant à sa place pour ressentir les choses comme il le fait, c'est-à-dire en oubliant complètement pour un instant nos propres références.

Ce changement de notre manière de percevoir l'autre constituera une véritable révolution dans nos comportements et la lumière se fera dans nos esprits: nous verrons enfin le monde comme il est, les autres comme ils sont.

Il est frappant de voir par exemple comment nous percevons la situation au Proche-Orient. Depuis un demi-siècle, le conflit fait rage entre Palestiniens et Israéliens. En tant qu'occidentaux, nous héritons d'une mauvaise conscience face au peuple juif, face à notre inertie lors de la montée du nazisme; historiquement et culturellement, nous nous sentons plus proches de la mentalité israélienne, même si nous désapprouvons totalement, pour des raisons morales, le comportement des gouvernants actuels; c'est un fait que la plupart de ces dirigeants a été formée par une culture occidentale et leur mentalité est davantage le reflet de nos valeurs et de notre rationalisme. Nous avons par contre plus de difficultés à percevoir le point de vue palestinien, avec sa démarche qui nous semble moins linéaire, qui est profondément marqué par une culture musulmane et orientale. Les manières de s'exprimer de ce peuple nous sont moins familières et provoquent l'insécurité en nous, même lorsqu'il revendique le droit élémentaire de vivre sur sa terre. Par peur de cette force que nous comprenons mal, nous nous réfugions dans des attitudes rigides. Nos propres dirigeants condamnent le terrorisme en bloc, car il est hautement condamnable et rien ne peut le justifier, mais néanmoins nous ne percevons que trop mal, derrière ces actes violents, la souffrance de ce peuple abandonné de tous et nous ne voyons pas le désespoir qui motive ces attentats-suicides, car nous avons de la peine à nous mettre dans la peau des Palestiniens.

Imaginons un instant notre pays démantelé et grignoté petit à petit par les colonies qui ne cessent de s'étendre. Imaginons la difficulté de

déplacement avec tous ces contrôles et ces humiliations. Imaginons la construction d'un mur gigantesque qui nous emprisonne petit à petit. Imaginons une situation qui ne cesse de se dégrader de jour en jour. Imaginons le désespoir de ne savoir vers qui se tourner pour être défendus, imaginons la mort des proches, l'assassinat de nos enfants. La colère ne peut que monter et engendrer des gestes de désespoir. De son côté, l'armée israélienne intervient aussi violemment, détruisant des quartiers entiers et rasant des plantations, bombardant des civils, assassinant des dirigeants de l'opposition. En occident, à en croire les journaux, nous considérons ces actes avec deux poids et deux mesures. Nous voulons croire que, tandis que les actes du Hamas sont du terrorisme, les actes de l'armée israélienne sont des actes de défense de la sécurité des Israéliens. Non, nous le savons pertinemment, c'est davantage la violence des seconds qui provoque la violence des premiers.

Il me semble que, si j'étais Palestinien, je voterais aussi pour le Hamas, même si je désapprouve les actes violents. Ce mouvement agit pour la défense de son peuple, avec des méthodes certainement réprouvées lorsqu'il s'attaque à des civils et des innocents, mais il se trouve la seule force en jeu qui cherche à apporter une solution aux problèmes locaux, en matière sanitaire ou d'aide sociale. Il est important de voir que tout force actuellement ce mouvement au désespoir et à une pratique du terrorisme, car c'est le seul moyen qui permette à ce peuple de résister avec ses faibles moyens à la violence qui lui est faite en recourant à un matériel de guerre sophistiqué.

Une politique de confiance et de reconnaissances de droits fondamentaux minimum établirait déjà un premier lien de dialogue et permettrait à ce mouvement de sortir de son isolement et de mener une politique constructive et responsable. Il est marquant de constater que le Hamas ne pratique pas, à ma connaissance, d'actes de violence

ailleurs qu'en Palestine. C'est bien le signe que ses actes terroristes ne constituent pas une vocation terroriste mais un moyen de résistance locale.

Règle de comportement: la violence est toujours la conséquence d'une injustice; cette violence incite donc à trouver la source de cette injustice et à y remédier, sans pour autant céder à la violence.

Je suis conscient combien ces propos sont dangereux, car ils semblent excuser le terrorisme ou le justifier. Bien au contraire, ils veulent dénoncer toute forme de violence et d'injustice officialisée. Si le concert des nations s'opposait farouchement à l'occupation des territoires occupés par Israël depuis 1967, le conflit évoluerait complètement différemment et aboutirait à une paix. Pour cela nous devons changer fondamentalement de regard.

La grande sagesse des accords de Genève

L'expérience des accords de Genève vient prouver la justesse de cette position. Pendant environ deux ans, d'automne 2001 à octobre 2003, des personnalités influentes et respectées d'Israël et de Palestine (anciens généraux et dirigeants politiques) négocièrent un accord de paix qui fut signé par les instigateurs après avoir résolu tous les détails des solutions répondant à toutes les demandes en jeu, sur la base de la carte d'avant 1967. Il est très impressionnant de voir comment se sont déroulées les négociations. Alexis Keller¹⁹ décrit admirablement bien les difficultés de ces échanges et la douleur des choix à effectuer pour chaque participant. Tous savaient en effet qu'un tel accord ne saurait être possible sans aller jusqu'à la limite des concessions possibles et qu'un échec de leur tentative serait pire que tout. Chacun devait donc se situer pour reconnaître les limites

¹⁹ Alexis Keller, *L'Accord de Genève, un pari réaliste*, Seuil, Paris, et Labor et Fides, Genève, 2004.

Sud - Nord

jusqu'où il pouvait aller et les limites à ne pas franchir. Dans cet esprit d'ouverture à l'autre et de compréhension des positions de l'autre, chacun a pu parcourir le chemin nécessaire à la rencontre de tous les points de vue, et ceci dans un laps de temps relativement court. Cette pratique est admirable et relève de la plus haute sagesse. Malheureusement, aucune puissance en lice n'a osé prendre la défense de cet accord pourtant abouti jusqu'en ses moindres détails. Cela montre notre aveuglement, lorsque nos intérêts économiques et politiques sont en jeu, et notre corruption fondamentale.

Un fossé gigantesque existe entre la culture occidentale et la culture arable ou musulmane, non que ces cultures soient opposées, mais de tout temps, elles se sont affrontées, déjà dès le 8e ou le 9e siècle pour la maîtrise de la Méditerranée. Une incompréhension fondamentale semble nous habiter, malgré nos extrêmes ressemblances. Pour ma part, il me semble que la chrétienté semble avoir engagé, depuis les croisades, une terrible lutte de rivalité pour la domination des richesses du bassin méditerranéen. Par chance les tribus arabes, berbères et bédouines ont su lui résister, mais l'héritage de cette opposition est lourd. Or dans ce conflit, l'occident est souvent de nos jours l'agresseur, ne serait-ce que par notre mode de vie, notre consommation outrancière et notre suprématie matérielle et militaire. Il faut bien le reconnaître, le conflit est en fait une guerre entre riches et pauvres, autour de la maîtrise des ressources naturelles, plus particulièrement énergétiques. Dans cette lutte, nous semblons prêts à nous allier à quiconque travaille pour nos intérêts. C'est sans doute la raison qui explique pourquoi notre opposition à la guerre en Afghanistan et en Irak est si timide: comment une nation peut-elle impunément envahir coup sur coup deux pays qui ne lui ont pas nui, et ceci sans que l'ensemble des nations ne réagissent puissamment? Décidément, il y a une distorsion majeure dans notre perception du monde arabe et musulman, sinon comment expliquer cette passivité

autrement? Cette distorsion est profondément ancrée dans notre arrogance et dans notre incapacité à comprendre de l'intérieur une autre culture. Pourquoi le monde musulman ne vivrait-il pas selon ses propres valeurs et ne s'opposerait-il pas à notre volonté de mainmise? Certes, les moyens du terrorisme sont inacceptables, mais la volonté de s'opposer à une intervention jugée nuisible est tout à fait justifiée et même louable! Un bien long chemin reste à parcourir jusqu'à ce que nous puissions comprendre le sens profond de l'évolution à laquelle nous sommes destinés et de ce qu'est réellement le développement.

L'aide au développement

Face aux maux dont souffre l'humanité, nous désirons réagir et apporter notre soutien aux plus vulnérables. La solidarité est une attitude indispensable qui fonde notre humanité même. Mais l'aide est un art difficile lorsqu'on n'est pas sage soi-même. On exporte alors ses maux plus que ses qualités. On agit de travers par incapacité de comprendre et par ignorance des vrais problèmes et mécanismes. On apporte ce qu'on peut, mais trop souvent cette aide se fait à sens unique, dans une relation paternaliste et dominatrice. A quand l'aide des pays pauvres aux pays occidentaux en voie de sous-développement? A quand une aide basée sur la réciprocité et un véritable élan d'amour?

L'aide technique

Les projets d'aide au développement sont nombreux et de natures très diverses; la plupart veulent résoudre les problèmes identifiés par l'apport de techniques jugées appropriées. Mais cette forme d'aide est très vite contaminée par toute une manière de penser qui accompagne inévitablement et souvent inconsciemment ces technologies. Les techniques deviennent alors le support de cette mentalité et

transmettent des modèles de développement pétris de notre conception quantitative et technicienne.

Dans l'Egypte des années soixante, l'architecte Hassan Fathy²⁰ avait tenté une expérience de construction à partir de briques de terre séchée, selon les techniques traditionnelles d'autrefois. Il avait remonté la vallée du Nil jusqu'en Nubie, à la recherche de techniques de constructions traditionnelles qui permettaient de construire des voûtes sans utiliser d'échafaudage, puisque le bois, dans ce climat désertique, est quasi inexistant. Il avait ainsi formé les acteurs de tout un village, Gourna, à cette nouvelle technique de sorte que la construction du village se trouvait être aussi l'occasion de former des artisans à de nouveaux métiers issus de la tradition et donc ancrés localement: tous les matériaux (terre, paille, eau) étaient gratuits; seul comptait le temps de travail pour la préparation des briques et pour l'érection des constructions. Son entreprise avait été contrée par les services de l'Etat qui voyaient là une dangereuse expérience qui risquait de supplanter les constructions en béton réalisées par les grandes organisations internationales. Bien évidemment, les constructions de terre étaient d'un confort bien supérieur aux constructions importées, car elles étaient parfaitement adaptées du point de vue climatique et elles s'intégraient dans l'économie locale sans créer de dépendance vis-à-vis de l'étranger. De plus elles valorisaient l'héritage local et redonnait confiance aux personnes impliquées dans cette expérience car elles mettaient en valeur ce que ces gens savaient faire; ils n'étaient pas sous tutelle de quiconque et ils n'étaient pas confrontés à des modèles de bien-être et de prestige qui leur étaient étrangers et inaccessibles. Il s'agissait alors d'une approche entièrement nouvelle, née dans le pays même auquel cette innovation était destinée, dans un de ces pays qui appartenaient à

cette catégorie qu'on désignait alors comme les pays sous-développés, ou de manière plus optimiste les pays en voie de développement. En fait, c'était une démarche extrêmement novatrice qui prenait forme là, en même temps que d'autres expériences analogues, ailleurs en Afrique ou en Asie, traçaient aussi la voie d'un avenir plus autonome et imaginaire.

Quarante, voire cinquante ans plus tard, on assiste encore, dans le cadre de programmes d'aide en principe réfléchis et expérimentés, enrichis par toutes les mauvaises expériences de ces années d'après-guerre vivement critiquées par la nouvelle avant-garde tiers-mondiste, à l'érection de maisons conçues uniquement en fonction des produits qui les constituent et des circuits économiques qui mettent en oeuvre ces produits, sans considération pour l'adéquation ni au climat ni à la tradition locale, mais surtout sans adaptation au mode de composition usuel des tissus villageois ni à la vie traditionnelle. Comment une telle aide, parachutée de l'extérieure et issue d'une logique n'ayant rien de commun avec la mentalité locale, peut-elle devenir le vecteur d'une évolution positive? Elle ne peut être qu'outil d'une plus grande acculturation, au prix de ce qu'on appelle l'éducation populaire. D'ailleurs ces villages vivent mal.

J'ai vu en Inde des villages en bordure desquels un programme d'aide au développement particulièrement élaboré construisait de petits maisons sous forme de simples cubes couverts d'un minuscule toit à deux pans dépourvu de toute isolation, saupoudrés sur le terrain sans aucun souci de la composition générale; les habitants avaient tous déserté les espaces récemment construits et s'étaient réfugiés ensemble sous l'auvent couvert de végétaux d'une vieille construction qui menaçait de s'effondrer. Visiblement ils se sentaient à l'aise dans cette disposition traditionnelle si bien adaptée au climat, tant le nouvel aménagement des lieux n'était pas en accord avec les

²⁰ Hassan Fathy, Construire avec le peuple, Ed Martineau, Paris, 1970.

Sud - Nord

habitudes locales, alors qu'il aurait été si simple de composer des sous-espaces protégés en rapprochant les constructions les unes des autres pour créer des cours, des patios, des jardins, des espaces couverts, et ajouter de ci de là quelques espaces d'ombres si nécessaires sous cette chaleur torride. Mais ces maisons étaient en fait le résultat d'une addition de composants techniques (briques et tuiles) et non la synthèse de composantes d'ordre divers tant culturel, social, technique que climatique ou fonctionnel. Il m'est difficile de comprendre comment la certitude de ceux qui distribuent cette aide inadaptée n'est pas ébranlée par ces échecs et comment l'expérience négative ne débouche pas sur une remise en cause des principes de base pour permettre une adaptation plus rigoureuse aux conditions locales. Fort de ses moyens financiers et de son autorité, ce programme se sentait sans doute le droit de décider et d'imposer sa ligne, définie en fonction de critères peut-être très novateurs aux yeux du concepteur, mais qui lui étaient propres et ne couvraient pas l'ensemble des composantes essentielles.

L'aide financière

Je montrerai dans la partie suivante de cet essai²¹ comment l'argent est un étalon de valeur et le support de tout un système de pensée. L'argent n'est jamais neutre. Il intervient toujours dans un processus dont il est l'illustration. L'argent de l'assistance renforcera l'assistance ou la dépendance. Par contre, l'argent d'une collectivité, affecté à l'urgence d'une plus grande justice, sera le moyen d'orienter cette collectivité vers des buts dont elle contrôle elle-même non seulement le choix mais surtout les modalités d'application. Je montrerai plus loin comment l'argent, géré collectivement, peut aussi malgré tout devenir un vecteur d'émancipation.

²¹ Voir: 5 - *Vocation et subsistance - une réconciliation entre idéaux, argent et marché.*

Certes dans ce sens tous les projets de petit crédit qui s'ancrent dans l'économie locale sont favorables pour stimuler l'échange local et les diverses activités. Il n'empêche que trop souvent les projets de financement ont pour but d'insérer les pauvres dans l'économie marchande comme si cette insertion était la clé magique du problème. Il y a là encore une croyance presque superstitieuse dans le pouvoir du marché. Ces mesures d'insertion participent finalement à renforcer la dépendance vis-à-vis de l'économie internationale dans la mesure où elles cherchent en général à développer l'échange marchand en priorité, qui finit toujours pas déboucher sur la consommation de biens produits ailleurs.

Dans l'exemple égyptien cité plus haut, le financement aurait pu aider à la mise sur pieds d'entreprises de maçonnerie destinées à vendre leurs prestations sur le marché, mais le choix a été fait de favoriser la formation de sorte à créer une dynamique interne de savoir-faire et de complémentarité au sein du tissu social qui ne débouche pas forcément sur des rapports passant par l'argent. L'accent n'est pas mis sur l'apport financier et sur la capacité des membres de cette collectivité de gagner de l'argent, mais il est mis sur une qualité de confiance en soi et d'autonomie face à l'extérieur qui renforce la cohésion locale et n'encourage pas forcément l'échange marchand.

A l'opposé, les projets qui mettent l'accent sur les relations marchandes participent inévitablement à stimuler la circulation de l'argent comme seul moyen de rémunération et à ouvrir le marché local sur l'extérieur en exposant ainsi sa fragilité à la concurrence étrangère et surtout à l'exploitation, dont la probabilité est justement proportionnelle à la fragilité de la collectivité ainsi aidée: produits sous-payés, déstructuration des réseaux d'échange traditionnels, dégradation de l'environnement sous la pression d'une production excessive destinées à l'exportation, domination des intermédiaires qui

accumulent profit et donc pouvoir de contrôle. De la sorte, ces projets engendrent une forme de pensée ou d'attitude qui favorise le matérialisme par rapport à la qualité des relations sociales internes à la collectivité locale. Partout l'argent est le fléau de l'injustice et de la concentration des privilèges, plus que le vecteur de l'égalité et de la répartition des chances. Souvent même, ces projets de financement, dans le cadre de la Banque mondiale par exemple, servent directement d'intermédiaires de promotion de l'économie nationale qui les a procurés, par exemple en vue de la vente de turbines dans le cadre de la construction de grands barrages financée généreusement par la communauté internationale. Il ne s'agit pas là d'aide, mais tout simplement de promotion économique à des fins purement égoïstes, sans parler des dégâts que causent ce type de grands projets! D'ailleurs les statistiques montrent bien combien de fonds d'aide finissent par profiter à des entreprises nationales du pays d'origine et non du pays de destination. Cela ne veut pas dire qu'il ne faille pas donner de moyens financiers, cela veut dire qu'il faut veiller à ce que ces moyens financiers accroissent l'autonomie locale.

L'aide humanitaire

La solidarité entre ceux qu'on appelle les riches et les pauvres est certes une nécessité absolue, mais elle débouche si souvent sur des situations qui renforcent encore notre domination. Il reste pourtant essentiel d'intervenir dans les conditions d'urgence. Malheureusement, trop souvent, ces conditions sont provoquées par des déséquilibres dont nous sommes partiellement responsables.

Le premier objectif de l'aide humanitaire devrait être moins matériel en aval des conflits, lorsque ceux-ci se sont développés de manière extrême, que spirituel en amont, c'est-à-dire sur le terrain de conflits naissants ou du moins avant qu'ils n'exploient. Même si l'urgence se

fait voir en termes de pénurie alimentaire, d'abri, de santé ou de violence, la fonction de l'humanitaire ne peut se réduire à une action de pompier qui éteint l'incendie, mais la véritable urgence reste celle des coeurs dont on ne peut la dissocier, c'est-à-dire du degré de justice et de paix qui caractérise les relations humaines. La violence est le pire fléau auquel doit faire face l'humanitaire. Or cette violence provient certes de rivalités inter-ethniques ou sociales très anciennes mais souvent exacerbées par la colonisation, par les grands déséquilibres de l'humanité et par le déséquilibre entre Sud et Nord.

La première tâche de l'humanitaire devrait consister à réconcilier les hommes avec les hommes pour prévenir les conflits, et non pas seulement y remédier lorsque le pire apparaît. A première vue, la réconciliation semble une tâche réservée aux idéalistes, une tâche impossible à accomplir dans les tensions dans lesquelles nous vivons, mais je suis persuadé que c'est la tâche la plus urgente, car elle seule peut soigner l'âme de l'humanité à la source même de tous nos maux. Cette réconciliation est une émergence de la conscience réelle de ce que nous sommes et de la nature de nos relations. Voir clair en cela, c'est déjà poser les prémisses de la résolution de tous nos maux.

Cette réconciliation est véritablement une quête d'identité. Elle implique tous les participants à part égale. Il n'y a plus de donateurs et de receveurs distincts mais les deux se mêlent à l'infini. L'enjeu est de connaître et de reconnaître l'autre, la nature de ce qu'il est et la nature de ce qu'il ressent; elle est aussi de se connaître soi-même, au-delà des illusions trompeuses. Voir réellement la limite de nos savoirs et de nos compétences nous incite à nous situer dans un rapport réciproque à l'autre. Cette lucidité est chemin de vie.

Nous ne sommes plus alors ceux qui savent et qui apportent les solutions, mais nous sommes partie prenante dans un réseau de

Sud - Nord

relations auquel nous cherchons à apporter notre part d'harmonie. Cette démarche doit aller très loin. Sans elle, il est impossible de reconstruire, sans quoi les fondations de notre nouvelle construction seront bancales. La haine qui anime les relations au Proche-Orient, ou dans la région des Grands Lacs africains empoisonne et fausse toutes les initiatives sauf celles les plus subtiles qui osent remonter jusqu'aux sources du mal et poser les vraies questions de l'identité et de la réconciliation. Ces déchirements sont directement issus de notre propre passé. C'est dire combien nous sommes impliqués, non pour que nous soyons culpabilisés par une situation qui nous dépasse bien évidemment, mais parce que l'examen de ce passé est indispensable pour que puissent s'ouvrir les portes de la reconstruction. L'Europe souffre encore des séquelles de la dernière guerre mondiale; France, Allemagne, et autres sont encore déchirées par les suites de ce conflit. La paix en Palestine souffre également d'un lourd héritage liée à ce passé. Le racisme, l'esclavage et la colonisation, pour ne citer que ces causes, sont à l'origine de beaucoup de distorsions actuelles qui engendrent la pire des violences. Tant que l'ordre n'aura pas été fait dans nos consciences - conscience non pas au sens de tranquillité face au passé mais au sens de lucidité qui permet de voir ce qui est - nous ne pourrons tisser de nouvelles relations avec les continents du Sud.

Sept raisons pour l'échec d'une aide imprégnée de nos modèles

On le constate, l'aide est indispensable, car elle est une fenêtre sur la réalité de l'autre. Elle éveille notre conscience des injustices et notre sens de la solidarité. Elle peut déclencher un regard lucide sur nous-mêmes et nous ouvrir à une véritable réconciliation. Pourtant, on constate aussi que nos mentalités imprègnent la forme d'aide que nous prodiguons si fortement que finalement elle se solde par un échec. Le fossé entre pauvres et riches augmente, c'est certes parce

que les formes d'exploitation se font de plus en plus aiguës sous la pression du néolibéralisme, mais c'est aussi parce que notre aide est inadaptée.

Avant de décrire quelques raisons de l'échec de l'aide, il convient de consolider cinq principes de base que l'aide ne peut ignorer si elle veut être efficace, c'est-à-dire si elle veut aider l'autre à trouver son propre chemin pour un épanouissement personnel et communautaire.

- 1) Le premier principe de l'aide dit: tous les êtres humains sont égaux indépendamment de leur race, de leur religion, de leur appartenance sociale, de leur sexe, de leur âge et de leur fortune. Il n'y a pas de mesure pour établir une hiérarchie entre les êtres humains. Il n'y a pas de hiérarchie possible non plus entre les cultures, car chacune a développé un génie propre.
- 2) Le second principe dit: il n'y a pas de peuple primitif ni de peuple développé, mais il n'y a que des options différentes, des orientations diverses qui ne peuvent se mesurer à un seul étalon. A la limite, on peut admettre de comparer les facultés correspondantes de peuples différents, mais cela n'a que très peu de sens, si on ne rapporte pas ces différences à la différence culturelle qui les fonde, car cela revient à comparer la faculté de nager d'une carpe à celle d'une hirondelle! Nous avons tous des gènes semblables et également performants.
- 3) Le troisième principe de l'aide dit: L'aide ne peut être que réciproque, chacun apportant à l'autre son propre génie. La prétention qu'une civilisation (la nôtre) aurait plus à enseigner qu'une autre relève du mythe que nous avons créé nous-mêmes pour dominer le monde.
- 4) Le quatrième principe dit: l'occident a dominé les pays du Sud par sa technologie, son armement et surtout par son manque total de scrupules et de sens moral. Ce n'est en aucun cas une supériorité

culturelle qui lui a permis de s'imposer, mais une pure violence physique et spirituelle.

- 5) Le cinquième principe dit: depuis la conquête des colonies, l'occident a tout fait pour entraver le développement des pays du Sud et garder la mainmise sur leurs richesses (ressources naturelles et main d'oeuvre). C'est encore aujourd'hui la politique des Etats-Unis, de l'Europe, de la Russie, et des autres gouvernements de pays riches: notre stratégie économique, politique et militaire ne vise qu'à renforcer notre domination sur les pays dits pauvres. Banque mondiale, Fonds monétaire internationale, Organisation mondiale du commerce ne visent qu'à assurer la suprématie de l'occident, en englobant les marchés des pays pauvres chaque fois que cela est possible.

Il est essentiel de garder ces cinq principes à l'esprit pour bien pouvoir analyser la portée de l'aide actuelle. Celle-ci prouve son inefficacité car le fossé entre riches et pauvres va en s'accroissant. Il y a donc échec et cet échec n'est pas impuissance mais découle d'une volonté plus ou moins consciente de ne pas identifier le véritable problème qui s'exprime dans ces cinq principes.

L'échec de l'aide repose à mon avis consécutivement sur sept raisons principales:

- 1) Le manque de réciprocité.
- 2) L'attitude prestigieuse du consultant.
- 3) Le développement à deux vitesses.
- 4) La mentalité de la technologie.
- 5) L'insertion au marché mondial.
- 6) L'aide au-delà du *limes*.
- 7) L'action chez nous.

Ces 7 raisons sont l'expression de notre refus d'identifier les 5 principes de l'aide. Elles participent en fait à renforcer encore notre domination.

Avant de décrire ces 7 raisons, il est important de souligner combien les gens qui se consacrent à l'aide au développement sont très engagés et croient à ce qu'ils font. La plupart d'entre eux sont très inspirants par leur générosité. Malheureusement, sauf quand elle s'exprime dans un esprit de service et de réciprocité, cette attitude relève d'une vision qui se limite au champ seul de l'aide et refuse de voir que le problème réel est notre domination. Si la domination est identifiée comme la réelle cause, la stratégie de l'aide est destinée à une réinterprétation fondamentale.

1) Le manque de réciprocité

Un regard plus modeste porté sur l'asymétrie des relations montrera que, malgré notre savoir technologique, nous restons bien maladroits tant que nous ne nous ouvrons pas à l'échange. C'est que cette forme d'aide est surtout motivée par la passion des gens qui la distribuent, car elle les met en contact avec des réalités passionnantes et des défis qui sont des chances uniques de susciter l'imagination et la créativité. Mais cette motivation est trop centrée sur les passions et les besoins de celui qui distribue l'aide. Elle est fondée sur notre suffisance, sur notre conviction que nous savons davantage, que nous savons mieux et que nous possédons les solutions. Bref, elle est fondée sur notre arrogance.

Or, une relation d'aide ne peut pas être à sens unique. Si nous intervenons chez l'autre, nous devons lui laisser aussi un droit de regard et d'ingérence dans nos modes de vie, et surtout lui reconnaître un droit à la parole; cet autre a autant à dire que nous. Sans cette

Sud - Nord

réciprocité, il ne peut y avoir de véritable échange. Le projet d'aide doit donc non seulement être à l'écoute de celui à qui il est destiné, en ce qui concerne sa réalité à lui, mais il doit aussi lui ouvrir la porte pour nous aider en ce qui concerne notre propre réalité. C'est en fait le seul moyen de valoriser cet autre. Je t'aide, tu m'aides. En demandant de l'aide à l'autre, nous lui conférons un statut, une valeur propre, une dignité, une confiance en lui qui fondent la solidité d'un futur viable.

Chaque projet d'aide doit donc s'accompagner d'un mouvement d'aide réciproque. Il n'est pas question ici de demander au Bengla Desh de financer une aide à un pays européen, car ce n'est pas une question de moyens financiers qui est en jeu, mais c'est une question de véritable réciprocité des réceptivités; il est seulement question de donner à notre interlocuteur l'occasion de s'exprimer sur notre réalité comme nous croyons avoir le droit de nous exprimer sur sa réalité. Il convient de chercher ensemble, sans hiérarchie de savoir, mais seulement une forme de complémentarités des aptitudes. Il est question surtout de mettre en valeur les aptitudes de l'autre.

Seule la réciprocité remet à sa juste place la valeur du don; comme je l'ai montré à propos de la pauvreté et de la richesse²², tout nous est donné: les matériaux dont nous avons besoin, les connaissances qui nous transmettent le savoir accumulé au cours des siècles, la sagesse qui nous guide dans un monde complexe grâce à l'héritage spirituel de nos ancêtres. Tout ce que nous pouvons apporter, nous le pouvons grâce à ce que nous avons reçu. Ce don passe à travers nous; nous en sommes le conduit ou le support, mais ce n'est pas nous qui le produisons. Notre rôle consiste au contraire à ne rien retenir, à tout laisser passer sans encombre. Le don n'est plus alors issu de notre

ego, mais il devient lien de la transmission entre générations et lien entre semblables contemporains. Ce don est forcément fait d'échange. Il doit de même nous ouvrir aux apports de l'autre car l'autre est aussi doté de cette richesse qui lui est propre. Tant que nous n'avons pas perçu cette richesse, c'est que nous sommes restés aveugles et, dans ce cas, le problème est chez nous, dans notre manque de perception de ces facultés de l'autre, et non chez l'autre, parce qu'il n'aurait rien à offrir. Qui oserait d'ailleurs le prétendre?

Le fait de ne pas laisser cet échange couler librement dans les deux sens et la volonté de récupérer cet échange à ses propres fins équivalent à voler tout l'héritage disponible pour le stocker dans son propre grenier afin de le vendre en pièces détachées pour son propre profit. C'est ce que fait notre aide au développement; lorsqu'elle ne s'établit pas dans la modestie d'une contribution gratuite et naturelle et dans une réciprocité qui soit vraiment à l'écoute de l'autre, elle déverse ses produits sans laisser à l'autre la possibilité de participer non seulement au projet que nous avons conçu pour lui, pratiquement à son insu, mais aussi à tout projet qui pourrait nous impliquer dans des termes différents, plus conformes à ses souhaits à lui et concernant davantage ce qui se passe chez nous que chez lui. La réciprocité nécessite notre ouverture à remettre en question des fondements de nos propres croyances, alors que l'aide dans sa forme actuelle repose plus souvent sur un credo que sur une recherche. Sans cette réciprocité, le projet à sens unique peut être qualifié de raciste, dans la mesure où il se fonde sur une prétendue supériorité de la culture blanche, où il impose notre solution, empêche l'interlocuteur de nous influencer ou d'intervenir aussi chez nous au nom de sa propre compétence, et finalement impose nos propres valeurs qui nient toute validité à celles de l'autre.

²² Voir: 3 - *Simplicité et abondance - une réconciliation entre pauvretés et richesses.*

Règle de comportement: une aide réciproque qui autorise l'autre à nous changer.

La meilleure manière d'aider quelqu'un, c'est de le valoriser. En demandant aux cultures que nous aidons de nous aider aussi dans les domaines de leur compétence, nous valoriserons leur savoir-faire et leur donnerons confiance en elles. Nous recevrons aussi une contribution qui nous sera extrêmement précieuse.

2) *L'attitude prestigieuse du consultant*

Le consultant arrive en avion, reste peu de temps, vit à l'hôtel, profite de toutes les facilités matérielles (ordinateur, téléphone portable, voiture de fonction). Il présente donc un modèle prestigieux, de pouvoir, d'aisance, de rapidité, de bien-être physique, de savoir intellectuel et de richesse matérielle qui consiste peut-être l'essentiel de son message, plus fortement encore que tout ce qu'il propose de judicieux et d'adapté. S'il venait en train, après un long voyage, dans des conditions de grande simplicité analogues aux conditions de vie de ceux qu'il visite, il serait sans doute moins bien accueilli, mais il serait davantage perçu comme celui qui apporte la sagesse et véhiculerait ainsi des valeurs qui sont plus adaptées au véritable développement.

En retour de mission, le consultant peut aussi se demander: en quoi ai-je été changé par ma mission? En quoi ai-je appris à changer mes modes de pensée et de consommation? En quoi ai-je changé ma philosophie de vie? Signe aussi de cette réciprocité, le changement doit influencer les deux partenaires, et non seulement l'assisté sur le seul plan technique.

Or la pratique montre que le message ne circule que dans le sens consultant-assistés, et c'est un message qui, en profondeur, est surtout

constitué d'une image de marque, d'un mode de vie prestigieux, et seulement accessoirement des conseils techniques rapidement prodigués ou des moyens financiers mis à disposition par ce personnage qui décidément semble tout pouvoir.

A l'opposé de cette image, nous avons le profil de Bruno Manser qui vivait avec les Pénans de Malaisie, dans la forêt tropicale, et partageait leur mode de vie dans leur extrême simplicité. Il était un farouche défenseur de la forêt et de la vie de ces peuples aborigènes. Cette constatation est au passé car il a été assassiné apparemment par les milieux dont il remettait les intérêts en cause, gouvernement et entreprises d'exploitation de bois tropicaux. On se réjouit naturellement que ce sort ne soit pas celui des consultants, mais on constate par là combien leur jeu en général ne remet pas en cause les modèles de développement en vigueur.

Règle de comportement: le consultant parle plus par le modèle qu'il présente que par ce qu'il prêche.

Le modèle de son propre mode de vie, que le consultant présente aux yeux des assistés, est fait de prestige. Il n'a rien à voir avec la simplicité des solutions prônées. Pour être crédible, il est impératif de lever cette contradiction et d'accorder son mode de vie à son discours.

3) *Le développement à deux vitesses*

L'aide au développement repose trop souvent sur une contradiction fondamentale dont le point précédent n'est qu'une illustration. Elle propose des moyens simples aux pays pauvres, sans remettre elle-même en cause l'usage que nous faisons de moyens plus sophistiqués et plus efficaces. Pour les pays pauvres, des moyens pauvres comme le vélo, les outils simples et manuels, l'énergie solaire, la construction

Sud - Nord

de briques de terre sèche, les adductions d'eau collectives. Pour les pays riches, l'usage de moyens riches tels que la voiture, l'avion, l'ordinateur, l'énergie atomique, la construction en béton et en acier, l'eau courante chaude et froide dans chaque maison.

Ce qui choque ici, ce n'est pas la proposition de l'usage du vélo, de l'énergie solaire ou du pisé qui sont toutes des solutions d'avenir; ce qui choque, c'est le régime à deux vitesses. Comment peut-on prôner une solution sans la pratiquer soi-même? L'occident manque ici terriblement de crédibilité. Et cela est d'autant plus triste que ces solutions douces doivent aussi d'urgence être appliquées chez nous, car nous sommes tous sur le même bateau. Ce régime à deux vitesses dénonce donc notre propre aveuglement, notre incapacité à pratiquer ce que nous proclamons, notre conviction de supériorité, et notre esprit condescendant vis-à-vis du plus pauvre, comme si ses besoins n'étaient pas les mêmes que les nôtres, comme si, étant riches, nous avions droit à plus que lui.

Le corollaire de cette attitude est d'imposer des solutions toutes prêtes comme si elles étaient la panacée et comme si nous savions mieux que les pauvres ce qui leur convient. D'une part ces solutions ne peuvent être parfaites que si nous les pratiquons nous-mêmes et d'autre part elles ne peuvent être adaptées que si les personnes concernées reconnaissent qu'elles le sont. Les pauvres connaissent très bien leur situation et leurs besoins. Ils n'ont besoin de personne pour leur expliquer et c'est une arrogance de notre part, étant extérieurs à leur situation, de prétendre pouvoir leur apporter la vérité: ils souffrent surtout de ne pas jouir des droits fondamentaux qui leur permettraient d'exprimer ces besoins et de mettre en place les conditions de les satisfaire. Tant qu'ils ne disposent pas d'accès à la terre, de maîtrise de leurs propres conditions de vie et de pouvoir de choisir et de contrôler ceux qui les gouvernent, ils n'auront aucune

chance de satisfaire leurs besoins les plus élémentaires. L'aide, dans ce cas, ne doit pas leur dicter des solutions techniques mais les aider à devenir les acteurs de leur devenir en les libérant de notre emprise directe ou indirecte. A eux alors de choisir s'ils veulent l'énergie solaire et le vélo qui permettent l'équité, ou s'ils préfèrent, comme nous, l'énergie nucléaire, la bombe et l'avion, pour tenter de dominer les autres et s'attribuer plus de richesses et plus de pouvoir qu'eux. Dans cette recherche de la solution adéquate, l'aide est bel et bien réciproque et se mue en réflexion relative à nos moyens et en partage des connaissances et aptitudes de chacun.

Inconsciemment, si nous refusons de voir cette vérité, c'est parce que les pauvres nous font peur; nous voulons les contrôler et les empêcher de remettre en cause nos privilèges ou de disposer eux-mêmes de la même faculté que nous d'exploiter et d'opprimer. Il nous importe de les garder sous notre contrôle de peur qu'ils nous nuisent.

Règle de comportement: une seule et même mesure, valable pour les pauvres comme pour les riches

Il ne peut y avoir de développement à deux vitesses, l'un pour les riches (l'avion et l'énergie nucléaire), l'autre pour les pauvres (le vélo et l'énergie solaire). Tous nous devons pratiquer les mêmes exigences d'autolimitation qui permettent l'épanouissement de la personne. Les pauvres, comme nous, connaissent mieux que quiconque leurs propres besoins et les solutions pour les satisfaire. Ils ont surtout besoin de jouir de leurs droits fondamentaux: accès à la terre, expression, organisation libre.

4) La mentalité de la technologie

L'aide technique intelligente repose sur une contradiction fondamentale. Si elle est intelligente, elle veut procurer des moyens

techniques qui rendent la collectivité aidée plus autonome, à l'image de l'exemple égyptien décrit plus haut. Or toute technique apportée de l'extérieur revêt sa propre culture et correspond à une mentalité donnée. Ainsi donc, cette aide intelligente est confrontée à un défi impossible: apporter une technique sans que celle-ci soit liée à notre mentalité. J'ai montré comment l'urbanisation ou la logique de l'Etat, de l'entreprise, du droit, est étrangère aux cultures que nous voulons aider. Or notre aide ne sait pas tenir compte de ces différences; elle persiste à imposer ses propres modèles, certes d'une manière plus subtile qu'elle ne l'a fait dans le passé; mais elle persiste à concevoir l'Etat-nation comme la base de la gestion du territoire, l'entreprise comme le projet économique dynamique et créatif, la démocratie arithmétique comme la forme idéale de convergence politique, les institutions comme le remède aux maux divers. Il est impératif que nous sachions dissocier ce qui nous est propre dans ces valeurs culturelles et que nous renoncions à la prétention de notre pensée à l'universalisme. Ce sera donc davantage notre fascination pour ces cultures qui pourra les convaincre de leur propre valeur. Pour cela, nous devons changer notre regard et découvrir, déjà pour nous-mêmes, la valeur propre de leur contenu.

J'ai eu l'occasion de passer quelques mois en Algérie, au M'zab (Ghardaïa). Cette oasis est un milieu tout à fait particulier car il est issu d'une tradition millénaire de berbères très fidèles à une pratique sobre et rigoureuse de l'islam. C'est un autre exemple d'autolimitation d'un peuple qui a su se retirer au coeur du Sahara pour y vivre en accord avec ses convictions spirituelles. Cette communauté a développé au cours des siècles un modèle extrêmement élaboré de société, doté de sa propre culture et de ses propres usages. L'architecture, particulièrement, est d'une grande beauté et d'une idéale adaptation au milieu tant climatique que culturel. Je me rappelle combien mes interlocuteurs étaient pourtant

convaincus que la manière moderne européenne de construire était la forme idéale qui répondrait à leurs besoins futurs. Et il fallait que je tente de leur expliquer toute la fascination que je ressentais pour leur architecture traditionnelle parfaitement adaptée au lieu, au climat et aux usages, pour voir soudain changer leur regard. Je n'avais rien à enseigner; je devais seulement démythifier le modèle occidental si fortement consolidé par tant d'années de colonisation. Il fallait expliquer par exemple comment Le Corbusier avait été marqué par son passage au M'zab et que l'église de Ronchamp était un pur produit de cette influence. Le jeu se retournait; c'était le colonisateur qui se voyait colonisé (au sens d'une influence marquante)! Mes interlocuteurs changeaient alors de regard et se sentaient touchés et valorisés! Mais le lendemain, tout avait été oublié et le modèle occidental avait repris le dessus. Le rêve n'avait duré qu'une nuit ou même quelques heures. Pourtant notre exemple égyptien vient montrer que la démarche est non seulement possible mais réaliste, menée il est vrai par des gens du pays! Il est essentiel de convaincre les pays du Sud de ne pas suivre notre modèle. Mais ils doivent faire ce choix eux-mêmes. Nous ne pouvons décemment pas le leur conseiller, du moins tant que nous n'avons pas changé radicalement nos comportements.

Règle de comportement: le mythe du modernisme et l'impact culturel de la technologie.

La technologie ne saurait être neutre; elle véhicule une mentalité, celle de notre matérialisme. Seule notre fascination pour les autres cultures et notre abandon catégorique de nos anciens modèles peuvent encourager ces cultures à développer leurs propres outils. Et encore peut-être ont-elles, comme nous aussi, le droit au préalable de tenter la voie autodestructrice du matérialisme!

5) *L'insertion au marché mondial*

Comme je viens de le dire à propos de l'aide financière, les modes de développement proposés et l'aide technique qui accompagne ces modèles sont en général fondés sur le principe d'une "meilleure" insertion au marché. Comme nous restons plus ou moins consciemment convaincus que l'accès à l'argent est la solution à la pauvreté et que, selon la théorie classique, l'accroissement de la vitesse de circulation de l'argent apporte la richesse à tous, ce credo quasi fétichiste nous incite à proposer des formes de développement qui débouchent sur des formes d'échanges qui s'intègrent au circuit marchand. Mais l'esprit d'entreprise est conçu en termes occidentaux de projet, d'investissement et de prévision de profit, et, comme je l'ai montré plus haut, ces notions sont propres à notre mentalité occidentale et ne sont pas forcément familières à la culture des peuples traditionnels; elles sont inhérentes à cette urbanisation que j'ai décrite qui repose sur des modèles antagonistes à ceux du monde traditionnel, et qui s'avèrent trop souvent bien nocifs sous maints aspects.

Probablement, elles ne sont même pas naturelles à l'homme sous cette forme exacerbée de force dominante qui vient régler tous les rapports sociaux, puisqu'il semble que notre civilisation occidentale moderne ait été la seule à développer cette culture du profit et de la spéculation, à cet extrême. Le modèle des échanges des sociétés traditionnelles n'ignore certes pas l'idée de l'enrichissement, mais il conserve malgré tout le sens du marchandage et de la relation humaine comme étant prioritaire, semble-t-il pour de simples raisons d'agrément d'ailleurs, plus que pour des raisons philosophiques ou idéalistes, car la vie est faite de l'instant présent et de la qualité de nos relations aux autres. Il faut avoir perdu profondément le sens du

bien-être réel pour oser sacrifier ses relations amicales et sociales à d'hypothétiques profits futurs!

Ainsi fort de notre credo et de notre foi dans les vertus du marché, nous proposons dans notre aide une forme d'intégration à ce système de pensée et prôtons les lois de l'argent. C'est bien entendu le moyen le plus direct de livrer ces familles et entreprises fragiles au pouvoir de plus puissants qu'elles, car le marché est justement régi par la loi du plus fort. On peut constater ce développement dans l'économie agricole de l'Europe; les exploitations étaient autrefois fondées d'abord sur le principe d'autosuffisance, et la diversité des fermes européennes présentait un spectacle touchant. Je me rappelle les fermes des Beskides, dans le sud de la Pologne, qui ressemblaient à autant de fermes du Père Castor, avec leurs vaches, moutons, chèvres, porcs, poulets, oies, canards, chevaux, ânes, chats, chiens, et leur cultures maraîchères et fruitières. La ferme était le lieu nourricier de type profondément maternel qui regorgeait d'abondance et produisait tous les ingrédients nécessaires à la vie, à l'exception peut-être de quelques rares matériaux de construction comme la pierre ou la fonte, vu qu'elle produisait même son bois. Les échanges n'en existaient pas moins comme je l'ai décrit dans ma description du bourg.

Mais aujourd'hui la Communauté européenne préconise un marché libre et les fermes ont perdu leur aspect maternel pour se muer en entreprises plus masculines, spécialisées et compétitives sur le marché. Les fermes européennes, comme en Allemagne et en France, sont devenues ainsi de grosses entreprises de production de viande, de céréales, ou autres, qui transforment radicalement le rapport au lieu et l'aspect du paysage, car le champ devient une surface à rendement économique et tout arbre en est coupé, toute haie arrachée, pour faciliter l'exploitation mécanisée. Il n'y est pas non plus question du bien-être de l'animal, considéré comme un simple objet.

On le voit, le développement économique et l'intégration au marché génèrent un paysage plat et appauvri de monoculture et de compétition.

Bien au contraire, l'aide devrait apprendre à trouver les formes de l'autosuffisance et enseigner les mécanismes d'autodéfense contre les lois du marché, car on constate que les pays pauvres qui se sont ouverts au marché sont ceux qui en souffrent le plus. Elle devrait savoir proposer des modes d'échange qui échappent au pouvoir de l'argent. Mais pour ce faire, il faudrait que nous sachions nous-mêmes quels sont ces mécanismes; or nous en ignorons tout, jusqu'à la nécessité même de défendre cette option, ce qui prouve combien notre prétention à l'aide est déplacée et arrogante. De plus notre mode de vie est pénétré de cette conviction que le marché offre le salut, et notre bien-être apparent tend à le faire croire aussi.

Pour parvenir à découvrir ces nouveaux mécanismes de l'échange hors marché, nous avons besoin de la collaboration de ces cultures traditionnelles, nous avons besoin de cette forme de réciprocité décrite plus haut; nous avons besoin surtout de beaucoup plus d'humilité pour découvrir ce que nous ignorons et ce dont nous avons tous le plus besoin. Ce sera alors un véritable appel à l'aide réciproque, pour une aide vraiment indispensable.

Règle de comportement: le credo de l'argent et de l'insertion au marché comme fausses solutions à la pauvreté.

- Notre société croit encore en ces mythes de l'argent et du marché, comme solution à la pauvreté. Ce sont deux rotules de base de l'aide que nous apportons.
- Il est urgent de trouver d'autres formes d'échanges qui protègent les communautés pauvres des méfaits du marché (national ou

international) et qui les ouvrent, comme nous, à d'autres pratiques du *donner* et du *recevoir*.

6) *L'aide au delà du limes*

L'aide se confine aux territoires situés hors de notre propre espace, c'est-à-dire qu'elle s'applique aux terres situées en dehors du *limes*. Elle justifie donc ce partage étanche du monde en deux zones, nous les riches et eux les pauvres. Elle s'applique uniquement au territoire des autres (eux), dans le but de restituer un peu de ce que nous avons pris et continuons de prélever dans ces pays en termes de matières premières, de production agricole ou d'autres contributions. Elle cherche à sédentariser les habitants pour éviter qu'ils ne viennent encore enfler le flot des réfugiés qui déferlent sur l'occident. Elle tente en fait surtout de rendre les territoires d'au-delà du *limes* suffisamment habitables pour éviter que nous ne soyons impliqués trop fortement dans les conséquences d'une dégradation pourtant toujours plus accentuée. La mesure de l'aide est totalement inappropriée par rapport à l'envergure des problèmes. Elle n'est qu'un pansement, certes parfois utile à court terme, sur une plaie toujours avivée par d'autres facteurs combien plus virulents.

La cause de notre échec n'est pas tant de vouloir freiner l'exode, car en somme le statut de réfugié n'est pas une solution, et il est mille fois préférable pour chacun de vivre dans son propre milieu. D'ailleurs, l'expérience de l'exode et du refuge est toujours un déchirement; les pays d'accueil devraient s'en souvenir plus souvent. Mais l'erreur, c'est de proposer des solutions à l'extérieur de notre espace alors que la plupart des maux ont leur origine à l'intérieur. C'est en mettant un terme à notre volonté de domination, c'est en changeant nos modes de consommation, c'est en réduisant fortement notre prélèvement de richesses, c'est en rétribuant chaque chose à son

Sud - Nord

juste prix, c'est en mettant un frein à l'exploitation que nous parviendrons le mieux à aider les pays dits pauvres. Et ceci ne peut se faire que chez nous. C'est là aussi que les pauvres ont leur mot à dire car ils sont directement concernés. Sommes-nous prêts à accepter cette forme d'ingérence de leur part que nous considérons d'emblée comme intolérable?

Certes cette exigence ne nous dispense pas d'une forme de solidarité avec les plus pauvres, là où ils vivent, mais la conscience de cette réalité et des véritables causes de la pauvreté orientera complètement différemment cette solidarité, qui doit encore naître sous cette forme nouvelle.

Règle de comportement: l'intérieur du *limes* comme champ d'action. Ils sont là-bas et nous les aidons là-bas, intervenant sur leur territoire, alors que les maux ont leur origine ici, et que c'est ici que nous pouvons agir le plus facilement, sur notre propre territoire.

7) *L'action chez nous*

Corollaire du point précédent, nous pouvons constater actuellement l'absence de volonté de changement chez nous malgré le constat selon lequel l'aide la plus efficace serait en fait de cesser de nuire et d'exploiter. Il est impératif d'aménager nos propres modes de vie et de consommation ici même afin qu'ils permettent une meilleure qualité de vie là-bas, au-delà du *limes*. Si cette exigence d'une évolution des relations Sud-Nord vers une plus grande harmonie devient vraiment notre objectif, nos efforts seront beaucoup plus efficaces s'ils se concentrent sur la transformation de nos propres relations, en termes qualitatifs d'une plus grande réciprocité et équité, et en termes aussi quantitatifs concernant la mesure de nos besoins et

de leur satisfaction. C'est une profonde révolution culturelle qui est nécessaire, dont cet essai tente de se faire l'illustration.

Une démarche de ce type, si elle est menée avec conviction et authenticité, amènera inévitablement des changements fondamentaux dans nos relations économiques et culturelles avec les pays du Sud. La vraie question est celle du partage de nos privilèges matériels. Tant que ceux-ci ne sont pas remis en cause, ils empêchent toute évolution vers plus de justice. Cette transformation n'est pas un renoncement à notre bien-être matériel, mais c'est un renoncement à l'excès, dans le but de trouver un équilibre qui doit permettre l'épanouissement de tous. Nous ne perdons que ce qui nous pèse, le trop-plein de consommation, la pression de la publicité et un mode de vie frénétique, et nous pourrions ainsi accéder à une meilleure quiétude et à une qualité de vie beaucoup plus diversifiée puisque les richesses couleront plus librement de l'un à l'autre dans le sens d'une gratuité (ou du moins d'une accessibilité) et d'une liberté de l'échange de valeurs non matérielles plus satisfaisantes, et dont le partage ne privera personne mais augmentera au contraire le bonheur de tous.

Règle de comportement: en agissant chez nous, nous libérons l'autre de notre emprise et de nos modèles.

Nous avons toutes les raisons d'agir ici car notre action sera doublement profitable:

- elle changera nos relations avec les pays pauvres, en libérant ceux-ci du poids de notre exploitation,
- et elle proposera, dans la pratique, d'autres modèles plus équitables et plus humains de vie.

La condition pour cela est que nous renoncions à nos privilèges. Et cela commence par une démarche personnelle à notre propre échelle individuelle qui nous ouvrira la porte d'une autre manière d'être beaucoup plus riche.

L'art de l'aide est extrêmement difficile car il requiert la sagesse:

- Sans sagesse, toute aide dérape, car elle devient imposition de nos modèles ou elle se met à notre service (besoin de nous valoriser ou analogue).
- Nous devons apprendre d'abord l'humilité ainsi que le véritable amour qui veut l'émancipation de l'autre (même à nos dépens), et nous devons oublier toutes nos références pour nous mettre vraiment au service de l'autre.
- Nous saurons alors être lucides et fidèles à nous-mêmes.

Les nouvelles normes équitables

Urgence

Face à l'uniformisation de notre monde par le biais de la tutelle simplificatrice du commerce et de la spéculation financière internationale, les milieux alternatifs réfléchissent et cherchent à proposer d'autres règles qui permettent davantage de justice, de symétrie dans les relations entre les peuples et de respect de l'équilibre naturel de notre planète. On parle d'écologie, de justice sociale, de commerce équitable, de réciprocité, de mobilité géographique, de droit à la santé, à l'éducation, au logement. De cette réflexion très nécessaire et stimulante naissent d'innombrables idées et propositions. On en déduit de nouvelles règles de comportement qui doivent devenir les nouvelles règles de nos relations internationales.

On peut citer à titre d'exemple les propositions faites dans presque tous les domaines imaginables par l'Alliance pour un monde responsable et solidaire pluriel²³ qui a publié de multiples cahiers de propositions absolument fascinants.

Aussi rapidement que possible, vu l'urgence de la situation, il est bien évident que ces règles doivent trouver leur application et transformer nos relations commerciales et culturelles.

La pensée alternative unique

Cependant, il me semble essentiel que ces principes ne trouvent pas leur traduction selon une procédure analogue à celle qui a répandu les normes actuelles du commerce international. Il y a en effet un grand danger que les nations riches et puissantes, ou les groupes alternatifs influents qui les habitent, imposent aux pays pauvres de nouvelles normes sur l'écologie, le commerce équitable, la justice sociale, la liberté d'expression. On retomberait ainsi dans le fossé que nous voulons justement éviter; au nom de bonnes intentions, il me semble que nous travaillons trop souvent aujourd'hui à élaborer des règles de comportements qui devraient s'ériger en normes internationales et donc universelles. C'est aussi un danger des propositions que je fais ici, de croire qu'elles peuvent s'appliquer de manière universelle. Elles ne doivent être qu'une esquisse d'un possible qui suscite la réflexion, et chaque proposition n'est là en fait que pour provoquer un changement. Elle ne saurait être acceptée comme recette idéale; elle ne devient solution que lorsque le contexte naturel, social et culturel la reconsidère, la digère et la remodèle.

²³ Cahiers de propositions de l'Alliance pour un monde responsable et solidaire pluriel, Editions Charles-Léopold Mayer, 38 rue St Sabin, 75 011 Paris.

Sud - Nord

En effet, cette volonté alternative d'édicter des règles pour le futur est une manière inconsciente très discrète d'instaurer un nouvel ordre mondial, fondé sur un discours unifié, sur une pensée unique, dont nous serions les auteurs, certes aussi en collaboration avec quelques penseurs du Sud, mais que finalement, l'occident imposerait encore une fois au Sud, ou du moins qu'un groupe minoritaire chercherait à imposer à tous. Ce serait la négation même de ce que nous voulons. En effet, si nous voulons changer les règles de nos relations entre Sud et Nord, ce n'est pas pour retomber dans un autre carcan soumis aux contraintes économiques que nous pourrions dicter - fussent-elles dictées par le souci d'un commerce équitable - mais c'est dans l'intention de permettre à la diversité qui constitue l'humanité de favoriser les formes d'expression propres à chaque culture. Ce projet consiste non pas à imposer des contraintes de savoir-faire mais il aspire à laisser ouvertes des portes au savoir-être.

La critique de l'aide en sept points que j'ai émise plus haut est très entière et catégorique, et peut paraître presque cruelle et insolente à l'égard de tous ceux qui se donnent généreusement dans diverses formes d'aide. Elle ne condamne pas l'aide en soi, car, tous, nous sommes bien fragiles et dépendants de diverses formes d'aide dont nous avons tous besoin. Mais cette critique est nécessaire pour montrer combien nous n'avons pas encore appris à respecter les différences et qu'au lieu de partager nos sensibilités dans un mouvement d'échange réciproque, nous imposons, souvent sans même le savoir, nos vues au nom de principes qui sont aussi unilatéralement les nôtres. Il est urgent que nous apprenions à aimer vraiment pour être capables de nous mettre au service des autres, en toute humilité, sans nous imposer, sans jugement, seulement comme un grand oeil ou une grande oreille ouverts aux palpitations de la vie.

L'empreinte écologique

Dans nos relations à la nature ou aux pays du Sud, nous savons pertinemment que les relations sont profondément déséquilibrées et marquées par une injustice profonde. Mais chacun mène sa propre vie, en fonction de ses propres besoins et il est très difficile, voire impossible, pour les personnes ou les petits groupes d'acquérir une vue d'ensemble et de se rendre compte de l'impact de leur mode de vie sur l'équilibre général de la planète, car c'est l'effet de cumul de millions de petits actes qui joue un rôle déterminant. La loi du cumul, que j'ai déjà expliquée plus haut, a pour propriété de mettre en évidence le caractère néfaste d'attitudes qui, considérées individuellement, paraissent anodines et dépourvues de toute nuisance. Chacun consomme sa part de ressources, de biens et d'énergie et produit sa part de déchets. Il est très difficile de mesurer le réel impact du cumul de toutes ces attitudes, et, corollaire de ce constat, il est difficile de dégager une juste mesure pour notre consommation et les nuisances que nous engendrons, vu que toute vie est inévitablement consommatrice de ressources et productrice de déchets, bien entendu dans des mesures considérablement variables selon les modes de vie, les cultures, les standards.

La méthode de calcul de l'empreinte écologique

C'est bien le mérite du calcul de l'empreinte écologique de vouloir dégager une image globale et de vouloir introduire une forme de mesure qui procure aussi un outil de comparaison de nos consommations respectives. On dit qu'on ne gère bien que ce qu'on mesure. Même si la mesure ne suffit pas à générer une bonne gestion, il est évident qu'elle est une condition absolument indispensable à une bonne gestion. Il est donc intéressant de pouvoir mesurer l'empreinte écologique de notre collectivité locale, ou même de notre

propre famille et de voir comment elle se situe par rapport à celle des autres.

Le calcul de l'empreinte écologique²⁴ repose sur une idée simple: il cherche à convertir la consommation totale d'une collectivité géographiquement délimitée (selon le découpage par pays) en une quantité de surface nécessaire à produire les biens qui sont absorbés par cette consommation. Ainsi on tentera de convertir toute notre consommation en termes de surface, c'est-à-dire de surfaces de terre agricole, d'élevage, de pêche, de forêts ou surface construite affectée à l'habitat, aux activités humaines, au transport. Même les biens importés ou exportés sont inclus dans ce calcul, étant liés à la surface de production d'un lieu mais à la consommation d'un autre. Cette approche qui tente de mesurer notre consommation en termes de surface s'avère très logique car il est vrai que la production de nos ressources est étroitement liée à la surface qui leur permet de prendre forme, de la nourriture à l'habitat, en passant par les loisirs et le transport.

Même l'énergie est ici convertie en surface, ce qui d'ailleurs peut paraître un peu bizarre et met sans doute aussi en évidence les limites de la méthode. Certaines clés sont forcément d'ordre arbitraire; si la mesure d'un champ de pommes de terre permet de définir clairement la surface nécessaire à cette production, l'énergie relève, elle, d'un domaine plus difficile à cerner en termes de mesure de surface, car elle relève davantage du facteur temps de reconstitution, surtout pour ce qui concerne les énergies fossiles. Pour trouver une clé de conversion réaliste, la méthode admet le principe de stabilité c'est-à-dire de reconstitution des ressources et d'absorption des déchets. La

consommation des énergies fossiles est donc convertie en surface de forêt à capacité moyenne d'absorption (moyenne mondiale) nécessaire pour absorber le CO₂ produit par la consommation de ces énergies. On admet ici que c'est la surface nécessaire à résorber les déchets et non la surface nécessaire à la production qui devient déterminante. Par contre, l'énergie hydraulique et le bois de chauffage restent des facteurs étroitement liés à la surface de production, en termes de surface construite pour la première (barrage et lac de retenue) et de forêts pour le second.

En parallèle à la consommation de chaque pays, on calcule aussi la capacité productive de chacun de ces mêmes pays, appelée biocapacité. Ce n'est plus la surface nécessaire pour satisfaire la consommation des habitants du pays concerné, mais c'est la capacité productive de ce pays en regard des surfaces disponibles et de leur affectation. Lorsqu'on compare l'empreinte écologique d'un pays avec sa biocapacité, on peut calculer le degré d'autosuffisance respectif ou plutôt, dans la plupart des cas, l'excès de consommation qui se traduit par une surexploitation faisant diminuer la productivité à long terme. Cet épuisement n'est pas considéré par la méthode, car on admet qu'il intervient tout simplement dans la baisse de la productivité, année après année. Il en va de même pour toutes les autres formes de pollution ou de détérioration de l'environnement causées par les activités humaines.

Seules les surfaces productives sont prises en compte; les déserts, les hautes montagnes, les surfaces d'océan en dehors des parties côtières exploitées par la pêche, sont donc ignorées.

Les surfaces cultivées n'ayant pas la même productivité partout, elles sont converties en fonction d'un facteur qui les ramène à une surface de productivité moyenne. La productivité de la terre cultivée de

²⁴ Mathis Wackernagel, William Reers: Our Ecological Footprint: Reducing Human Impact on the Earth, 1996, The New Society Publishers, Gabriola Island, BC, Canada. Ou bien Global Footprint Network, accessible par internet.

Sud - Nord

Nouvelle Zélande est estimée à 2.2 en regard de celle du Laos qui est de 0.8. De même pour la terre affectée à l'élevage: 2.5 en Nouvelle Zélande contre 0.4 en Jordanie.

Les productivités respectives des surfaces varient selon leur affectation et elles doivent donc être converties en hectares globaux (glob.ha): chaque année se voit affecter ses propres coefficients et, par exemple, en 2003, chaque hectare de terre cultivée équivaut à 2.21 glob.ha, tandis que la forêt en vaut 2.34, et la prairie 0.49. L'hectare global est la mesure dans laquelle s'exprime l'empreinte écologique d'un pays ainsi que la biocapacité.

Au vu de ces clés arbitraires, il est important de bien percevoir les limites de la méthode. Aucune méthode de calcul ne saurait appréhender de manière exacte un phénomène aussi complexe. Elle laisse donc une large part à l'interprétation et c'est justement pour cette raison que cette démarche est intéressante. Elle ne livre pas un résultat de calcul brut à prendre tel quel, mais elle procure des données et un mode de comparaison qui suscitent la curiosité et la réflexion. A chacun ensuite d'en tirer les conclusions qu'il peut ou qu'il veut.

Empreinte écologique et biocapacité

Source: Global Footprint Network - 2006 - données 2003.

Pays classés selon leur empreinte écologique (ordre décroissant)²⁵.

²⁵ Abréviations: C = catégorie (1 = pays à haut revenu, 2 = pays à moyen revenu, 3 = pays à bas revenu). Popul. = population. Empr.écol.tot. = empreinte écologique totale. Bio-cap.tot. = biocapacité totale. Rés./déf. = résidu (+) ou déficit (-). Hab. = habitant. Densité de population: selon la surface corrigée par la méthode c'est-à-dire total des surfaces productives (en km² globaux - glob. km²) / selon la surface géographique effective (y compris surfaces incultes de désert et de haute montagne) - en eff.km².

C Pays	Popul.	Densité popul.	Empr écol. tot.	Bio- Rés./ cap. tot.	Rés./ Déf.
	mio	hab. par glob.km2 / eff. km2	glob. ha/pers.		
Monde	6,301.5	56 / 46	2.2	1.8	-0.5
1 Pays haut revenu	954.4	30 / 28	6.4	3.3	-3.1
2 Pays moyen revenu	3,011.7	48 / 44	1.9	2.1	0.2
3 Pays bas revenu	2,303.1	142 / 76	0.8	0.7	-0.1
1 Emirats Arab. Unis	3.0	119 / 36	11.9	0.8	-11.0
1 Etats-Unis	294.0	21 / 31	9.6	4.7	-4.8
1 Finlande	5.2	8 / 15	7.6	12.0	4.4
1 Canada	31.5	7 / 3	7.6	14.5	6.9
1 Koweït	2.5	310 / 141	7.3	0.3	-7.0
1 Australie	19.7	8 / 3	6.6	12.4	5.9
2 Estonie	1.3	17 / 29	6.5	5.7	-0.7
1 Suède	8.9	10 / 20	6.1	9.6	3.5
1 Nelle Zélande	3.9	7 / 14	5.9	14.9	9.0
1 Norvège	4.5	15 / 12	5.8	6.8	0.9
1 Danemark	5.4	28 / 124	5.8	3.5	-2.2
1 France	60.1	33 / 109	5.6	3.0	-2.6
1 Belgique-Luxemb.	10.8	83 / 325	5.6	1.2	-4.4
1 Royaume Uni	59.5	62 / 245	5.6	1.6	-4.0
1 Espagne	41.1	57 / 81	5.4	1.7	-3.6
1 Suisse	7.2	65 / 174	5.1	1.5	-3.6
1 Grèce	11.0	69 / 83	5.0	1.4	-3.6

1	Irlande	4.0	21 / 56	5.0	4.8	-0.2
1	Autriche	8.1	29 / 97	4.9	3.4	-1.5
2	Rép. Tchèque	10.2	38 / 130	4.9	2.6	-2.3
1	Arabie Saoudite	24.2	105 / 11	4.6	1.0	-3.7
1	Israël	6.4	262 / 290	4.6	0.4	-4.2
Tot. 10% pop.		622.5	22 / 19	7.6	4.6	-3.0
1	Allemagne	82.5	57 / 231	4.5	1.7	-2.8
2	Lituanie	3.4	24 / 53	4.4	4.2	-0.2
2	Russie	143.2	15 / 8	4.4	6.9	2.5
1	Pays-Bas	16.1	129 / 110	4.4	0.8	-3.6
1	Japon	127.7	135 / 338	4.4	0.7	-3.6
1	Portugal	10.1	63 / 109	4.2	1.6	-2.6
1	Italie	57.4	98 / 191	4.2	1.0	-3.1
1	Rép. de Corée	47.7	183 / 479	4.1	0.5	-3.5
2	Kazakhstan	15.4	24 / 6	4.0	4.1	0.1
2	Hongrie	9.9	51 / 106	3.5	2.0	-1.5
2	Turkménistan	4.9	28 / 10	3.5	3.6	0.1
2	Libye	5.6	101 / 3	3.4	1.0	-2.4
1	Slovénie	2.0	35 / 98	3.4	2.8	-0.6
2	Russie Blanche	9.9	31 / 48	3.3	3.2	-0.1
2	Pologne	38.6	54 / 123	3.3	1.8	-1.4
2	Slovaquie	5.4	36 / 110	3.2	2.8	-0.5
2	Ukraine	48.5	58 / 80	3.2	1.7	-1.5
2	Trinité et Tobago	1.3	234 / 254	3.1	0.4	-2.7
2	Bulgarie	7.9	47 / 71	3.1	2.1	-1.0
3	Mongolie	2.6	8 / 2	3.1	11.8	8.7
2	Croatie	4.4	39 / 78	2.9	2.6	-0.3
2	Liban	3.7	368 / 351	2.9	0.3	-2.6
2	Lettonie	2.3	15 / 36	2.6	6.6	4.0
2	Mexico	103.5	60 / 53	2.6	1.7	-0.9
2	Iran	68.9	125 / 42	2.4	0.8	-1.6

3	Papouasie N.G.	5.7	48 / 12	2.4	2.1	-0.3
2	Roumanie	22.3	44 / 94	2.4	2.3	-0.1
2	Chili	15.8	19 / 21	2.3	5.4	3.0
2	Bosnie Herzégov.	4.2	58 / 81	2.3	1.7	-0.6
2	Macédoine	2.1	111 / 80	2.3	0.9	-1.4
2	Afrique du Sud	45.0	49 / 37	2.3	2.0	-0.3
2	Serbie + Montng.	10.5	132 / 103	2.3	0.8	-1.5
2	Argentine	38.4	17 / 14	2.3	5.9	3.6
Tot. empr. > 2.2		1,589.4	30 / 23	5.1	3.3	-1.8
2	Malaisie	24.4	27 / 74	2.2	3.7	1.5
2	Venezuela	25.7	42 / 28	2.2	2.4	0.2
2	Brésil	178.5	10 / 21	2.1	9.9	7.8
2	Turquie	71.3	73 / 91	2.1	1.4	-0.7
2	Costa Rica	4.2	67 / 82	2.0	1.5	-0.5
2	Uruguay	3.4	12 / 20	1.9	8.0	6.1
2	Panama	3.1	40 / 41	1.9	2.5	0.6
2	Ile Maurice	1.2	84 / 599	1.9	1.2	-0.7
3	Ouzbékistan	26.1	130 / 58	1.8	0.8	-1.1
Tot. empr. > 1.8		1,927.3	26 / 24	4.6	3.8	-0.8
2	Jordanie	5.5	399 / 61	1.8	0.3	-1.5
2	Azerbaïdjan	8.4	82 / 97	1.7	1.2	-0.5
2	Jamaïque	2.7	214 / 241	1.7	0.5	-1.3
2	Syrie	17.8	125 / 96	1.7	0.8	-0.9
2	Chine	1,311.7	127 / 137	1.6	0.8	-0.9
2	Paraguay	5.9	18 / 14	1.6	5.6	4.0
2	Rép. Dominicaine	8.7	120 / 180	1.6	0.8	-0.8
2	Algérie	31.8	145 / 13	1.6	0.7	-0.9
2	Botswana	1.8	22 / 3	1.6	4.5	3.0
2	Cuba	11.3	115 / 102	1.5	0.9	-0.7
2	Tunisie	9.8	129 / 60	1.5	0.8	-0.8
2	Equateur	13.0	45 / 46	1.5	2.2	0.7

Sud - Nord

3	Corée DPRP	22.7	150 / 188	1.4	0.7	-0.8	3	Laos	5.7	74 / 24	0.9	1.3	0.4
2	Albanie	3.2	112 / 110	1.4	0.9	-0.5	2	Maroc	30.6	127 / 68	0.9	0.8	-0.1
2	Gabon	1.3	5 / 5	1.4	19.2	17.8	3	Viêt-nam	81.4	125 / 245	0.9	0.8	-0.1
2	Thaïlande	62.8	100 / 122	1.4	1.0	-0.4	3	Rép.Centr.Afrique	3.9	27 / 6	0.9	3.7	2.8
3	Gambie	1.4	120 / 126	1.4	0.8	-0.5	2	Pérou	27.2	26 / 21	0.9	3.8	3.0
2	El Salvador	6.5	178 / 310	1.4	0.6	-0.8	3	Togo	4.9	128 / 86	0.9	0.8	-0.1
2	Egypte	71.9	209 / 72	1.4	0.5	-0.9	2	Iraq	25.2	3049 / 57	0.9	0.0	-0.8
2	Bolivie	8.8	7 / 8	1.3	15.0	13.7	3	Zimbabwe	12.9	128 / 33	0.9	0.8	-0.1
2	Guatemala	12.3	79 / 113	1.3	1.3	0.0	3	Yémen	20.0	257 / 38	0.8	0.4	-0.5
2	Colombie	44.2	28 / 39	1.3	3.6	2.3	3	Mali	13.0	76 / 10	0.8	1.3	0.5
3	Rép. Moldave	4.3	123 / 126	1.3	0.8	-0.5	3	Cameroun	16.0	78 / 34	0.8	1.3	0.4
2	Honduras	6.9	57 / 62	1.3	1.8	0.5	3	Ethiopie	70.7	187 / 64	0.8	0.5	-0.3
3	Mauritanie	2.9	17 / 3	1.3	5.8	4.5	3	Bénin	6.7	113 / 60	0.8	0.9	0.1
3	Kirghizistan	5.1	73 / 26	1.3	1.4	0.1	3	Kenya	32.0	153 / 55	0.8	0.7	-0.2
3	Nicaragua	5.5	28 / 42	1.2	3.5	2.4	3	Lesotho	1.8	94 / 59	0.8	1.1	0.3
3	Nigeria	124.0	109 / 134	1.2	0.9	-0.2	2	Géorgie	5.1	81 / 74	0.8	1.2	0.5
3	Sénégal	10.1	116 / 51	1.2	0.9	-0.3	3	Inde	1,065.5	259 / 324	0.8	0.4	-0.4
2	Swaziland	1.1	95 / 62	1.1	1.1	-0.1	3	Côte d'Ivoire	16.6	50 / 52	0.7	2.0	1.2
2	Namibie	2.0	23 / 2	1.1	4.4	3.3	3	Sierra Leone	5.0	93 / 69	0.7	1.1	0.4
3	Niger	12.0	65 / 9	1.1	1.5	0.4	3	Erythrée	4.1	196 / 35	0.7	0.5	-0.2
2	Arménie	3.1	167 / 103	1.1	0.6	-0.5	3	Cambodge	14.1	116 / 78	0.7	0.9	0.1
3	Ouganda	25.8	119 / 107	1.1	0.8	-0.2	3	Madagascar	17.4	34 / 30	0.7	2.9	2.2
2	Indonésie	219.9	99 / 115	1.1	1.0	0.0	3	Tanzanie	37.0	78 / 39	0.7	1.3	0.6
2	Philippines	80.0	172 / 267	1.1	0.6	-0.5	3	Népal	25.2	208 / 171	0.7	0.5	-0.2
3	Tchad	8.6	39 / 7	1.0	2.5	1.5	3	Burundi	6.8	168 / 245	0.7	0.6	-0.1
2	Angola	13.6	30 / 11	1.0	3.4	2.4	3	Liberia	3.4	32 / 30	0.7	3.1	2.4
3	Soudan	33.6	56 / 13	1.0	1.8	0.8	3	Guinée-Bissau	1.5	35 / 41	0.7	2.9	2.2
2	Sri Lanka	19.1	270 / 291	1.0	0.4	-0.6	3	Rwanda	8.4	193 / 318	0.7	0.5	-0.1
3	Burkina Faso	13.0	101 / 47	1.0	1.0	0.0	3	Tadjikistan	6.2	184 / 44	0.6	0.5	-0.1
3	Ghana	20.9	77 / 88	1.0	1.3	0.3	3	Mozambique	18.9	48 / 24	0.6	2.1	1.4
3	Guinée	8.5	36 / 34	0.9	2.8	1.8	3	Zambie	10.8	29 / 14	0.6	3.4	2.8
3	Myanmar	49.5	76 / 73	0.9	1.3	0.4	3	Congo	3.7	13 / 11	0.6	7.8	7.2

3	Pakistan	153.6	292 / 193	0.6	0.3	-0.3
3	Rép. Dém. Congo	52.8	67 / 23	0.6	1.5	0.9
3	Haïti	8.3	380 / 300	0.6	0.3	-0.3
3	Malawi	12.1	217 / 102	0.6	0.5	-0.1
3	Bangladesh	146.7	320 / 1019	0.5	0.3	-0.2
3	Somalie	9.9	139 / 16	0.4	0.7	0.3
3	Afghanistan	23.9	322 / 37	0.1	0.3	0.2
Tot. empr. < 1.8		4,341.9	119 / 83	1.1	0.8	-0.3
Tot. ces pays.		6,269.2	57 / 47	2.2	1.8	-0.4

Les données

Une fois le calcul de l'empreinte effectué pour chaque pays - car les données statistiques existent selon ce découpage qu'il est donc difficile de modifier - on obtient des données pour chaque ensemble national de population, mais aussi concernant l'ensemble de la planète ou les disparités entre nations, ou le degré d'autosuffisance de chaque collectivité. Le calcul dépasse la simple échelle de la nation car il tient compte de la population et définit donc une consommation moyenne par tête (par habitant).

Nous pouvons donc classer en quatre catégories les données qui résultent de ces divers calculs:

1) Premièrement les données concernant l'ensemble de la consommation mondiale: combien de surface de terrain est en moyenne nécessaire, selon les standards de vie actuels, à l'entretien d'un habitant du globe, sans tenir compte des disparités, dans un système qui extrait plus de ressources que la planète n'en produit et donc épuise celle-ci. On constate que la consommation moyenne effective est de 2.2 glob.ha/hab alors que la biocapacité moyenne

n'est que de 1.8 glob.ha/hab, soit un excès de consommation de 24% par rapport à ce que peut supporter la planète, soit un quart en trop.

- 2) Deuxièmement les données concernant la quantité maximale que peut produire la planète: combien de surface est effectivement disponible en moyenne, (selon les données propres au calcul) si on veut conserver un équilibre pour l'entretien de chaque habitant (soit 1.8 glob.ha/hab) et selon quelle proportion cette surface est inférieure à celle du point précédent (soit 2.2 glob.ha/hab). Cette surface moyenne disponible correspond donc à la moyenne souhaitable pour maintenir un équilibre; elle se situe dans un rapport à la surface de consommation effective qui est forcément inversement proportionnelle à l'excès de la catégorie précédente, soit 80%.
- 3) Troisièmement les données relativement à la disparité entre pays: dans quelle mesure les nations les plus riches utilisent-elles plus de surface pour leur entretien que la moyenne effective mondiale et que la moyenne acceptable, et dans quelle proportion les nations les plus pauvres se situent-elles bien en-dessous de la moyenne effective et même de la moyenne réaliste qui découlerait d'une exploitation équilibrée de l'environnement. Il s'agit donc d'un classement des pays en fonction de leur consommation, avec pour chacun le rapport à la consommation moyenne excessive (2.2 ha) et le rapport à la consommation moyenne souhaitable car équilibrée (1.8 ha).
- 4) Quatrièmement les données relatives à l'autosuffisance de chaque pays: dans quelle proportion se situe la consommation de chaque nation par rapport à ce que produit son propre territoire, c'est-à-dire dans quelle mesure la densité de population multipliée par le standard de vie est-elle en rapport ou en décalage avec l'abondance offerte par le territoire concerné. En cas de consommation totale

Sud - Nord

inférieure à la production totale, on un résidu (cas exceptionnel). En général, pour la plupart des pays, on a en fait un déficit.

Les pays considérés ci-dessus présentent une capacité de 110'178'000 glob.km2 mais utilisent 136'689'000 glob.km2, soit ce même excès de 24%. Ce tableau ne présente que les données des pays d'une population supérieure à 1 million d'habitants, à l'exception du Bhoutan, d'Oman et de Singapour pour lesquels manquent les données nécessaires. Le total mondial concerne par contre l'ensemble de tous les pays du monde.

L'enseignement à tirer de l'empreinte écologique

On constate que la moyenne mondiale de la consommation est de 2.2 glob.ha/habitant, c'est-à-dire un quart de plus que ce que peut produire la totalité de la planète (1.8 glob.ha/hab). Notre consommation doit donc se réduire au minimum d'un cinquième pour être en équilibre avec le milieu. Il s'agit pourtant d'une moyenne qui est fortement influencée par le grand nombre de ceux qui ne peuvent même pas subvenir à leurs besoins les plus élémentaires; cette moyenne ne dit donc pas de combien ceux qui consomment le plus, dans l'absolu, doivent réduire leur niveau de vie.

Au classement général, le fossé qui sépare les plus petits consommateurs des plus excessifs apparaît gigantesque. La consommation très élevée des pays de tête (Etats-Unis 9.6 glob.ha/hab, Canada 7.6 glob.ha/hab, Australie 6.6 glob.ha/hab, Nelle Zélande 5.9 glob.ha/hab) doit se réduire de manière radicale pour être en équilibre avec la moyenne mondiale. Chacun devrait avoir droit à sa même part de gâteau, c'est-à-dire que les Etats-Unis doivent diviser leur consommation par plus de 5, le Canada, l'Australie et la Nouvelle Zélande par 4. Cette proportion ne concerne pourtant pas

seulement les Américains ou les Australiens les plus voraces, mais la moyenne nationale qui est donc tempérée par la faiblesse de la consommation des plus pauvres d'entre eux, et on sait combien ces pauvres sont pauvres dans un pays comme les Etats-Unis! Cela met bien en évidence l'excès d'une "élite"! On constate ainsi qu'un Américain (9.6 ha), en moyenne, consomme 19 fois plus qu'un Bengali (0.5 ha). Qu'en est-il des plus riches et gaspilleurs par rapport aux plus démunis des démunis?

Il y a, parmi les pays qui figurent au classement, 64 pays qui consomment plus que la moyenne disponible mondiale de 1.8 glob.ha/hab. Cela représente une population de 1'927 millions d'habitants sur une surface de 80 millions de km2, qui consomment en moyenne 4.6 glob.ha/hab. Et il y a 83 pays qui consomment moins que 1.8 glob.ha/hab, mais ces pays représentent 4'342 millions d'habitants, soit plus du double de population par rapport à la catégorie précédente, sur une surface de 52.6 millions de km2, soit les deux tiers de la surface précédente: la densité de population est le triple de la précédente et leur consommation est pourtant de 1.1 glob.ha/hab. soit un petit quart de celle du groupe précédent. Plus les populations sont pauvres, plus elles sont nombreuses et denses. La densité de population est en effet en étroit rapport avec l'empreinte écologique, mais dans une mesure inverse: plus les populations consomment, moins grande est la densité.

Dans le tableau ci-dessus, la densité de population apparaît sous deux formes: tout d'abord, à gauche de la barre oblique, la densité en fonction de la surface globale (surface indexée selon la méthode expliquée plus haut) et, à droite de la barre oblique, la densité selon la surface effective du pays qui ne tient pas compte de l'aridité ou de la productivité des surfaces occupées mais inclut toutes les surfaces incultes (déserts, hautes montagnes) non considérées par la méthode.

On constate que les pays à haut revenu (catégorie 1, mentionnée dans la colonne de gauche) présentent une densité de 30 / 28 hab. par km² pour seulement 1 milliard d'habitants (consommation 6.4 glob.ha/hab) tandis que cette densité est de 48 / 44 hab. par km² pour les nations à revenu moyen (catégorie 2) soit 3 milliards d'habitants (1.9 glob.ha/hab) ou même 142 / 76 hab. par km² pour les nations à bas revenu (catégorie 3) soit 2.3 milliards d'habitants (0.8 glob.ha/hab). Non seulement la densité croît considérablement avec la pauvreté des habitants, mais la disparité entre surface globale (c'est-à-dire corrigée par les coefficients) et surface réelle est beaucoup plus forte, ce qui montre que la rentabilité des terres est plus faible.

On constate aussi par exemple que la plupart des pays dits riches (Europe continentale de l'ouest) ont une consommation assez groupée de 4.2 à 6.1 glob.ha/hab, mais complètement excessive, jusqu'à environ 2 à 3 fois supérieure à la moyenne tolérable. Naturellement, le climat joue un rôle important et on peut admettre que les pays nordiques aient une consommation d'énergie plus élevée pour assurer un confort thermique minimum; c'est bien le cas puisque les pays du nord figurent dans ce peloton de tête, mais ce n'est pas la seule raison, comme le montre le cas de l'Europe du Sud qui se trouve dans la même catégorie, bien qu'un peu en retrait, et pas seulement pour des raisons liées à l'énergie de chauffage.

Si l'on effectue un classement des pays en fonction de leur empreinte écologique pour le dégagement de CO₂, on retrouve pratiquement le classement des consommations excessives. L'empreinte pour le CO₂ et pour le nucléaire des pays à haut revenu (catégorie 1) est de 3.58 + 0.46 soit au total 4.04 glob.ha/hab, ce qui constitue une part gigantesque de l'empreinte totale de ces mêmes pays (près des 2/3 de 6.4 glo.ha/hab). Ce ne sont donc pas nos besoins en nourriture ni en vêtements qui causent nos excès écologiques mais surtout notre

consommation d'énergie. On le savait déjà, mais il est fascinant de constater que la réduction de notre standard de vie, pour qu'il reste en rapport avec les ressources disponibles, ne met pas en danger notre subsistance; nos besoins indispensables (cultures, élevage, pêche, forêt) restent aisément couverts, car ils ne correspondent qu'à une part restreinte de notre impact écologique, même si une petite part de la consommation d'énergie leur reste liée. C'est aussi certainement la cause de nos excès; ce sont les besoins lourds pour l'environnement qui causent les déséquilibres car ce sont eux qui permettent le meilleur profit. Ah! si seulement on pouvait devenir riche en cultivant son champ de pommes de terres, l'équilibre écologique serait rapidement rétabli!

L'empreinte écologique pour le dégagement de CO₂ est très représentative de notre responsabilité face au réchauffement climatique. Ce réchauffement provoque de profonds déséquilibres dans nombre de pays pauvres, essentiellement dans les terres très basses par rapport au niveau de la mer, comme le Bangladesh ou nombre d'îles du Pacifique. Cette dégradation avancée ne tardera pas à provoquer des flux migratoires considérables de millions de personnes, dont les terres auront été rendues incultes par l'eau salée des océans dont le niveau ne cesse d'augmenter, suite au réchauffement. Un chercheur au Bangladesh propose que les obligations d'accueillir ces "réfugiés climatiques" fuyant la dégradation de leur pays soit définie en fonction du dégagement de CO₂ engendré par les diverses nations. L'empreinte écologique pour le dégagement du CO₂ jouerait alors un rôle essentiel dans cette répartition.

Certains pays, malgré leur consommation générale très élevée, parviennent pourtant à équilibrer leur consommation avec la production de leur territoire; c'est parce que ces pays jouissent de

Sud - Nord

conditions privilégiées et surtout que leur population est très dispersée. C'est le cas de l'Australie et du Canada qui pourraient assumer une consommation presque double de leur consommation fortement excessive, bien que ces pays se situent déjà en tête du classement. A l'autre extrême de l'échelle, on trouve l'Indonésie qui est un pays très peuplé mais qui parvient juste à être en équilibre avec la capacité de ses terres par le simple fait que les habitants vivent en-dessous de la moyenne mondiale (1.1 ha/hab au lieu de 1.8). Ils pourraient consommer à moitié plus sans dépasser la moyenne de l'équilibre mondial; leur consommation dépasserait alors la capacité de leurs terres, mais ce déficit pourrait être compensé par des importations.

Bien naturellement, des migrations importantes viendraient complètement bouleverser ce tableau. Il est intéressant de constater que la mesure de l'empreinte écologique illustre très bien les raisons de la politique si restrictive des pays riches en matière de réfugiés: une minorité de 10% de la population du globe (630 mio d'hab) consomme à elle seule la production de 47 mio de km², soit le 33% des biens consommés sur la planète. Rappelons-nous que ce ne sont que des moyennes nationales qui incluent aussi les pauvres de ces pays. Pour équilibrer le partage, il faudrait la migration de 1.45 milliard de personnes qui passeraient des pays listés en dessous de la barre des 10% pour se rendre dans ces pays riches occupés par ce 10% de population, et ceci sans que la consommation de ces pays n'augmente en fonction de ces nouvelles bouches à nourrir mais que la richesse même existante et inchangée soit au contraire partagée avec les nouveaux arrivants. On comprend la crainte de ces 630 mio d'habitants de se voir envahis par un flot de migrants qui serait équivalent à près de 2.3 fois leur population totale. C'est bien la mesure de la force d'attraction de nos pays riches pour les plus pauvres et aussi celle de notre résistance au partage.

Un autre facteur pourrait venir bouleverser complètement ces données et c'est celui de l'affectation du sol. Si on reconvertissait toutes les surfaces affectées à l'élevage en surfaces maraîchères, la productivité de ces terres augmenterait considérablement et procurerait une capacité proportionnellement accrue qui modifierait la capacité écologique et donc le déficit global, ou le déficit particulier à chaque pays.

Certes, il ne faut pas s'en tenir aux chiffres précis au pied de la lettre, comme ils sont donnés ici, mais davantage aux ordres de grandeur. Rappelons-nous que le but de ce calcul n'est pas sa précision mais un ordre de grandeur qui permet de dégager les constats que nous venons de faire ici. Ces constats viennent d'ailleurs confirmer ce que nous savions déjà, tout en donnant une proportion plus précise au phénomène et cette proportion nous permet d'évaluer ainsi l'ampleur du problème. Le constat le plus parlant relève de cette comparaison entre pays et entre extrêmes, surtout lorsqu'on reste conscient que ces moyennes nationales masquent tous les excès des extrêmes concernant chaque pays et que le chiffre qui résulte de cette moyenne ne correspond peut-être à rien dans chacun de ces pays, le cas moyen n'existant en fait nulle part.

Comme je l'ai dit, la mesure de cette empreinte écologique n'est certes pas exacte, mais elle permet de se poser la question du droit de chacun à une part d'héritage, qui ne soit pas définie unilatéralement en fonction de nos désirs respectifs mais qui soit adaptée en fonction du principe d'une répartition équitable des ressources disponibles. C'est une toute autre approche qui, si elle était adoptée dans le cadre de la solidarité internationale, transformerait profondément nos modes de vie et nos perceptions de nos relations aux autres continents. On pourrait alors parler réellement d'une contribution

importante à l'équilibre mondial. Ce type de mutation serait alors vraiment une aide réelle et de portée importante. Ce serait une contribution qui irait tout à fait dans le sens de ce qui précède: une contribution gratuite, sans arrogance, participant au partage de l'héritage commun, établissant une relation authentique et réciproque avec les autres continents, au lieu de nous confiner dans les territoires situés à l'intérieur du *limes*, et en nous impliquant principalement sur le champ de nos activités, celui que nous contrôlons le mieux, c'est-à-dire ici même et maintenant. Par excellence, cette aide serait un engagement personnel direct et exigeant. On peut rêver que ce rêve devienne un jour réalité. Pourquoi refusons-nous toujours de pratiquer ce qui nous mènerait au bonheur?

5) ECHANGE, IDENTITE ET RECONCILIATION

Pour parvenir à établir de nouveaux types d'échanges qui ne soient pas fondés uniquement sur le modèle de l'entreprise, de l'Etat, de la démocratie occidentale, ni sur les concepts de domination, de développement et d'aide ou toute autre norme alternative édictée par le monde occidental, il est urgent de procéder à la psychothérapie de notre civilisation et des fondements sur lesquels reposent actuellement nos échanges pour dire aussi les principes qui doivent venir corriger nos attitudes actuelles.

L'ethnocentrisme et l'anthropocentrisme font que chaque peuple perçoit les échanges en fonction de ses besoins propres, en ignorant la plupart du temps la sensibilité de l'interlocuteur. Il ne s'agit plus d'échanges alors, mais de voies à sens unique. La réciprocité dans les échanges exige le respect des différences et l'ouverture aux autres valeurs, cultures et perceptions.

L'instauration de relations d'un type nouveau, qui puissent permettre à chacun de s'exprimer selon son génie propre et d'être vu et reconnu pour ce qu'il est, demande que notre attitude face aux autres cultures se caractérise par:

- 1) Diversité: une reconnaissance de la diversité irréductible des peuples et une conscience de la richesse offerte par la découverte vivante de cette diversité.
- 2) Réciprocité: une aspiration de chaque partie à ne plus vouloir dominer les relations, afin que s'instaure une véritable réciprocité.
- 3) Solidarité: une solidarité avec les peuples plus lointains qui se traduit aussi par une perception de notre responsabilité propre face

Sud - Nord

à notre propre milieu et à notre quotidien, plutôt qu'un engagement à distance sur le territoire de l'autre.

- 4) Autolimitation: et enfin une faculté d'autolimitation dans l'évaluation de nos propres besoins et dans nos propres choix, en regard des besoins des autres, mais aussi en regard de ce que cette simplicité peut offrir comme véritable qualité de vie.

Pour faire de ces 4 qualités une réalité de chaque jour, il est essentiel de montrer combien les échanges véritables sont en fait fondés sur une juste compréhension de ce qu'est l'identité.

L'expérience de l'identité

Il est impossible de définir de manière objective ce qui constitue l'identité de l'individu ou l'identité d'une communauté ou d'un peuple. Le concept d'identité a été utilisé à toutes les sauces et a servi les pires fanatismes, mais il a aussi servi de référence fondamentale pour identifier les malaises des peuples et des cultures opprimées. Tentons donc de dégager quelques aspects dominants de cette identité.

Quelques caractéristiques de l'identité

L'identité est cette image que nous nous renvoyons à nous-mêmes ou que nous renvoyons aux autres. Elle est notre façade qui nous protège et en même temps nous confirme. Pour nous sécuriser, elle doit avoir une cohérence minimum, mais elle doit rester cependant assez large et assez imprécise pour nous permettre d'évoluer et pour contenir les contradictions qui nous habitent et font la richesse de notre personne.

L'identité d'un individu est pleine des nuances de son être; elle se confond pratiquement avec la description de sa personne, et peut aller jusque dans les moindres détails de son caractère. En occident, elle est trop souvent réduite à la biographie ou au curriculum vitae parce

que nous sommes très orientés vers l'action et vers la position (l'image) que, d'une manière plus extravertie, nous imposons au groupe dans lequel nous vivons.

L'identité d'une communauté est plus difficile à cerner que celle de l'individu car elle est censée regrouper tous les traits de caractère communs aux membres de ce groupe. Les différences entre personnes ne sont pas reflétées par cette image et certains membres du groupe sont plus proches de l'image collective présentée que d'autres. Cette identité correspond parfois d'ailleurs plus souvent à l'image à laquelle aspire la communauté qu'à son profil réel. Elle dessine en quelque sorte une sorte de surmoi collectif.

Image relative

L'identité semble être une image absolue de la personne ou du groupe, mais en fait elle n'est qu'une image relative. Nous ne prenons en effet conscience de notre identité que lorsque nous entrons en relation avec l'autre et que nous pouvons nous situer d'une manière relative à ce que nous percevons de son identité, qui, elle aussi, nous apparaît par comparaison à ce que nous croyons savoir de nous-mêmes. La perception de notre propre personne et de son originalité par rapport à ce que nous percevons de l'autre est bien entendu tout à fait subjective. Il n'y a pas d'identité en termes absolus.

L'identité peut être comprise comme une structure dans laquelle chacun trouve une forme de nourrissement et de protection. Si cette identité est collective, elle fait référence à tout ce qui définit le groupe et le distingue des autres: son histoire, son mode de vie, sa culture, ses croyances. Cette identité offre une protection dans les relations que le groupe établit avec une autre communauté (voisine par exemple) ou avec la communauté plus large (celle dont elle fait partie

à un niveau plus général et qui l'englobe). Dans ces deux cas, l'identité se définit à travers ce rapport à l'autre autant qu'elle cherche à régler ce même rapport. Elle est donc à la fois conséquence et condition de la relation à l'autre.

Structure monolithique

En cas de conflit, l'identité devient un réel outil de protection et aussi d'agression. Elle perd forcément en subtilité et devient plus caricaturale pour renforcer la cohésion communautaire et pour accentuer le contraste avec l'autre qui est l'ennemi. Le soi se définit alors par contraste à l'autre, en terme de différences et non plus de ressemblances. Elle se définit aussi en termes positifs, c'est-à-dire en termes de qualités, et par négation de l'autre, c'est-à-dire par affirmation des défauts qu'on attribue à cet autre. Elle est forcément monolithique. C'est ce genre d'identité qui sert de refuge aux conflits ethniques et aux guerres civiles: les Hutus et les Tutsi, les Juifs et les Palestiniens, les Noirs et les Blancs. L'image est d'ailleurs définie en termes de noir et de blanc, dépourvue de tout ton gris ou intermédiaire. Son but est de trancher. Elle écrase donc toutes les nuances. Le nationalisme a presque toujours recours à ce genre d'image identitaire caricaturale car c'est la force de la caricature qui va rassembler, même si elle laisse de côté nombre des membres de la collectivité qui ne peuvent pas se reconnaître dans cette image, au vu des différences qui les distinguent par rapport à l'image stéréotypée de la collectivité dont ils font pourtant partie. Les étrangers et réfugiés ont de la peine à s'identifier avec le modèle de l'appartenance car cette image ne leur fait aucune place dans la mesure où elle refuse les nuances et les compromis. Dans la mesure où une identité monolithique se définit en fonction de la nature de l'autre, elle rend toute évolution plus difficile car elle est moins ancrée dans la nature authentique de la collectivité concernée, et son côté caricatural ne

facilite pas le mouvement. Dans ce cas, l'identité est vraiment une structure rigide qui porte, abrite et protège, mais qui immobilise aussi, enferme et freine la vie. On comprend qu'une situation de conflit encourage le développement d'une telle identité, mais on voit aussi combien, par sa rigidité protectrice, elle freine tout mouvement.

L'image monolithique fait appel à des références précises comme par exemple la naissance et l'origine. Cette image est souvent immuable car ces données auxquelles fait appel la définition de l'identité sont en général définies, une fois pour toutes, pour chacun au départ et ne peuvent être modifiées car elles sont inhérentes au passé; nous ne pouvons changer de race, de parents, de lieu de naissance. D'autres appartenances se définissent non pas en fonction du droit du sang, qui est immuable, mais en fonction d'appartenance à la terre; c'est le droit du sol, ou droit du lait, qui accueille quiconque vit en ce lieu. Cette appartenance peut beaucoup mieux évoluer car elle est une relation du présent et donc vivante et mobile.

Une société, composée d'identités monolithiques distinctes, ressemble un peu à un panier rempli d'oeufs; c'est une image de juxtaposition.

Processus à base de composantes

En fait, plus qu'une image monolithique, l'identité résulte du jeu complexe d'une infinité de composantes qui varient sans cesse et évoluent dans le temps. L'identité peut être liée à l'appartenance ethnique, mais aussi à la classe sociale, à l'âge, au sexe. Un coolie indien hindou de Calcutta n'a pas la même identité qu'un riche bourgeois pendjabi pourtant aussi indien. Tout les distingue. L'appartenance à des classes différentes peut présenter plus de différences que l'appartenance à une même culture ou religion. De même, la condition de la femme en Inde marque profondément sa

position et la distingue radicalement de l'homme de même condition sociale. Naturellement, le jeu de ces composantes est extrêmement complexe et difficile à gérer, mais c'est lui qui offre le plus de chances de rapprochement car il y a toujours une composante qui rapproche, ne serait-ce que celle de notre humanité, commune à tous les hommes. Bien évidemment ce genre d'identité nuancée ne rassemble pas de la même manière que l'identité monolithique dont je viens de parler. Elle souligne à tout moment des ressemblances qui rapprochent et des différences qui éloignent ou au contraire rapprochent d'une autre catégorie. Mais l'identité devient ici un tissu de relations qui façonnent la personne en la rendant unique et qui offrent un potentiel de relations avec les autres. Elle est donc aussi un lien, mais d'une autre manière, plus dynamique et plus souple.

Contrairement au monolithisme identitaire, cette autre compréhension de l'identité est en effet beaucoup plus mobile. Elle s'inscrit dans le temps car l'identité varie constamment sous l'influence des variations permanentes de ses composantes. Plus qu'une structure, cette forme d'identité se révèle être un processus en devenir, car la personne comme la communauté sont appelées à évoluer, à se transformer en fonction des acquis et des perspectives qui varient sans cesse. Cette approche de l'identité est sans doute beaucoup plus complexe et requiert en permanence beaucoup plus de maturité et d'énergie que l'approche monolithique, mais elle permet de tisser davantage de liens et offre plus de souplesse; elle est donc plus accueillante et plus pacifique.

Contrairement à l'image du panier d'oeufs, une société composée d'identités distinctes résultant du jeu des multiples composantes diverses de nos personnalités respectives ressemble davantage à un gigantesque écheveau de relations, de noeuds, et aussi d'absences de liens.

L'identité et l'échange

Identités de domination ou de réciprocité

Nous avons donc, de manière caricaturale, deux sortes d'identités: l'identité monolithique qui se distingue bien des autres à l'image des oeufs dans un panier, et l'identité qui résulte du jeu de maintes composantes diverses qui se lient à l'infini à l'image d'un gros écheveau.

On voit bien que la première se développe en cas de conflit et permet de rassembler ou de protéger, à coup de distorsions qui viennent fausser l'image de la communauté. Cette identité de refuge sert le repli identitaire des groupes ethniques blessés ou agressifs. Elle sert aussi tout mécanisme de domination. Le racisme, l'ethnocentrisme, l'exploitation des plus pauvres repose presque toujours sur une image identitaire faussée de type monolithique. Le dominateur dresse une image caricaturale de celui qu'il opprime: à ses yeux, le nègre esclave est forcément primitif et bête. Comme aux peuples autochtones des terres australes, on ne lui reconnaît pas d'humanité. Et il est terrible de constater combien cette conception a encore cours aujourd'hui.

Le racisme latent fonde la domination économique ou, dans le meilleur des cas, la relation d'aide paternaliste. Il y a presque toujours un relent même très discret de mépris ou du moins de supériorité dans toute relation d'aide, à moins que cette aide soit vraiment solidarité et qu'elle permette à la relation de fonctionner dans les deux sens. On a alors, exceptionnellement à faire à un échange, un échange réel dont le profil contraste fortement avec la forme d'exploitation que nous avons l'habitude de définir comme échange, trop souvent compris en termes seulement économiques.

Il est intéressant de constater que les peuples dominateurs n'ont souvent aucune conscience de l'identité de l'autre; ils ignorent la plupart du temps que les peuples dominés ont une identité propre, car l'image qu'ils ont de ces peuples est occultée par le discours qui tente de justifier leur domination. La politique des états riches (surtout des Etats-Unis, de la Grande-Bretagne et de la France) est marquée par cette profonde ignorance qui se répercute jusque dans les couches supérieures de ses dirigeants. Je suis toujours frappé de voir combien, à côté d'un cynisme très organisé, l'attitude des dirigeants de nos états est profondément marquée par leur arrogance qui est à la mesure de leur ignorance de ce qu'est la diversité.

Par contre les peuples opprimés ont en général une connaissance beaucoup plus fine de la diversité des identités en jeu. Ils savent distinguer l'identité du dominateur de la leur ou de celle des autres protagonistes. Leur confusion relève souvent davantage d'une incapacité de choisir sur quelle identité tabler, déchirés qu'ils sont entre l'identité qui prévaut et qui offre les avantages de la réussite et l'identité qui est la leur, à laquelle ils sont attachés mais qui leur offre peu d'espoir d'émancipation à court terme en regard du rapport de force établi. Cette ambiguïté, plus que l'ignorance des diverses identités en jeu, semble être la cause de la véritable acculturation provoquée par la colonisation. Le réfugié n'adopte-t-il pas, lui aussi, plus rapidement que l'indigène, certains traits de comportement ou valeurs de la société dans laquelle il tente de s'intégrer? Dans ce sens, la révision de nos modèles est urgente car, en introduisant une forme réelle de réciprocité, elle évite au colonisé de devoir courir vers sa propre destruction mais lui offre la chance d'être pleinement humain, d'être pleinement lui-même et pourtant de parvenir à s'intégrer.

Le centre et la périphérie

Il est difficile de définir des valeurs qui regroupent, sans définir simultanément des barrières ou des limites en périphérie. Une identité se définit en termes de caractéristiques et chaque caractéristique regroupe ceux qui se reconnaissent dans cette image mais isole également du groupe ceux que cette caractéristique distingue de lui. C'est le grand drame de la guerre des chapelles! Chaque regroupement qui se constitue autour d'un noyau exclut ceux qui ne reconnaissent pas ce noyau. Chaque différence ainsi annoncée crée des barrières infranchissables face au voisin. L'idéal serait de pouvoir créer des pôles de rassemblement autour de certains points forts sans créer simultanément de barrières en périphérie, et que les différences puissent continuer à se rencontrer aux limites: les limites deviennent alors points de contact entre complémentarités articulées les unes sur les autres et non barrières infranchissables entre entités distinctes qui n'ont plus rien en commun.

Mais de nombreux exemples existent qui montrent que la cohabitation des différences reste possible: comment par exemple les divisions entre confessions chrétiennes ont-elles provoqué les pires violences alors que les différences entre ordres monastiques ont été non seulement tolérées mais même perçues comme des sources de richesse? Les différences entre confessions fondent des rapports conflictuels de rivalité débouchant sur la concurrence, la confrontation et même la violence, tandis que les différences entre ordres monastiques, certainement beaucoup plus marquées dans leurs contrastes, fondent des rapports de complémentarité. Naturellement se joue là tout un rapport avec l'autorité et avec l'institution de l'Eglise officiel qui est déterminant, mais cet exemple illustre assez bien comment une relation entre centre et périphérie peut se fonder harmonieusement sur une perception de l'identité comprise comme un

Sud - Nord

écheveau de composantes diverses et par conséquent sur un sens riche de la diversité malgré les antagonismes ou même grâce aux antagonismes rééquilibrant que la diversité entraîne inévitablement.

Des doigts au coeur

L'échange réciproque se situe justement aux limites de nos différences lorsque ces limites, de barrières qui séparent, deviennent points de contacts et lieu de rencontre des complémentarités. Cette rencontre n'a bien lieu que lorsque nous renonçons à nous imposer comme la norme et que nous acceptons de découvrir l'autre dans son identité profonde. Certes, nous ne perdons pas notre identité pour autant, mais nous trouvons alors un rapport nouveau à l'autre, marqué par la réciprocité, qui nous permet de nous situer comme partie d'un tout auquel nous appartenons dans notre spécificité.

Une image s'impose: celle du corps humain avec la diversité de ses membres et de ses organes. Nous naissons à la pointe d'un doigt, dans une spécificité qui nous est propre, héritée ou acquise, et qui nous distingue clairement du doigt voisin. Pour que nous prenions bien conscience de notre nature propre, il est important que nous puissions voir cette différence et cerner notre particularité. Toutefois, nous ne pouvons vivre dans l'isolement de notre différence et devons cerner également ce qui nous rattache au corps entier. Il importe que nous puissions aller à la rencontre des autres membres de ce même corps. Ainsi s'étendra notre conscience de ce que nous sommes, car nous ne sommes pas que la partie mais aussi la composante d'un tout qui nous permet de vivre. Du bout du doigt de notre extrême spécificité, nous devons remonter jusqu'à la paume de la main où nous retrouvons les termes d'un accord entre les doigts qui permet à la main de constituer un ensemble cohérent. Depuis la main, nous devons remonter ainsi le long du bras pour percevoir la diversité des parties qui servent

d'intermédiaires pour nous relier au tout. De la connaissance des membres, nous parvenons ainsi au tronc où tout converge et où nous trouvons les fondements de l'harmonie qui lie le tout. Nous voilà ainsi parvenus au coeur même qui irrigue l'ensemble du corps et qui constitue une source principale de vie sans pour autant que les doigts, les pieds, les avant-bras ou les cuisses n'en perdent leur sens. La différence prend tout son sens car elle révèle la nature de chaque partie mais montre tout autant comment les parties sont liées ensemble dans leur complémentarité et leur interdépendance face à un tout qui est davantage que la somme des parties prises séparément.

De cette approche, qui rattache les parties entre elles et qui les met en relation avec le tout, se dégage une autre perception de ce qu'est l'échange dans ce même rapport de complémentarité et d'interdépendance. On remarque que le rapport entre centre et périphérie, dans le corps, est beaucoup plus subtil que les rapports de domination que nous instaurons entre "métropole" et "colonies". Il n'y a pas en fait un seul centre et une vague périphérie indistincte, mais il existe en fait plusieurs centres vitaux qui ne peuvent vivre l'un sans l'autre. Certains organes sont certes moins essentiels, mais l'ensemble des organes indispensables à la survie (coeur, poumons, cerveau, l'essentiel du système digestif, une grande partie du système nerveux, sans parler même des méridiens et autres flux d'énergie ni des aspects émotionnels et psychologiques) constitue, à eux seuls, déjà l'essentiel et la presque totalité du corps humain.

Cette description des rapports entre parties illustre aussi une nouvelle compréhension des échanges. Elle débouche sur une double mutation:

- Nos échanges doivent se libérer de ce carcan que leur impose une hiérarchie fondée sur un rapport de force à sens unique entre

centre et périphérie pour s'établir dans une réciprocité des relations et une complémentarité des différences.

- Nos échanges doivent renoncer à se concentrer sur l'aspect seulement matériel de l'échange commercial ou du négoce pour déboucher sur des relations plus riches qui mettent en rapport les personnes, les communautés et les cultures de sorte à mettre en valeur les aptitudes et les facultés de chacune.

Cette double option débouche sur des modalités pratiques évidentes: elle favorise l'échange entre personnes et communautés par rapport à l'échange de biens matériels et présente le gros avantage de diminuer considérablement la consommation matérielle et donc l'impact de nos sociétés sur l'environnement. Elle favorise le déplacement des personnes par rapport au déplacement des biens. Ce ne sont plus les bananes du Nicaragua qui viennent à moi mais moi qui vais au Nicaragua où je mangerai toutes les bananes que je voudrai et surtout où je rencontrerai aussi les autochtones.

Réconciliation

Dan Bar-On²⁶ est professeur de sciences comportementales à l'Université Ben Gourion du Néguev à Beer Sheva, profondément engagé dans les mouvements de réconciliation entre divers protagonistes de violents conflits historiques, comme par exemple entre descendants de survivants de l'holocauste et descendants d'exécutants nazis, ou comme entre Palestiniens et Israéliens. Homme de foi, courageux autant qu'honnête et sensible dans le regard qu'il jette sur lui-même, sur les siens ou sur les autres, il a développé une pratique très nuancée de la réconciliation. Cette pratique se fonde essentiellement sur l'expression et l'écoute des récits personnels

respectifs des participants et permet à chacun d'eux de percevoir derrière l'interlocuteur "ennemi" un autre être humain à la trajectoire certes différente, souvent emporté à son corps défendant dans un conflit qui le dépasse, mais finalement tellement humain et semblable dans sa souffrance et ses déchirements. Cette approche favorise la réduction des tensions émotionnelles inhérentes aux conflits historiques, car ce sont ces charges émotionnelles et ces souffrances trop lourdes à résorber qui constituent une part importante du moteur des conflits dont elles empêchent ainsi la résolution, car elles se sont accumulées au cours d'un passé personnel ou même, la plupart du temps, ont été directement héritées des générations précédentes et reprises comme flambeau au nom d'un esprit d'autodéfense ou de revanche qui ne fait que détériorer encore les chances de pacification.

La résolution de l'identité monolithique

Dan Bar-On établit un lien fascinant entre résolution de conflits et identité, et surtout entre nature de l'identité et réconciliation. Il montre comment le processus de réconciliation passe d'abord par la résolution de l'identité monolithique, dont il a été question plus haut. Celle-ci doit être abandonnée au profit d'une recomposition mesurée et adaptée des composantes qui viennent en fait former l'identité de chaque personne ou de chaque collectivité, dans un dialogue complexe et toujours mouvant.

Le récit personnel joue, dans ce sens, un rôle fondamental car il permet à chaque participant d'entendre et de comprendre ce que vit un autre participant du groupe, qu'il soit d'un bord ou d'un autre, et l'image de chacun perçue par chacun évolue ainsi d'une vue caricaturale, fondée sur une opposition tranchée noir-blanc entre l'autre et soi, vers une perception plus nuancée et individualisée de cet autre qui finalement ressemble à soi, profondément, sous maints

²⁶ Dan Bar-On: *die "Anderen" in uns*, Edition Körber-Stiftung, Hamburg 2001.

Sud - Nord

aspects ou présente des différences qui commencent à prendre un relief compréhensible. C'est cette reconnaissance de soi en l'autre qui permet d'établir un pont par dessus tout ce qui sépare l'un de l'autre, car elle modifie radicalement l'image de l'autre que chacun a en soi et libère chacun de cette peur qui empêche de voir tout ce qui lie en fait l'un à l'autre malgré les différences qui subsistent.

Le partage des récits personnels respectifs ouvre un chemin vers la réconciliation. L'écoute du récit personnel de l'autre permet à chacun de reconnaître en lui la même humanité que tous partagent et de remettre en cause les fausses représentations, fondées sur l'image monolithique de ce qu'il est, que chacun a construite en soi.

La réconciliation comme condition et moteur du changement

J'ai tenté de montrer combien nos relations avec les pays du Sud étaient mal engagées et comment il fallait essayer de sortir de cette impasse. Il ne s'agit pas seulement de définir aujourd'hui un nouveau type d'échange, mais il faut engager tout un processus de métamorphose profonde de notre regard sur nous-mêmes et sur l'autre afin que ce nouveau type d'échange prenne forme naturellement à partir de notre métamorphose propre. Ce processus est en fait un processus de réconciliation avec nous-mêmes d'abord, avec notre passé et enfin aussi avec l'autre, celui que nous avons l'habitude d'exploiter, de dominer ou, tout simplement, d'utiliser à nos propres fins, sans vouloir percevoir qui il est réellement, en dehors de ce qu'il peut nous apporter dans notre propre intérêt.

Ce processus de réconciliation, que j'ai déjà mentionné plus haut, doit aller très loin car il constitue une réelle psychothérapie de notre civilisation et de ses relations avec l'autre. Cette psychothérapie doit nous permettre de déceler tout ce qui a tordu notre passé et notre

héritage, tout ce qui a profondément perverti les relations que nous avons établies avec cet autre. Ce n'est qu'au prix de ce processus que nous pouvons envisager de reconstruire un autre type d'échanges qui soient vraiment fondés sur la réciprocité et la complémentarité. Si nous cherchons à faire l'économie de cet examen certainement douloureux mais assurément fructueux, nous ne ferons que bâtir sur des fondations bancales et perverses. A l'image du processus de réconciliation proposé par Dan Bar-On, nous devons faire évoluer notre perception de notre identité et de celle de l'autre, puisque ces deux perceptions sont étroitement liées, et redécouvrir la richesse d'un échange qui se fonde sur un regard qui reconnaisse l'autre comme il est et non comme on veut bien le voir pour justifier son exploitation en fonction de nos propres frustrations héritées du passé ou de nos seuls intérêts et désirs égoïstes.

De cette approche de la réconciliation découlent 4 règles:

- 1) Il ne peut y avoir de changement de nos relations entre cultures sans réconciliation.
- 2) Il ne peut y avoir de réconciliation entre les peuples que s'il y a, de notre part, une démarche absolument lucide et critique par rapport à nos valeurs et à nos comportements, sorte de psychothérapie de notre civilisation.
- 3) Il ne peut y avoir de vraie réconciliation sans oser parler de l'esclavage, de l'exploitation, du vol des richesses, du racisme.
- 4) Il ne peut y avoir de réconciliation sans réparation, non pas en termes de dédommagements financiers concernant le passé mais en termes de changement d'attitude, pour une réparation morale qui nous engage personnellement et transforme les relations du présent et du futur.

Identité, liberté et communauté

Dans ce processus, la communauté joue un rôle fondamental car elle peut être l'ancrage d'une réflexion consciente et d'une recherche empirique sur l'identité et sur la liberté que nous ne saurions mener de manière individuelle. Il y a toujours une sorte de tension entre l'héritage traditionnel, qui nous transmet des exigences de solidarité avec toutes les contraintes que celles-ci impliquent dans nos relations à autrui, et d'autre part nos velléités personnelles de liberté individuelle, qui nous incitent à suivre un chemin centré sur notre propre personne. Notre société occidentale mise sur l'individualisme et prône une liberté presque sans restriction. Ce n'est pas que cette forme de liberté excessive apporte le bonheur, car notre société a perdu depuis longtemps la sagesse qui lui permettrait de poursuivre une forme élaborée et subtile de bonheur. Non, il y va plutôt de la promotion publicitaire de comportements qui sachent flatter nos pulsions les plus simplistes et que nous ne savons plus trop bien remettre en cause. La dimension matérialiste marque nos valeurs et escamote cette recherche plus subtile de l'équilibre qui nous permet d'être en harmonie avec l'autre tout en restant nous-mêmes.

Certes nous aimons notre liberté individuelle qui nous permet de répondre à tous nos désirs et n'impose que très peu de restrictions à la moindre de nos velléités. Mais sans cadre traditionnel ni appartenance communautaire, nous nous trouvons privés de cette influence bénéfique, bien que parfois contraignante, qui nous éduque et nous façonne. Sans contrainte, il ne saurait y avoir d'éducation et nous perdriions toute chance de progresser sur le chemin de notre recherche personnelle, car ce n'est qu'une discipline librement consentie qui peut nous supporter dans une recherche exigeante du sens de la vie et de l'expression de ce que nous percevons comme notre vocation personnelle profonde, au-delà des petits désirs de

chaque instant. Dans les sociétés traditionnelles, on voit que les relations de solidarité restent bien ancrées dans les collectivités locales, mais c'est souvent au prix de l'expression personnelle de chacun. Dans le contexte moderne de nos sociétés riches, c'est tout le contraire; la liberté est exercée avec excès mais les liens se dissolvent.

En fait cet antagonisme et cette tension entre liberté et cohésion communautaire sont de nature extrêmement complexe. Il s'agit bien, dans notre vie, de deux pôles entre lesquels nous nous situons. L'un comme l'autre nous aide à trouver notre véritable identité et la juste expression de ce que nous sommes.

J'ai été très touché par un récit d'une femme née en Australie, d'origine égyptienne par son père, qui, à l'âge adulte, se décide à faire un voyage en Egypte pour faire la connaissance de sa famille lointaine et de cette société dont elle est indirectement issue. Elle dit combien, en Australie, elle se sent différente à cause de son apparence physique mais comment elle agit et parle comme les autres, tandis que, à l'occasion de ce voyage en Egypte, elle se perçoit semblable aux autres par ses apparences mais combien différente par sa manière de parler et par son comportement. Elle découvre en Egypte toute une tendresse et affection, toute une richesse de la vie communautaire à travers une hospitalité très généreuse et un accueil extrêmement chaleureux, mais elle ressent aussi le poids et l'enfermement de la tradition, surtout en ce qui concerne la situation de la femme. Pourtant, elle ne peut pas s'empêcher de reconnaître que la force de ces liens affectifs est aussi étroitement liée à la contrainte traditionnelle. Elle qui pratique la moto en Australie et tous les sports qui procurent des impressions fortes, elle sent sa liberté fortement restreinte en Egypte, par rapport à ce qu'elle connaît quotidiennement en Australie. Malgré cette perception positive de sa liberté

Sud - Nord

personnelle, elle reproche à son père de ne pas avoir su apporter avec lui, lorsqu'il a émigré en Australie, cette chaleur de la famille et du groupe social propre à la société de ses origines. Il y a bien sûr une forme d'incompatibilité entre ces deux dimensions de notre vie. La femme en question comprend que la liberté dont elle jouit en Australie est profondément incomplète, faute d'appartenance affective à une communauté plus large, tandis qu'elle perçoit aussi qu'elle ne pourrait jamais vivre en Egypte car elle ne saurait faire face, de manière personnalisée, à la pression traditionnelle.

Il est paradoxal de constater que l'apprentissage de notre liberté passe souvent par notre soumission à l'enseignement de notre tradition. Nous ne pouvons apprendre à aimer qu'en nous laissant enseigner, qu'en nous laissant convaincre que ce besoin de pratiquer l'amour répond à nos besoins mais constitue aussi une restriction à notre liberté et une métamorphose de notre personne, dans le sens d'une évolution personnelle libératrice qui requiert un effort mais nous offre aussi les richesses des fruits de cette évolution. Malgré son caractère contraignant, la soumission à la tradition nous enrichit d'un nouveau savoir qu'il convient encore d'intégrer et de faire nôtre, à notre propre manière. Dans cette nouvelle compréhension de ce qu'est la liberté comme voie de notre vocation qui n'est pas celle de la satisfaction de tous nos désirs, émerge un nouveau sens de la tradition et de l'identité.

Notre identité, en somme, réside dans notre lien au groupe et à une tradition consentie, à titre d'appartenance, mais elle réside aussi dans notre faculté de nous distancier de ce groupe, d'être différent, d'une manière consciente qui nous situe dans une relation équilibrée et personnalisée avec la tradition.

L'identité se situe ainsi entre appartenance (tradition) et différence (vocation); appartenance et différence, comme tradition et vocation, semblent être les deux pôles de notre identité. Leurs influences respectives viennent tempérer l'attraction qu'exercent sur nous nos besoins d'enseignement (héritage) et de conformisme d'une part et ceux de notre expression personnelle et de ce que nous concevons comme notre vocation d'autre part (émancipation). L'expression de cette vocation se forge elle-même dans cette tension entre appartenance et différence.

6) ATTITUDES PSYCHOLOGIQUES ET PISTES D'EVOLUTION

Deux attitudes face à l'imprévisible

Deux attitudes psychologiques me semblent significatives de ce déséquilibre dans nos relations entre cultures du Sud et cultures du Nord.

L'insaisissable

La première est notre grande réticence naturelle à faire face à la différence et notre crainte de renoncer à notre position privilégiée de contrôle pour permettre à une richesse d'éclorre, née de la différence. Le mot *priviège* est ici significatif; ce n'en est en fait pas un, puisque le véritable privilège consiste à donner vie à cette richesse et à se laisser inspirer par le foisonnement de vie, plutôt qu'à être en position de contrôle qui sélectionne, élimine les aspects considérés comme marginaux et donc appauvrit le mouvement. Notre notion de privilège doit encore beaucoup évoluer. Elle est le moteur même de notre évolution car elle peut être régressive ou progressive; il ne s'agit pas de nous sacrifier mais il est question tout simplement de notre propre salut: où est donc pour nous le chemin de Vie?

Les institutions qui prennent forme sont souvent le véhicule de nos mentalités. Elles sont des garde-fou qui canalisent et nous tiennent prisonniers. Puisqu'elles sont toutefois indispensables, comment inventer des institutions qui ne soient pas, ou aussi peu que possible, des instruments de pouvoir? Comment apprendre le pluralisme, d'abord dans l'écoute et la compréhension, puis dans la mise en forme

de modes de vie pluriels et dans l'expression de nos diverses sensibilités?

L'attente

Une des raisons principales qui nous empêche de vivre plus librement les échanges dans la diversité est due au fait que nous ne cessons de projeter nos attentes sur notre environnement. Convaincus de notre bon droit et de notre bon sens, nous attendons que le monde se comporte comme nous le désirons. Et chaque fois qu'il ne répond pas à nos attentes, nous sommes frustrés. Or il n'y a justement aucune raison qu'il réponde à nos attentes, et donc toutes les raisons que nous soyons sans cesse frustrés. En effet, pourquoi l'autre agirait-il comme je le souhaite? Il n'est pas moi, il est différent de moi, et je n'ai aucun contrôle sur lui. Il a donc toutes les raisons d'agir en fonction de ce qu'il est lui-même et de ses propres choix, face à sa propre perception et à sa propre interprétation des circonstances. Vu sa différence d'avec moi, il y a donc peu de chances, sauf coïncidence, pour que ses choix concordent avec les miens; il y a donc plus de probabilités qu'il agisse contrairement à mes attentes que conformément à celles-ci. J'insiste ici sur le fait que cette situation de décalage entre mes attentes et les circonstances ne devient un problème que parce que j'ai défini moi-même des attentes qui sont nées dans ma tête, et nulle part ailleurs. Par ailleurs, il est évident que cette attitude, qui s'attache si strictement à des attentes prédéfinies, pose déjà des problèmes dans mes relations avec mes semblables et qu'elle ne peut poser que davantage de problèmes dans mes relations avec d'autres cultures dont les comportements seront, ô combien, plus difficiles à prévoir, voire complètement stupéfiants par leur imprévisibilité.

Face à cette situation qui mène dans la plupart des cas à ma frustration, j'ai deux possibilités d'action: soit j'agis pour faire

Sud - Nord

pression sur l'autre, par l'influence ou par la force, afin qu'il satisfasse mes attentes, soit j'agis pour calmer mes attentes, ou les redéfinir en considérant qui est l'autre, ou tout simplement en m'exerçant à me réjouir de ce qui peut surgir d'imprévu de cette situation. La première attitude, qui m'incite à faire pression et à user de tous les moyens pour arriver à mes fins, est typique de notre esprit d'entreprise occidental, tandis que la dernière attitude, qui remodèle ses attentes au point d'être ouvert à tout ce qui peut surgir, caractérise justement un comportement ouvert à la richesse de la différence et de la complémentarité. C'est, à mon avis, ce comportement que nous devons apprendre face aux pays du Sud.

Naturellement, il n'est plus question ici de la seule course au profit, mais de la recherche d'une véritable relation dans la diversité. C'est ainsi seulement que peut naître un véritable échange.

Redécouvrir le risque

Le chemin qui s'ouvre devant nous ne consiste pas cette fois à découvrir une dimension donnée, comme l'humanité, la féminité ou la pauvreté, mais il consiste à expérimenter une autre attitude face aux imprévus de la vie et à redécouvrir l'authenticité de l'échange. Comment ne pas vouloir toujours définir nos attentes, comment ne pas tenter de tout contrôler mais comment apprendre à laisser la vie se développer aussi librement que possible, de sorte à en recevoir le maximum pour que nos échanges débouchent sur la fascination de l'être.

Naturellement, cette démarche est en complète contradiction avec notre héritage de domination technicienne et économique. Mais, nous pouvons aisément constater que notre domination ne réussit pas à s'affirmer comme contrôle puisque nous ne sommes plus en contrôle

d'une situation qui a trop dégénéré. Par ailleurs nous voyons que notre domination est surtout réduction du champ de nos échanges avec les autres cultures et avec la vie, puisque nous ne développons que l'aspect commercial et imposons nos modèles. Il n'y a donc plus de la sorte d'échange possible sauf économique. Et notre attitude de domination suscite "à juste titre" la haine. Il est malgré tout plus heureux d'aimer et d'être aimé!

Par son échec dans sa tentative de contrôle, par sa réduction dans sa tentative d'échange, notre domination ne sait pas nous satisfaire. Et c'est justement pour échapper à cet héritage trop réducteur que nous avons besoin de rétablir avec les autres cultures une relation plus large et plus réciproque. Nous apprendrons ainsi cette autre valeur de l'échange dont j'ai parlé. Nous apprendrons surtout à vivre une forme de risque qui est inhérent à la vie, et nous laisserons ainsi la vie nous prendre complètement, avec toutes ses surprises et ses richesses contre lesquelles nous ne nous protégerons plus.

Et le deuxième enjeu consiste à redécouvrir quelle est notre vocation occidentale. La civilisation occidentale a été brillante et peut apporter beaucoup dans l'échange entre peuples. Mais pour cela, elle doit se redéfinir, reprendre conscience de son identité et de sa force. Car en cherchant à imposer ses valeurs matérialistes, en refusant de voir l'identité de ses interlocuteurs, l'occident s'est considérablement dévalué. A nous de redécouvrir un visage plus riche et généreux que celui d'un spéculateur avide.

Une véritable psychothérapie de notre civilisation nous permettra de voir clair et de nous libérer de ses tares. Alors pourront émerger ses véritables qualités et potentiels qui sont très nombreux mais ont été trop souvent gaspillés au cours des siècles. Nous pourrions alors redécouvrir le risque et la richesse d'une relation qui enrichit chacun.

7) NOTRE EXPERIENCE A NUMBUGGA

Il y a quelques années (fin 2003), nous nous sommes installés, ma femme - qui est Australienne - et moi, en Australie pour mener, dans une étroite relation avec la nature, une vie axée à la fois sur la contemplation et sur les aspects très pratiques de notre subsistance. Notre désir profond est de centrer notre vie sur sa dimension spirituelle et de mettre en oeuvre les moyens quotidiens d'une relation équilibrée avec la nature, en repensant nos besoins et en cherchant les moyens les plus légers et adéquats de les satisfaire. Cette recherche souhaite aussi s'ouvrir à l'accueil des autres afin de partager tant les questions que les réponses esquissées, dans le cadre de quelques séminaires sur des thèmes écologiques ou spirituels, qui soient l'occasion pour nous tous de repenser nos modes de vie et de partager nos expériences pour faire progresser une réflexion qui n'est en fait jamais achevée. Situé un peu en retrait de la côte océane des New South Wales, à quelques 450 km au sud de Sydney, le lieu de Numbugga où nous vivons est implanté sur une croupe en pente douce entre une crête et une rivière, dans un contexte très paisible de forêts d'eucalyptus, face à un parc national (South-East Forests National Park), avec pourtant quelques prairies à proximité de notre habitat.

Cette expérience très concrète en voie de réalisation encore précoce nous permet de tester les aspirations présentées dans cet essai et de proposer concrètement des solutions à chacun des problèmes qui se posent dans notre quotidien, à la mesure de nos compétences, de nos moyens et surtout de notre capacité d'adaptation. Je vais donc ici présenter sommairement les quelques réflexions issues de cette

pratique qui me semblent intéressantes en ce qui concerne les relations entre cultures du Sud et du Nord.

Terra nullius

Autant le dire clairement: cette terre australienne a été conquise et volée aux aborigènes. Il n'est donc pas simple de s'établir ici; quelle est la légitimité après 200 ans d'occupation de ce continent par les blancs? Comment restituer aux aborigènes l'intégralité de leurs droits sans léser les descendants d'immigrés qui vivent ici depuis plusieurs générations? Les droits des premiers sont certainement prioritaires, mais ceux des seconds sont aussi importants. Que peut donc un être humain face au passé tragique du lieu où il naît? Et pourquoi l'immigrant devrait-il être une menace pour l'autochtone?

Conciliation

Lorsque nous en parlons avec les aborigènes qui s'engagent pour la restauration de leurs droits, nous sommes étonnés de voir combien ils peuvent être paisibles par rapport à notre présence en tant qu'étrangers, si nous faisons preuve de respect de la terre qui nous accueille. J'ai toujours été frappé de voir combien cette relation avec la terre est pour eux essentielle et sert finalement de mesure. Lorsque nous demandions à des autochtones quel avait été le clan qui avait habité la région où se situe notre lieu et quels en étaient les descendants, afin de pouvoir contacter les représentants et leur demander (certes seulement a posteriori) une forme d'autorisation de vivre sur cette terre, nous avons été étonnés de les entendre nous demander comment nous nous sentions en ce lieu. Lorsque nous avons affirmé que nous nous sentons vraiment chaque jour très reconnaissants et que nous ne cessons de bénir cette terre pour tout ce qu'elle nous offrait, ils nous dirent que c'était vraiment le signe qu'il était juste que nous soyons ici. Quelle belle générosité et

Sud - Nord

capacité de pardonner! La présence de deux canards Umbarra qui nous visitent régulièrement était aussi pour eux un signe de bénédiction, surtout dans la mesure où cette espèce de canard est le totem de la tribu locale.

A proximité d'ici, il y a un centre de culture aborigène, appelé justement Umbarra Centre. Un sage y est très actif; il dit qu'il est erroné de parler de réconciliation entre aborigènes et blancs, mais qu'il convient de parler de conciliation, car il n'y a jamais vraiment eu de rencontre ni de vie commune. Je crois que ce constat est profondément vrai, malgré la tragédie qu'il évoque.

Il est vrai que ce sont deux sociétés à part, qui ne se rencontrent que rarement ou de manière très formelle. Je rêve d'une cohabitation réelle, d'un véritable partage où chacun soit à l'écoute de ce que l'autre peut enseigner. Nous avons tout à apprendre de cette culture en ce qui concerne surtout notre relation avec la nature. C'est certainement dans ce domaine qu'il faut commencer car non seulement c'est le domaine de compétence des aborigènes, mais c'est surtout le levier pour changer en profondeur le mode de vie australien et provoquer le changement de valeurs qui permettra de reconsidérer tous nos droits respectifs.

Le principal obstacle est bien sûr la crainte de tout remettre en cause; une reconnaissance des véritables droits aborigènes remettrait en cause toute la propriété du sol et par conséquent toute l'économie. Les gouvernements successifs ont bien légué aux aborigènes la gestion des parcs nationaux; cela leur convient bien, semble-t-on dire, car la nature est leur domaine et les parcs ont des limites claires qui nous protègent d'une application, en dehors des parcs, des mesures strictes de protection qui sont appliquées à l'intérieur de ces parcs. C'est comme si la limite du parc qui est censée protéger le parc de

toute influence extérieure nous protégeait d'une application de cette nouvelle intelligence écologique à notre domaine du quotidien. Les parcs nationaux sont très protégés et c'est là un des succès remarquables de la politique passée, mais il faut reconnaître que la liberté d'agir à sa guise en dehors des parcs n'en est que plus forte et donc dévastatrice. Il ne semble y avoir aucune restriction de type écologique; c'est certainement un des gros handicaps de cette société australienne. Et on ne peut s'empêcher de voir le lien qu'on peut et doit établir avec la cause aborigène. Bien sûr tout changement risque de tout bouleverser; si on initie le changement, où celui-ci s'arrêtera-t-il?

Pourtant, il semble évident qu'il faille engager les aborigènes à nous aider dans notre démarche écologique. Cela les valorisera pour ce qu'ils sont, cela leur confèrera l'autorité qu'ils méritent: c'est grâce à eux que ce continent a été si bien maintenu et protégé tant matériellement que spirituellement, du moins jusqu'à ce que l'homme blanc arrive. Leur conférer cette autorité doit être le premier pas à franchir. Et ce sera le premier véritable pas de conciliation. Au-delà de toutes les "concessions" qui leur ont été faites (droit de propriété et droit de vote qui leur ont été reconnus très tardivement, représentation picturale pendant les derniers jeux olympiques de Sydney, reconnaissance de la valeur de leur artisanat au sens artistique et économique du terme), ce sera l'occasion de leur conférer un réel pouvoir qui ne concerne pas seulement les parcs nationaux et les réserves, mais le plein champ de l'activité humaine. Ils auront enfin prise directe sur notre mode de vie à tous. Puis cette influence ne pourra plus être réduite à un domaine spécifique; elle ne pourra que s'étendre au reste aussi.

Respect et réserve

Par ailleurs, il importe que la société euro-australienne ne se jette pas sur la culture aborigène pour s'en emparer. C'est déjà pourtant ce qu'elle fait lorsqu'elle reconnaît la valeur artistique et économique de l'art aborigène. Elle y voit une autre occasion de profit (et aussi de promotion ou de récupération) qui colle une fois de plus (de trop) avec l'image qu'elle se fait de ce qu'elle considère encore comme une culture arriérée. Il est en effet effrayant de voir combien la plupart des gens ont beaucoup de peine à respecter et à admirer la culture aborigène à titre de culture différente qui peut nous enrichir dans son apport souvent contestataire de nos valeurs. Il y a encore un grand mépris et beaucoup de racisme, ou sinon beaucoup de condescendance.

Naturellement la situation des aborigènes s'est beaucoup dégradée, suite à l'expulsion territoriale et sociale dont ils ont été l'objet. Il y a beaucoup de problèmes d'alcool, de drogue et de violence dans les communautés aborigènes. Mais ce n'est certainement pas le fait de leur culture, c'est bien plus la conséquence d'une marginalisation, d'une paupérisation et d'une acculturation extrême.

Une femme aborigène nous le disait: je suis ici la seule qui travaille, tous les autres ne font que dormir et boire, c'est terrible! N'allez pas idéaliser la culture aborigène! Ces propos sont certainement partiellement justes, mais ils sont pessimistes aussi. La réhabilitation doit se faire de part et d'autre: que sommes-nous, euro-australiens? Ne sommes nous pas aussi atteints de maux terribles qui provoquent notre dégénérescence. C'est bien pourquoi nous avons besoin les uns des autres pour nous entraider et nous réhabiliter réciproquement.

Une chose est certaine: il importe que nous ne cherchions pas à nous emparer de la culture aborigène comme nous avons saisi leurs terres. Le cheminement doit laisser à chacun l'initiative de ses propres besoins et aspirations. La rencontre ne peut que se faire lentement et progressivement, en exprimant à la fois le désir profond de nous connaître et de partager, mais en laissant toujours à l'autre suffisamment d'espace et de liberté pour qu'il ne soit pas contraint à la réconciliation. Le premier droit des aborigènes, c'est de nous dire "non" s'ils le désirent. Heureusement, on sent qu'ils sont très désireux et trouver un mode sain de relations.

Personnellement, j'espère que nous pourrons très bientôt trouver des formes de réel échange substantiel avec le Centre culturel Umbarra par exemple et plus directement avec la communauté aborigène locale. Mais c'est encore musique d'avenir, malgré les quelques échanges vécus épisodiques. Je souhaiterais organiser quelques réunions où chacun raconte sa propre histoire afin de favoriser une rencontre vraiment personnelle, à la manière dont Dan Bar-On le pratique et comme je l'ai décrit plus haut à propos de l'identité. Ce premier contact permettrait d'établir un lien qui ne se définirait pas seulement par notre appartenance ethnique ou sociale, mais qui pourrait déboucher sur une forme d'amitié réelle et vécue.

Bien évidemment, cette démarche doit se faire en plein coeur de la pâte humaine; elle est affaire de personnes et de communautés locales, et non de politique. L'évolution des droits aborigènes au niveau politique est un désastre absolu, tant le libéralisme et le racisme a guidé l'évolution récente avec le dernier gouvernement néo-conservateur qui a causé d'immenses ravages. Heureusement nombreux sont ceux qui se soucient d'une amélioration et nombreuses sont les amitiés vivantes qui relient les êtres au-delà de leur appartenance ethnique. Le bon coeur australien aide beaucoup à

Sud - Nord

briser ces barrières stupides érigées par la colonisation. Un autre vécu sera un levier puissant de changement; il nous dictera inévitablement une autre politique.

Une société pluri-culturelle

La société australienne est née de la colonisation anglaise et se voit donc très marquée par l'influence anglo-saxonne. L'influence du mode de vie américain va ici croissante et elle écrase la diversité et surtout la conscience qu'il peut y avoir d'autres modes de vie. Autant la ville est multiculturelle, autant la campagne reste très euro-australienne anglo-saxonne. On reconnaît bien ici la polarisation qui a toujours existé entre Anglais protestants et irlandais catholiques. Les premiers étaient les propriétaires terriens (la squattocratie comme on les appelle ici) et les seconds étaient les bagnards, envoyés d'ailleurs ici par les premiers. Ainsi s'est très vite reconstituée une stratification sociale héritée de la métropole qui marque encore la société aujourd'hui, avec pourtant aussi un certain humour.

La diversité des cultures

En conquérant l'Australie, les Anglais ont décidé que cette terre n'était pas occupée (terra nullius); c'était nier la diversité et imposer une suprématie européenne.

L'Australie est bien loin de tout. D'ici, tout ce qui se passe dans le monde paraît bien irréaliste et abstrait. On y a très peu conscience qu'on puisse vivre autrement. Chaque occasion est donc bonne de relativiser cette perception ethnocentriste qui pense que le mode de vie actuel occidental est le seul qui ait un sens.

Par nos rencontres, nous essayons d'introduire des éléments de diversité en décrivant d'autres situations. Il est touchant de voir

combien les participants sont ouverts à cette démarche et ne demandent qu'à apprendre. La question de la suprématie de notre idéologie n'est en fait qu'une question de privilèges combinée à une forme d'ignorance.

Actuellement l'enjeu que représentent nos attitudes face à l'Islam est déterminant. Il importe de faire dans ce domaine tout l'effort possible pour redresser l'image projetée. Nous avons déjà eu l'occasion d'en parler dans nos séminaires, mais c'est une chose à approfondir et à développer. J'ai eu la chance de travailler en Algérie (Ghardaïa, M'zab) et je dispose donc d'une bonne documentation pour illustrer une autre approche vivante et vécue de l'Islam. Une image de ce type peut bien parler car elle rend palpable, à travers des images et l'illustration d'un mode de vie au quotidien, ce qu'est cette autre culture. Bien sûr, cela ne vaut pas la rencontre de gens issus de cette culture mais c'est un premier pas qui pourra rapidement se compléter en demandant à quelques immigrés de venir animer la suite de cette réflexion et de ce partage.

Nous avons aussi l'idée d'organiser des soirées sur un thème culturel, avec projection d'un film illustrant bien la vie et la mentalité d'une région choisie, accompagné de musique et de nourriture. Bien sûr ce genre de démarche est très folklorique et réduite mais elle ouvre des portes sur un ailleurs et sur un autre. J'étais toujours étonné combien cette conscience de l'autre et de la différence était très fortement ancrée chez mes enfants qui ont reçu une éducation bilingue; encore petits, ils demandaient au gens quelle langue on parlait dans leur pays et comment on disait "table" ou "bonjour". Cette conscience de la relativité des expressions est une ouverture fondamentale qui change complètement notre perception du monde.

8) DES CONSTATS ET DES OUTILS

Plutôt que de conclure, il importe, à ce stade de la réflexion, d'ouvrir aussi grandes que possible les portes du changement. Pour cela, je désire proposer dans ce dernier chapitre une forme de mise en oeuvre de la matière abordée dans les pages qui précèdent afin d'en faire un outil de mise en mouvement. Je vais donc reformuler, en quelques mots, les éléments dominants de la matière principale de cette réflexion, et ceci sous deux formes:

- 1) des constats qui expriment une autre perception de notre réalité et qui, parce qu'ils transforment notre manière de voir, sont destinés à générer d'autres attitudes et de nouveaux comportements,
- 2) ainsi que des outils qui constituent des instructions plus précises et concrètes par rapport à notre quotidien.

Naturellement, la ligne de démarcation entre constats et outils reste relativement floue. Rappelons qu'il ne s'agit pas de produire ici un essai académique parfait ni une méthode intellectuellement inattaquable, mais qu'il s'agit, face à la complexité de notre société, de proposer très concrètement quelques attitudes constructives qui aident chacun de nous à transformer nos relations ici et maintenant. Il s'agit d'un témoignage, d'une prise de position qui veut inciter à la mise au mouvement, au détriment peut-être de la pureté formelle de la présentation. Ce n'est rien d'autre qu'un défi à la survie.

Je présente ces constats et outils dans l'ordre de l'exposé qui précède; la numérotation est donc purement arbitraire car elle correspond à l'ordre d'entrée en scène. Ces constats et outils sont souvent présentés sous la forme de listes numérotées. Cette manière de faire

est inspirée des nombreuses listes du bouddhisme qui parlent des 3 joyaux, des 4 vérités, des 5 agrégats. Il faut voir surtout dans cette manière de faire une bonne pointe d'humour; la réalité est complexe et nous n'arrivons pas à la saisir; nous la simplifions donc et cela rend notre action plus aisée. Il y a donc derrière chacune de ces listes un clin d'oeil qui dit: ce n'est pas si simple que ça! Mais essayons malgré tout de dire et de faire.

1) De l'échange à la domination

Constat 1: mobilité et nomadisme ont généré les premiers échanges

- La mobilité et le nomadisme partiel sont des caractéristiques propres aux sociétés traditionnelles.
- Les échanges entre voisins ont rapidement permis de tirer parti d'une forme de complémentarité entre sociétés diverses.

Constat 2: les migrations de réfugiés participent à une plus juste distribution des richesses

La tendance au refus de l'étranger / réfugié est compréhensible car elle est peur de la différence et du changement possible. La possibilité d'assimilation de l'autre est fortement limitée par le racisme indigène. Toutefois l'accueil propose une solution positive au partage équitable des richesses.

Constat 3: la peur de l'étranger et la quête de l'illumination

Nous sommes pris entre d'une part la peur de l'étranger qui révèle nos différences et notre crainte souvent inconsciente d'être envahis, et d'autre part notre attirance pour l'ouverture à l'autre et la richesse d'un message libérateur (l'étranger envoyé de Dieu selon l'islam), qui nous apporte l'illumination.

Constats et outils

Constat 4: les migrations comme oeuvre de métissage et d'ouverture

Nos continents ont été le théâtre de brassages de population perpétuels qui ont engendré le métissage de nos cultures, ouvrant ainsi les collectivités locales aux influences extérieures.

Constat 5: la polarité entre le continent féodal et le littoral marchand

L'histoire de l'Europe est fondée sur une opposition entre deux sociétés inconciliables, surtout depuis que la mer n'est plus obstacle mais lien:

- 1) *la société du continent, rurale, féodale, belliqueuse, ancrée dans le territoire, sociale et politique, soumise au pouvoir d'un Etat centralisé (par exemple la France),*
- 2) *et la société du littoral, urbaine, marchande, monde du négoce et des ports, ouverte sur l'extérieur, industrielle, certes fondée sur un pouvoir militaire conquérant mais pourtant plus pacifiste car surtout favorable à l'entreprise privée (par exemple l'Angleterre).*

Le négoce est aussi l'apprentissage de la négociation, voie vers notre pratique de la démocratie (par exemple la Grèce antique). Il devient partout la base d'un contre-pouvoir qui s'oppose au pouvoir pyramidal issu de la féodalité.

Constat 6: les 2 effets du pillage des colonies

- 1) *Les nations européennes, en se saisissant des richesses naturelles de ces pays, les en privaient, instaurant ainsi un régime d'esclavage et une forme de pauvreté qui enlevaient toute chance aux pays du Sud de travailler à leur propre bien-être.*
- 2) *Les nations européennes trouvaient ainsi les moyens de financer leur propre développement et de jeter les bases d'une infrastructure commerciale et manufacturière qui leur permettra d'asseoir définitivement leur développement et leur suprématie sur ces autres pays. Ce n'est qu'une fois cette suprématie bien assurée*

que ces nations "favorisées" développèrent la pratique du libre échange qui leur était désormais favorable.

Constat 7: une hiérarchie entre métropole et périphérie fondée sur le négoce

Les grandes découvertes se muent en conquêtes, dues au pouvoir technologique et militaire des nations européennes. La métropole devient le centre d'un immense empire qui prive les pays colonisés de leurs propres richesses, instaure un régime d'esclavage et finance la mise en place de l'infrastructure commerciale et manufacturière de la métropole, favorisant ainsi l'accumulation de ces biens aux mains d'une bourgeoisie qui prend tout son essor. Le commerce, fondé autrefois sur la nécessité, devient négoce qui permettra luxe et profit.

Constat 8: terra nullius ou l'art de (re)connaître

Les conquérants n'ont pas su découvrir les peuples qui leur étaient différents. Ils décrétèrent ces continents inoccupés (terra nullius). Aujourd'hui, nous faisons encore de même. Nous ne savons que reconnaître ce que nous connaissons déjà. Il est temps d'apprendre à connaître!

2) Le contrôle de l'espace

Constat 9: la "fleet in being", ubiquïté du pouvoir qui fonde sa puissance

La rapidité d'intervention militaire (missile) ou policière (satellites, écoutes téléphoniques), sans présence réelle sur place, permet de fonder un réel pouvoir de contrôle et de coercition.

Constat 10: la cartographie usuelle fausse la perception de notre importance

En grossissant nos pays sur la carte du monde, nous nous donnons l'illusion de notre puissance et nions le potentiel des pays jeunes. La ligne des latitudes 30° à 40° nord, au-delà de laquelle cet effet de grossissement commence à être marqué, correspond assez exactement à la "frontière de pauvreté" entre pays riches, au Nord, et pays pauvres, au Sud.

3) La domination des modèles

Constat 11: les 4 principes antisociaux qui fondent le développement de l'entreprise

- 1) L'individualisme selon lequel la société est mieux servie si l'individu poursuit son intérêt personnel sans égard particulier pour les intérêts communautaires, plutôt que de considérer que c'est la communauté qui offre au contraire à l'individu les moyens de sa meilleure évolution.
- 2) Le corporatisme qui conçoit d'organiser toutes les activités sociales, économiques et politiques de la société en fonction des divers secteurs économiques et des besoins des entreprises.
- 3) Le principe de l'autorégulation par le marché qui affirme que la justice trouve son équilibre grâce aux lois de l'offre et de la demande.
- 4) Le rôle d'arbitre qui est laissé au gouvernement, auquel incombe la double mission de construire les infrastructures et de remédier aux déséquilibres.

Constat 12: l'argent et l'entreprise viennent se substituer au lien social

- L'individualisme et le corporatisme propres à l'esprit d'entreprise font éclater la communauté locale et brisent le lien social de solidarité nécessaire à la survie de la société traditionnelle.
- L'entreprise se substitue aux communautés locales en tant qu'élément structurant de la société.
- L'argent vient étalonner et régir la nouvelle forme de liens. Il n'y a plus de tout; il n'y a que des parties.

Constat 13: les modèles de l'Etat et de l'entreprise sont étrangers à la plupart des autres cultures

Nos pratiques, que nous croyons universelles, sont pourtant incompatibles avec les valeurs de la plupart des sociétés traditionnelles. Seraient-elles même contraires à la vraie nature humaine?

Constat 14: le limes qui nous "protège" des peuples pauvres

A l'image de l'empire romain, nous cherchons à maintenir en dehors de notre espace ces nouveaux barbares qui veulent nous envahir et s'emparer de notre bien-être. "L'art du limes" consiste à savoir exploiter toute la substance de la matière (y c. les personnes) à l'extérieur du limes, sans devoir pour autant assumer de responsabilité sociale face aux êtres.

Constat 15: les modèles ruraux et urbains, antagonistes mais pas incompatibles

Par opposition aux modèles traditionnels fondés sur la cohésion sociale et sur des valeurs surtout spirituelles, les modèles urbains sont nés de la possibilité d'accumulation des richesses et des perspectives de bien-être matériel que cet espoir d'accumulation

Constats et outils

éveille chez l'individu. C'est une révolution de nos mentalités qui, pour ne pas sombrer dans le matérialisme, se voient sommées d'apprendre à ménager les qualités de chacun de ces modèles, même si leur compatibilité n'est pas évidente.

Constat 16: les 2 sens du mot urbanisation

Le mot urbanisation recouvre en fait deux concepts assez différents:

- 1) soit il désigne la multiplication et l'expansion des villes, comme phénomène de concentration de population, c'est-à-dire le développement de la ville en termes quantitatifs: combien de villes et de quelle taille?
- 2) soit il désigne au contraire un processus qualitatif qui change les relations entre personnes et groupes sociaux et qui bouleverse les mentalités et le système des valeurs, dans la métamorphose du bourg en ville sous l'influence de facteurs économiques et culturels.

C'est le second sens qui nous intéresse ici.

Constat 17: les 3 caractéristiques de l'urbain, fondées sur celles de l'industrialisation

- 1) La mutation profonde des formes de production et, en conséquence, du rôle de la main d'oeuvre, due à l'application de puissantes technologies, à l'utilisation de l'énergie en quantités quasi illimitées et au développement des transports dû à ces nouvelles énergies.
- 2) Le rôle décisif du profit, de la capacité d'accumulation et du capital, qui donne naissance à une classe capable d'influencer fortement voire contrôler partiellement l'économie et la politique régionale, nationale ou même internationale, et qui attire vers la ville aussi toute une population qui espère faire fortune dans ce milieu apparemment favorable au changement social perçu comme presque magique.

- 3) La croyance en un rôle miraculeux de régulation que le marché serait capable d'exercer par lui-même, selon la loi de l'offre et de la demande (libéralisme).

Constat 18: les 9 modèles antagonistes entre culture urbaine et culture traditionnelle

- 1) Individualisme contre interdépendance.
- 2) Action contre réaction.
- 3) Spécialisation contre polyvalence.
- 4) Marché et publicité contre troc et minimalisme.
- 5) Concentration contre dispersion spatiale.
- 6) Temps linéaire contre temps cyclique.
- 7) Mobilité contre enracinement.
- 8) Virtuel et immatériel contre matière exigeant de vérification.
- 9) Paupérisation et marginalisation contre intégration sociale.

Outil 1: une liberté personnelle en étroite relation avec la solidarité communautaire

Règle de comportement:

- En raison de la paix et de l'harmonie qu'elle procure, la cohésion communautaire offre les conditions nécessaires à l'épanouissement personnel, mais elle ne doit pas constituer un enfermement.
- De même, la liberté personnelle ne doit pas menacer la solidarité commune. Le tout est plus que la somme des parties.

Outil 2: une marge d'action dans un cadre d'adaptation

Règle de comportement:

- Le cadre naturel restant immuablement ce qu'il est, la faculté d'adaptation est primordiale.

- L'expérience et le projet, personnels mais aussi surtout communs, dynamisent cette faculté d'adaptation lorsqu'ils ne deviennent pas domination, et surtout lorsqu'ils intègrent la notion de bien commun.

Outil 3: qualité du savoir-faire spécialisé dans un cadre de connaissance générale

Règle de comportement:

- Seule l'approche du généraliste permet d'acquérir une vue d'ensemble, mais seul le savoir du spécialiste permet un approfondissement sectoriel.
- La sagesse reste cependant, par excellence, le savoir général suprême qui permet à chaque aspect forcément partiel de trouver sa juste place.

Outil 4: richesse de l'échange dans la complémentarité et dans la simplicité

Règle de comportement:

- La faculté de vivre avec peu est un don très précieux, mais elle ne doit pas devenir autosuffisance et enfermement.
- Elle doit s'enrichir de la différence et de la complémentarité qui naissent de l'échange. La pratique d'une forme de gratuité relative enlève à l'argent son pouvoir d'étalon.

Outil 5: diversité et échelle réduite dans un esprit de simplicité et de concentration

Règle de comportement:

- La diversité et la polyvalence restent des atouts pour résister à l'uniformisation. La petite échelle résiste à la déshumanisation.

- La concentration résiste à la dispersion, mais elle doit être surtout mentale, pour éviter la grande échelle et le cumul de pouvoir. Le goût de la simplicité et le souci d'économie garantissent des actions mieux ciblées et plus authentiques.

Outil 6: approche cyclique de la complexité et approche linéaire de la structuration

Règle de comportement:

- L'approche cyclique nous situe dans notre contexte naturel et nous permet d'approcher la complexité sans la cerner, tandis que l'approche linéaire permet de structurer la démarche et de construire un projet concret.
- La simplification ne doit pas devenir modèle de pensée, mais seulement support de l'action.

Outil 7: enracinement et mobilité comme pôles d'équilibre

Règle de comportement:

- L'enracinement permet à la personne de se lier avec une communauté et d'approfondir un réel sens d'appartenance local.
- Cette forme d'ancrage est nécessaire pour que la mobilité ne devienne pas flottement d'apesanteur, mais enrichissement de liens d'ouverture et découverte de diversité.

Outil 8: humilité et exigence de la vérification, liberté et légèreté de l'esprit incarné

Règle de comportement:

- Les valeurs de l'esprit déterminent notre monde. Elles doivent se tester, mais elles doivent jouir de leur propre liberté.
- Le partage spirituel est la forme de partage la plus accomplie qui procure une orientation à la vie, à la collectivité; il a l'avantage de

Constats et outils

ne pas consommer de ressources naturelles et devient de ce fait l'activité idéale, surtout pour des populations qui occupent un territoire de manière très dense.

Outil 9: diversification et valorisation des êtres, sans hiérarchie ni marginalisation

Règle de comportement:

- La multiplication des échanges, la mobilité et l'ouverture sur la différence favorise notre propre diversification.
- Toutefois, celle-ci ne doit pas conduire à une hiérarchisation de ces différences ni à une marginalisation de ceux qui sont différents. La diversification doit être un processus de valorisation.

4) Interdépendance et normes

Constat 19: les 2 manières de comprendre la distinction entre culture et civilisation

Les mots civilisation et culture n'ont pas le même sens. Il y a deux manières de comprendre la différence entre ces termes:

- 1) *La première dit que la civilisation regroupe tous les aspects matériels relatifs à la vie pratique d'une société tandis que la culture est réservée aux domaines de l'esprit, surtout aux arts. Cette manière de voir met l'accent sur la mesure matérielle des faits qui seule compte, la culture étant un domaine à part et marginal qui n'inspire plus le mode de vie.*
- 2) *La seconde dit que la civilisation est un phénomène complexe de société développée (empire) par opposition à la culture qui désigne une société primitive. Cette manière de voir admet que*

toutes les sociétés se situent sur un axe linéaire du temps, que la nôtre est la plus avancée et que toutes doivent la suivre.

Constat 20: la fausse mesure du bonheur

Lorsque notre culture rencontre les autres cultures, elle les juge sur des critères matériels qui lui sont propres: la force militaire, le développement technologique, l'apparat et les richesses, l'apparence physique, l'histoire écrite, l'usage de l'écriture, les valeurs d'argent, les indicateurs de développement.

Constat 21: les 7 modèles dominants de notre développement comme produits d'exportation

Nous exportons 7 produits de notre développement que nous croyons être des vérités universelles bien qu'ils soient étroitement liés à notre culture et à notre manière de voir:

- 1) *La démocratie.*
- 2) *Les droits de l'homme.*
- 3) *La liberté individuelle.*
- 4) *L'Etat-nation.*
- 5) *L'éducation.*
- 6) *La santé.*
- 7) *Le développement.*

Constat 22: la démocratie, arithmétique ou consensus

La démocratie n'est pas seulement une technique du vote et du dénombrement des voix, mais elle est une culture de l'information, du débat, du choix de valeurs supérieures, de l'élaboration d'un projet commun et surtout de la concertation et de l'art du consensus.

Constat 23: les droits de l'homme sont liés à la culture qui en régit les valeurs

Chaque culture choisit ses propres priorités qui déterminent ses choix et ses priorités - P.e. l'islamisme modéré choisit de combattre le matérialisme occidental et l'hégémonie américaine. C'est son droit - C'est en fait le fondamentalisme qui fait problème. Or le fondamentalisme chrétien ou occidental a malheureusement toujours été le plus radical de tous.

Constat 24: la liberté individuelle comme choix spirituel

La liberté ne consiste pas à faire ce qui plaît à chacun individuellement mais à assumer son devoir moral et spirituel face à soi-même, aux autres et à la communauté.

Constat 25: l'Etat-nation contre l'imbrication des nations

Le concept de l'Etat-nation est issu de l'histoire européenne, comme territoire géré par une seule autorité administrative, appelé Etat. Or en général diverses nations cohabitent sur un même territoire qu'elles gèrent chacune à sa manière. La colonisation a imposé la forme de l'Etat-nation à diverses peuplades et ce système a su démontrer clairement son inadéquation.

Constat 26: l'éducation comme art de grandir

Notre culture a confondu éducation et apprentissage du savoir-faire professionnel. Pourtant toutes les autres composantes de l'art de grandir sont aussi essentielles mais ne trouvent pas leur satisfaction dans l'institution de l'école que nous exportons comme modèle, à destination de sociétés traditionnelles qui ont su préserver souvent une faculté d'enseignement sur le vif.

Constat 27: la santé, relation à la culture du corps, relation aux autres

Notre concept du corps est un concept mécanique fondé sur sa (dé)composition en organes. Pourtant le lien entre esprit, psychologie et corps physique est essentiel. D'autres traditions (chinoise p.e.) respectent beaucoup plus une forme de subtilité des relations, dans leur approche du corps. Par ailleurs, le corps est aussi le lieu de la relation et de l'appropriation sociale et son sens varie beaucoup d'une culture à l'autre.

Constat 28: la norme quantifiée du développement ou les alternatives au développement

- Nous comprenons le développement selon un mode extrêmement simpliste, mesuré à l'aune du PNB.
- Aucun des types de développement alternatif (doux, endogène, autonome, écologique, durable...) ne saurait remettre en cause notre concept du développement.
- Nous devons chercher des alternatives au développement, visant non pas à la croissance économique mais au règne de la solidarité, du partage, de la justice et de la paix.

Outil 10: les 3 métamorphoses pour une révolution dans notre manière de percevoir les autres cultures

Nous devons de manière urgente apprendre trois choses:

- 1) que nos valeurs ne sont pas universelles et qu'elles ne sont en rien supérieures aux autres, mais simplement différentes et riches dans un esprit de complémentarité seulement,
- 2) que divers modes de vie sont possibles, fondés sur des valeurs différentes, et ceci jusqu'à l'extrême, sans qu'il soit possible d'établir aucune hiérarchie entre valeurs des diverses cultures,

Constats et outils

3) que nous devons abandonner notre arrogance et apprendre à voir l'autre avec un oeil neuf, en nous mettant à sa place pour ressentir les choses comme il le fait, c'est-à-dire en oubliant complètement pour un instant nos propres références.

Outil 11: là où il y a violence, chercher l'injustice

Règle de comportement:

La violence est toujours la conséquence d'une injustice. Trouver la source de cette injustice et y remédier, sans pour autant céder à la violence.

Constat 29: l'aide au développement comme exportation de nos modèles

Notre aide est tellement imprégnée de nos modèles que nous n'en sommes même plus conscients et que nous envahissons ainsi les autres cultures en leur imposant nos manières de voir:

- *L'aide technique véhicule notre technologie et inculque notre mentalité et rend les assistés plus dépendants de nous.*
- *L'aide financière intègre ces cultures au circuit commercial et financier international (mondialisation).*
- *L'aide humanitaire ne sait pas prévoir les cataclysmes et s'avère incapable de restaurer l'harmonie et la réconciliation, car nous en sommes nous-mêmes incapables.*

Seule une réconciliation authentique nous ouvre la voie d'une conscience qui soit véritable clairvoyance.

Outil 12: les 5 principes fondamentaux de l'aide

Règle de comportement:

1) Tous les êtres humains sont égaux indépendamment de leur race, de leur religion, de leur appartenance sociale, de leur sexe, de leur âge et de leur fortune. Il n'y a pas de mesure pour établir une

hiérarchie entre les êtres ni entre les cultures, car chacun/e a développé un génie propre.

- 2) Il n'y a pas de peuple primitif ni de peuple développé, mais il n'y a que des options différentes qui ne peuvent se mesurer à un seul étalon. Nous avons tous des gènes semblables et également performants.
- 3) L'aide ne peut être que réciproque, chacun apportant à l'autre son propre génie. La prétention qu'une civilisation (la nôtre) aurait plus à enseigner qu'une autre relève du mythe que nous avons créé nous-mêmes pour dominer le monde.
- 4) L'occident a dominé les pays du Sud par sa technologie, son armement et surtout par son manque total de scrupules et de sens moral.
- 5) Depuis la conquête des colonies, l'occident a tout fait pour entraver le développement des pays du Sud et garder la mainmise sur leurs richesses (ressources naturelles et main d'oeuvre). C'est encore aujourd'hui sa politique pour assurer sa suprématie.

Constat 30: les 7 raisons de l'échec d'une aide centrée sur nos perceptions

- 1) *Le manque de réciprocité.*
- 2) *L'attitude prestigieuse du consultant.*
- 3) *Le développement à deux vitesses.*
- 4) *La mentalité de la technologie.*
- 5) *L'insertion au marché mondial.*
- 6) *L'aide au-delà du limes.*
- 7) *L'action chez nous.*

Ces 7 raisons sont l'expression de notre refus d'identifier les 5 principes de l'aide. Elles participent en fait à renforcer encore notre domination.

Outil 13: une aide réciproque qui autorise l'autre à nous changer

La meilleure manière d'aider quelqu'un, c'est de le valoriser. En demandant aux cultures que nous aidons de nous aider aussi dans les domaines de leur compétence, nous valoriserons leur savoir-faire et leur donnerons confiance en elles. Nous recevrons aussi une contribution qui nous sera extrêmement précieuse.

Outil 14: le consultant parle plus par le modèle qu'il représente que par ce qu'il prêche

Le modèle de son propre mode de vie, que le consultant présente aux yeux des assistés, est fait de prestige. Il n'a rien à voir avec la simplicité des solutions prônées. Pour être crédible, il est impératif de lever cette contradiction et d'accorder son mode de vie à ses paroles.

Outil 15: une seule et même mesure, valable pour les pauvres comme pour les riches

Il ne peut y avoir de développement à deux vitesses, l'un pour les riches (l'avion et l'énergie nucléaire), l'autre pour les pauvres (le vélo et l'énergie solaire). Tous nous devons pratiquer les mêmes exigences d'autolimitation qui permettent l'épanouissement de la personne. Les pauvres connaissent mieux que quiconque leurs propres besoins et les solutions pour les satisfaire. Ils ont surtout besoin de jouir de leurs droits fondamentaux: accès à la terre, expression, libre organisation.

Outil 16: le mythe du modernisme et l'impact culturel de la technologie

La technologie ne saurait être neutre; elle véhicule une mentalité, celle de notre matérialisme. Seule notre fascination pour les autres cultures et notre abandon catégorique de nos anciens modèles peuvent encourager ces cultures à développer leurs propres outils. Et

encore peut-être ont-elles, comme nous aussi, le droit au préalable de tenter la voie autodestructrice du matérialisme!

Outil 17: le credo de l'argent et de l'insertion au marché comme fausses solutions à la pauvreté

- Notre société croit encore en ces mythes de l'argent et du marché, comme solution à la pauvreté. Ce sont deux rotules de base de l'aide que nous apportons.
- Il est urgent de trouver d'autres formes d'échanges qui protègent les communautés pauvres des méfaits du marché (national ou international) et qui les ouvrent, comme nous, à d'autres pratiques du *donner* et du *recevoir*.

Outil 18: l'intérieur du *limes* comme champ d'action

Ils sont là-bas et nous les aidons là-bas, intervenant sur leur territoire, alors que les maux ont leur origine ici, et que c'est ici que nous pouvons agir le plus facilement, sur notre propre territoire.

Outil 19: en agissant chez nous, nous libérons l'autre de notre emprise et de nos modèles

Nous avons toutes les raisons d'agir ici car notre action sera doublement profitable:

- elle changera nos relations avec les pays pauvres, en libérant ceux-ci du poids de notre exploitation,
- et elle proposera, dans la pratique, d'autres modèles plus équitables et plus humains de vie.

La condition pour cela est que nous renoncions à nos privilèges. Et cela commence par une démarche personnelle à notre propre échelle individuelle qui nous ouvrira la porte d'une autre manière d'être beaucoup plus riche.

Constats et outils

Constat 31: l'art de l'aide est extrêmement difficile car il requiert la sagesse

- Sans sagesse, toute aide dérape, car elle devient imposition de nos modèles ou elle se met à notre service (besoin de nous valoriser ou analogue).
- Nous devons apprendre d'abord l'humilité ainsi que le véritable amour qui veut l'émancipation de l'autre (même à nos dépens), et nous devons oublier toutes nos références pour nous mettre vraiment au service de l'autre.
- Nous saurons alors être lucides et fidèles à nous-mêmes.

Outil 20: les nouvelles normes alternatives comme nouvelle forme de colonisation

- Il est essentiel que les nouvelles options pour créer des relations plus justes entre continents ou avec la nature ne viennent pas imposer aux autres cultures nos nouvelles valeurs issues de l'apprentissage de nos erreurs, en termes d'écologie, de commerce équitable, de justice sociale, de liberté d'expression.
- Comme aucune valeur ne peut être considérée comme universelle, nous pouvons certes initier et nourrir un débat, mais le choix du chemin appartient à chacune de ces collectivités, en fonction de ses propres valeurs.

Ces incitations doivent participer à la libération de ces cultures face à notre domination, que cela nous plaise ou non!

Constat 32: l'empreinte écologique mesure les écarts entre pays et propose un équilibre

- La surface dont chacun de nous a besoin pour assurer la satisfaction de ses besoins varie considérablement selon le pays où l'on vit.

- Ce calcul propose une mesure de cet écart de standard de vie entre habitants de la même planète et une estimation du juste équilibre nécessaire, en fonction du critère d'équité comme en fonction du critère d'équilibre par rapport à la capacité de la planète.
- Choisir l'option de cet équilibre implique un changement radical de notre mode de vie, qui concerne d'abord chacun de nous à l'échelle de notre quotidien.

5) Echange, identité et réconciliation

Outil 21: les 4 clés pour de nouvelles relation Sud-Nord

- 1) Diversité: une reconnaissance de la diversité irréductible des peuples et une conscience de la richesse offerte par la découverte vivante de cette diversité.
- 2) Réciprocité: une aspiration de chaque partie à ne plus vouloir dominer les relations, afin que s'instaure une véritable réciprocité.
- 3) Solidarité: une solidarité avec les peuples plus lointains qui se traduit aussi par une perception de notre responsabilité propre face à notre propre milieu et à notre quotidien, plutôt qu'un engagement à distance sur le territoire de l'autre.
- 4) Autolimitation: et enfin une faculté d'autolimitation dans l'évaluation de nos propres besoins et dans nos propres choix, en regard des besoins des autres, mais aussi en regard de ce que cette simplicité peut offrir comme véritable qualité de vie.

Constat 33: les 7 caractéristiques de la nature et du rôle de l'identité

- 1) *L'identité d'un groupe définit une image collective dans laquelle plus ou moins chaque membre peut se reconnaître, tout en connaissant ses propres différences.*
- 2) *Cette image est relative, car elle se définit surtout par rapport à l'autre, par rapport à la différence, en fonction de la taille du groupe qu'elle cherche à distinguer du reste.*
- 3) *En cas de conflit, cette image de la collectivité à laquelle nous appartenons se durcit et devient monolithique, c'est-à-dire stéréotypée et invariable.*
- 4) *L'image de l'ennemi est aussi perçue en termes monolithiques, mais davantage en termes d'une image que nous avons forgée en nous que d'une image qui lui est propre.*
- 5) *De monolithique, une identité libérée de la menace de conflit évolue vers un tissu de composantes qui se combinent à l'infini, mettant autant en évidence les similitudes (appartenance) que les différences (diversité et complémentarité), et créant ainsi autant d'occasion de liens, à l'intérieur comme à l'extérieur du groupe de référence.*
- 6) *Les peuples opprimés connaissent toujours mieux l'identité de leurs oppresseurs que les colons ne connaissent l'identité de leurs sujets, car la domination impose un mode de simplification pour celui qui l'exerce. Pour l'opprimé, le choix est constant de savoir à laquelle se conformer: celle de l'autre (promotion) ou la sienne (nature propre).*
- 7) *La maturation et la diversification de notre identité selon ses multiples composantes nous permet d'évoluer de plus en plus vers un partage dans la différence, en passant, à l'image de la main, de la pointe des doigts fortement différenciée vers la paume qui réunit. Ce qui était antagoniste (appartenances diverses) devient fructueux et porteur d'échange (enrichissement mutuel). Ainsi en est-il des religions, des appartenances ethniques.*

Outil 22: le partage des récits personnels respectifs comme chemin vers la réconciliation

L'écoute du récit personnel de l'autre nous permet de reconnaître en lui la même humanité que nous partageons et de remettre en cause nos fausses représentations, fondées sur l'image monolithique de ce qu'il est, que nous avons construite en nous.

Outil 23: les 4 pas pour une vraie réconciliation, condition et moteur du changement

- 1) Il ne peut y avoir de changement de nos relations entre cultures sans réconciliation.
- 2) Il ne peut y avoir de réconciliation entre les peuples que s'il y a, de notre part, une démarche absolument lucide et critique par rapport à nos valeurs et à nos comportements, sorte de psychothérapie de notre civilisation.
- 3) Il ne peut y avoir de vraie réconciliation sans oser parler de l'esclavage, de l'exploitation, du vol des richesses, du racisme.
- 4) Il ne peut y avoir de réconciliation sans réparation, non pas en termes de dédommagements financiers concernant le passé mais en termes de changement d'attitude, pour une réparation morale qui nous engage personnellement et transforme les relations du présent et du futur.

Constat 34: l'identité entre appartenance (tradition) et différence (vocation)

Appartenance et différence semblent être les deux pôles de notre identité. Leurs influences respectives viennent tempérer l'attraction qu'exercent sur nous nos besoins d'enseignement (tradition) et de conformisme d'une part et ceux de notre expression personnelle et de ce que nous concevons comme notre vocation d'autre part.

Constats et outils

L'expression de cette vocation se forge elle-même dans cette tension entre appartenance et différence.

6) Attitudes psychologiques et pistes d'évolution

Outil 24: l'approche de l'insaisissable et la mise en sourdine de nos attentes

- Face à la diversité des cultures, nous devons faire l'apprentissage de notre confrontation à l'insaisissable que signifie toute différence et renoncer à notre attitude de contrôle et de domination pour laisser émerger la vie. Tel est le véritable privilège qui se partage et n'exclut personne.
- Pour laisser émerger la vie, nous devons renoncer à définir nos propres attentes vis-à-vis des autres, et nous devons rester ouverts pour mieux accueillir l'imprévisible résultant naturellement de toute différence.

Outil 25: une psychothérapie collective pour redéfinir la qualité de notre civilisation occidentale

Une véritable psychothérapie de notre civilisation nous permettra de voir clair et de nous libérer de ses tares. Alors pourront émerger ses véritables qualités et potentiels qui sont très nombreux mais ont été trop souvent gaspillés au cours des siècles. Nous pourrions alors redécouvrir le risque et la richesse d'une relation qui enrichit chacun.

9) ANNEXE: LES PRINCIPES DE KREMER (MERCATOR) ET PETERS

Chacun sait que le gros problème insoluble de la cartographie consiste à projeter la surface sphérique de la terre sur la surface plane d'une feuille de papier. Le passage de la sphère au plan implique des déformations. Au niveau régional, ces déformations sont négligeables et n'apparaissent que très peu, car l'échelle réduite permet de ne considérer qu'une petite portion de la terre et donc de ne se débattre qu'avec une incidence également réduite de sa rotondité. Au niveau mondial, par contre, ces déformations provoquent des distorsions importantes, vu que la rotondité est prise en compte sur 360°.

Deux approches différentes

Schématiquement, il y a deux logiques; la logique de l'échelle selon les distances et la logique de l'échelle selon les surfaces:

1. La première, qui correspond à la pratique la plus ancienne, a été mise au point par Eduard Kremer (dit Mercator) en 1567; elle respecte le dessin de la forme des continents (les proportions, au niveau régional, de la largeur en suivant les cercles de latitude par rapport à la hauteur en suivant les arcs de longitude).
2. La seconde est beaucoup plus récente et a été proposée par Arno Peters, historien à Bremen, en 1967, soit exactement 4 siècles plus tard; elle déforme la silhouette des continents mais respecte leur rapport de surfaces.

La projection de Mercator conserve la forme

Elle projette la surface de la sphère sur un cylindre en principe tangent à l'équateur. Pour effectuer cette projection, elle admet les déformations suivantes:



1. Les cercles des longitudes, qui pourtant en réalité convergent tous aux deux pôles, sont déformés en droites parallèles qui ne se rencontrent jamais, verticales sur la carte.
2. Dans la réalité, les cercles des latitudes sont parallèles sur la sphère mais de circonférences variables puisqu'ils enserrent le faisceau des longitudes, en décroissant de l'équateur aux pôles où leur circonférence est réduite à un seul point. En conséquence de la déformation des longitudes en parallèles verticales, les cercles des

latitudes sont déformés, eux, d'abord en cercles de diamètres identiques comme si leurs circonférences étaient toutes égales (sur le même cylindre) puis en segments de longueurs identiques (sur la carte). Le pôle, qui n'est en réalité qu'un cercle de latitude diminué jusqu'à n'être réduit qu'à un seul point, se déforme en un segment de droite de longueur égale à celle de l'équateur.

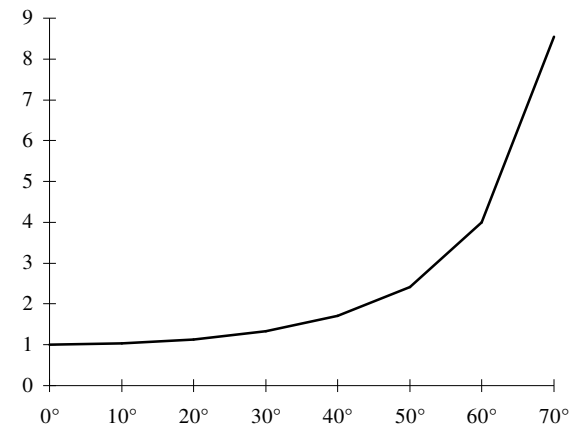
3. Par conséquent, l'échelle des distances mesurées parallèlement aux cercles de latitudes varie: plus on s'éloigne de l'équateur, plus il y a grossissement de l'image par rapport à ce qu'elle devrait être proportionnellement à la réalité (le rapport d'échelle diminue). A la limite, le pôle est grossi à l'infini, puisque de point il devient segment.
4. Pour conserver un juste rapport de proportion entre les distances dans toutes les directions (est-ouest et nord-sud), l'échelle de la carte, qui varie comme on l'a vu avec la latitude, est reportée, en chaque point, selon sa valeur locale, aussi selon la direction de la longitude. L'espace entre les cercles de latitude se voit ainsi augmenté proportionnellement à l'augmentation de la longueur des cercles de latitude. La surface des régions cartographiées apparaît donc grossie selon le carré du grossissement constaté le long du cercle de latitude correspondant.
5. De plus, tout en maintenant pourtant des déformations identiques pour les deux hémisphères, la représentation du monde ne s'étend presque jamais au-delà du 60° parallèle sud, c'est-à-dire juste au-delà de la pointe de la Terre de Feu, tandis qu'elle s'étend au nord très souvent jusqu'au 85° parallèle nord. Or ce supplément de latitude au nord est représenté selon une échelle beaucoup plus détaillée, comme on vient de l'expliquer, et occupe donc un supplément de surface très important. L'équateur passe de ce fait au tiers inférieur de la hauteur de la feuille, donnant graphiquement un poids considérable à l'hémisphère nord, alors que les deux hémisphères sont en réalité strictement égaux et

devraient occuper chacun la moitié de la carte, si la partie inférieure du globe n'était pas tout simplement tronquée. L'illustration ci-dessus montre l'intégrale projection de Mercator avec le continent antarctique (gros aussi exagérément) qui n'est jamais représenté sur les cartes usuelles que comme un liseret.

Pour illustrer ces déformations, le graphique ci-dessous donne une idée des variations d'échelles.

Projection Mercator: coefficient de grossissement de la surface en fonction de la latitude.

Plus la région est loin de l'équateur plus elle est grossie!
(l'effet est surtout marquant à partir des latitudes 30° - 40°)



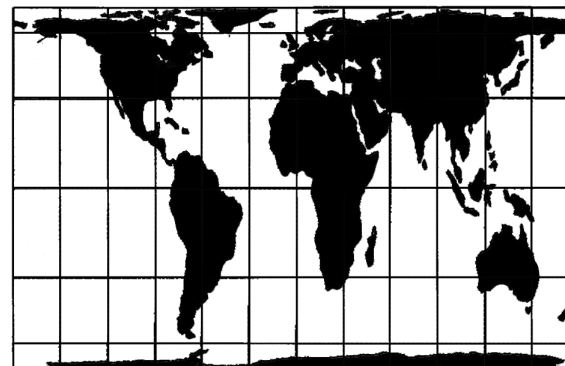
- Les distances à la latitude de Bruxelles (51° Nord) sont grossies 1.6 fois par rapport aux distances sur l'équateur. C'est dire que la Belgique apparaît 2.6 fois (1.6 au carré) plus grande qu'une surface identique en Equateur, au Congo ou à Sumatra. La latitude de Bruxelles trouve son équivalent, au sud, seulement à l'extrême

pointe de l'Argentine, aux Iles Kerguelen ou aux Iles Campbell au sud de la Nouvelle Zélande, c'est-à-dire dans une zone où les terres sont rares.

- A la latitude d'Helsinki ou d'Anchorage (60° Nord), ces distances sont 2 fois plus grandes, et les surfaces donc 4 fois (2 au carré) plus importantes. Cette latitude trouve son équivalent au sud au bord de la banquise antarctique et à la pointe du Graham Land qui fait déjà partie du continent antarctique; ces lieux souvent ne figurent même pas sur les cartes du monde car ils se retrouvent dans la zone tronquée.
- La surface comprise entre le 60° et le 80° parallèle (Groenland) apparaît entre 4 fois et 33 fois plus grande que la même surface sur l'équateur. C'est pourquoi le Groenland semble de taille comparable à celle de l'Afrique alors qu'il est 15 fois plus petit. En représentant la surface comprise entre ces deux parallèles dans l'hémisphère nord sans en faire autant pour l'hémisphère sud, la carte agrandi l'hémisphère nord dans une proportion considérable. L'hémisphère nord représenté entre les latitudes 0° et 85° apparaît 1.8 fois plus grand que l'hémisphère sud représenté entre les latitudes 0° et 60° . Pourtant le continent antarctique, liseré en bordure de carte, se situe à peine au-delà du cercle polaire ($66^\circ 34'$). Au nord, le cercle polaire passe près de l'Islande, au nord de la Baltique, à Verkhoyansk, sur le détroit de Béring, régions largement représentées sur toutes les cartes du monde.

La projection de Peters conserve le rapport des surfaces

Elle procède au début comme la projection de Mercator:



1. Elle déforme aussi les cercles de longitudes en droites parallèles, verticales sur la carte.
2. Elle déforme aussi les cercles de latitudes en segments de longueurs toutes identiques, malgré la grande variation des circonférences de ces cercles, du simple à zéro.
3. Elle déforme donc aussi l'échelle des distances mesurées parallèlement aux cercles de latitudes.
4. Mais elle renonce à maintenir une échelle des distances dans toutes les directions. Au contraire elle cherche à maintenir une échelle de surface. Ainsi, au lieu d'éloigner les parallèles dans la même proportion où elle les a allongés, elle les rapproche selon la proportion inverse. La "largeur" grossit donc tandis que la "hauteur" se réduit dans la même proportion, de sorte que le produit de la "largeur" par la "hauteur" soit constant malgré la déformation. Plus on s'éloigne de l'équateur, plus les trapèzes formés par les écarts identiques de latitudes et de longitudes s'aplatissent. La forme des continents se voit ainsi déformée: ceux-

ci sont allongés en hauteur près de l'équateur et en largeur plus près de pôles.

5. La représentation veille à couvrir les mêmes champs dans l'hémisphère nord et dans l'hémisphère sud. L'équateur passe ainsi à mi-hauteur de la feuille.

Le même graphique, présenté ci-dessus, ne montre plus comme à propos de Mercator le coefficient d'agrandissement dans une direction, et, mis au carré, la démultiplication de la surface, mais, dans le cas de la projection de Peters, exprime, mis au carré, le coefficient de déformation des proportions entre "hauteur" et "largeur" à l'échelle locale. Cette déformation est nécessaire pour respecter les surfaces malgré l'élongation latérale.

Pour illustrer la différence de ces deux approches, voici quelques proportions: A la latitude de Bruxelles, les distances sur latitude constante sont grossies 1.6 fois par rapport aux mêmes distances sur l'équateur, mais les distances selon longitude constante sont diminuée selon le coefficient 0.6 (inverse de 1.6). La Belgique apparaît ainsi 1.6 fois plus large, mais autant plus aplatie. Le coefficient de déformation de ses proportions est donc de $1.6/0.6$ soit de 2.6. A la latitude d'Helsinki, le coefficient de déformation est de 4. On retrouve ainsi les mêmes coefficients mais ils expriment une autre déformation.

L'enjeu de la cartographie

Les considérations faites ci-dessus n'ont été jusqu'ici que d'ordre géométrique. Mais on peut constater les coïncidences suivantes dans les cartes utilisant la projection de Mercator, qui sont les cartes utilisées quotidiennement dans notre représentation du monde:

- La plus grande partie des pays du Sud se situe dans la bande entre les latitudes 30° nord et 30° sud: l'Afrique presque intégralement, l'Amérique latine jusqu'au Sud du Brésil, l'Asie jusqu'à l'Himalaya. En incluant la bande entre 30° et 40° nord en Asie, on inclut le Moyen-Orient et toute la Chine.
- Cette zone est représentée à une échelle normale des surfaces, grossie au maximum selon un facteur 1.3 ou au maximum 1.7 (nord de la Chine).
- Par contre l'Europe se situe au nord de la latitude 35°, les Etats Unis et le Canada au nord de la latitude 30° jusqu'à la latitude 70°. Et cette zone est représentée selon un taux de grossissement des surfaces de 1.7 à 8.5.
- Le plus fascinant consiste à remarquer que la ligne de partage des 30° et 40° de latitude nord correspond assez exactement à la "frontière" entre pays du Sud et pays du Nord, et marque aussi la ligne de partage démographique; au sud de cette ligne, ce sont les nations dont les populations croissent rapidement et les nations jeunes car la moyenne d'âge de leur population est proche de 20 ans: en Inde, 36% de la population a moins de 14 ans, contre 16% en Suisse. Ce sont les nations de demain.

L'image du monde selon Mercator nous donne une idée fautive du rapport de surfaces entre continents. Elle nous propose une image fautive de notre importance. La projection de Peters nous jette à la figure par contre une image qui met bien en évidence la caractère gigantesque de l'Afrique et la réelle emprise de ces nations jeunes. Cette image vient complètement contrer notre vision eurocentrique du monde! Il en est temps, pour notre plus grand salut!

RESUME DES VOLUMES SUIVANTS

5 - Vocation et subsistance: une réconciliation entre idéaux, argent et marché

Je décrirai ici le cinquième déséquilibre, celui entre la force de l'idéal et le pouvoir de l'argent, en montrant d'abord combien l'argent n'a de valeur que parce que nous le chargeons d'un pouvoir qu'il n'a pas à l'origine mais qui devient réalité et moyen d'oppression, paradoxalement en référence à une convention tacite fondée essentiellement sur la confiance. Je décrirai une trentaine de mécanismes du marché qui ont tous pour propriété d'inverser le sens de la vie. Puis je montrerai comment l'argent est une illusion et sert de substitut et de refuge dans notre quête du bonheur. Par opposition, je décrirai comment l'idéal n'est pas le contraire du réalisme mais tout simplement une vision très pragmatique de l'existence comprise cependant dans son sens plus large. Je dirai pourquoi l'homme n'est pas un loup pour l'homme et combien nous subissons en réalité les influences positives ou néfastes de notre milieu social, qui nous incitent, ou non, à poursuivre les vrais idéaux qui font la richesse de la vie et dont je ferai une brève description. Puis je décrirai les quatre modèles d'échanges que nous pratiquons en parallèle au quotidien, bien que de manières distinctes: le marché, l'option sociale de la redistribution et de l'autolimitation, les échanges non monétaires, la pratique du don et de la réciprocité. Je soulignerai combien ces pratiques naturelles, qui déjà coexistent, sont la clé de notre émancipation et comment l'appropriation des communaux (surtout de la terre) et le contrôle de la communauté sur la pratique marchande sont des conditions essentielles de cette émancipation. L'anthropologie viendra nous procurer quelques exemples inspirants de réciprocité. Enfin, je décrirai le cheminement

d'une population de montagne (Alpes suisses) qui, dans sa recherche de nouvelles ressources pour survivre, a pu réfléchir à l'élaboration des grandes lignes de son évolution future; je montrerai combien les choix auxquels elle a été confrontée sont en fait les étapes normales de notre chemin vers l'autonomie face aux puissances économiques qui nous contrôlent.

6 - Savoir et connaissance: une réconciliation entre intellect, corps et autres facultés

Je décrirai ici le sixième déséquilibre qui nous montre combien notre culture occidentale nous a incités à développer nos facultés intellectuelles au détriment de nos autres facultés intuitives et de l'écoute de notre corps qui pourtant nous enseignent des vérités très profondes. Je montrerai comment le savoir intellectuel ne prend forme qu'au prix d'une abstraction qui nous sépare du milieu naturel et social. Un rapide survol historique illustrera combien notre évolution nous a fait perdre la vision complexe, propre à la perception médiévale et orientale, car elle a favorisé la spécialisation scientifique et rationnelle occidentale; les représentations propres à cette approche spécialisée nous enferment en construisant autour de nous une projection sur le monde qui nous empêche de percevoir toutes les dimensions cachées de notre réalité. Dans ce sens, le savoir s'oppose à la connaissance qui, plus inclusive en cherchant à percevoir le mystère de la vie, établit une relation intime entre nous et le cosmos. Je montrerai comment le savoir est aussi pouvoir dans la mesure où il est interprétation qui guide ou même force notre action. J'illustrerai comment nous sommes étroitement liés au grand Tout dont nous faisons en fait partie, la Terre étant comme un être vivant qui nous contient, nous nourrit et nous influence sans cesse. Je montrerai combien la médecine chinoise offre, plus que notre médecine mécaniste, une approche dynamique et intégrée de notre

Résumé des volumes suivants

être, et je décrirai comment notre corps physique nous révèle nos dimensions cachées et met plus particulièrement en évidence les obstacles opposés à l'expression de notre vocation profonde. J'affirmerai ainsi que notre corps est comme un livre qui nous enseigne le chemin de la sagesse et que notre santé n'est pas un état physique mais un processus de recherche de la vérité et de notre équilibre spirituel. Paradoxalement, c'est notre ignorance qui, en révélant les lacunes de nos perceptions, nous offre la chance d'accéder à d'autres niveaux de conscience pour effectuer les choix nécessaires à notre transformation et pour trouver ainsi le chemin de notre source et de notre expression.

7 - Esprit et matière: une réconciliation entre apparences et Réalité

Je décrirai ici le septième et dernier déséquilibre, celui entre apparences, c'est-à-dire la perception de notre monde par nos sens, et Réalité, c'est-à-dire cette conscience de la dimension divine qui nous échappe mais qui constitue pourtant le cœur et la source même de notre vie. Je commencerai par montrer combien nous expérimentons tous les jours cette dimension, mystérieuse mais toujours accessible, et comment nous nous sommes pourtant enfermés dans des représentations trompeuses et limitatrices, tant de Dieu que de nous-mêmes. Sept leçons d'architecture sur la relation entre esprit et matière nous montreront combien la Réalité se révèle à nous en une sorte de creux ou de vide mis en évidence par la matérialité de notre monde. Dans sa dimension d'incarnation, notre développement personnel fait étroitement partie de cette quête de la vérité et nous incite à confronter directement notre souffrance pour nous en libérer (déliier, évoluer et structurer). Une description de neuf stades de développement personnel nous aidera à mieux voir cette évolution et à mettre en évidence l'importance de la dimension de la profondeur, plus que celle de la performance spirituelle. La diversité

des traditions qui nous servent de guides, malgré leurs maladresses historiques, sera présentée comme une sorte de gros cristal dont chacun de nous, en fonction de son point de vue, ne perçoit qu'un nombre d'aspects très limités mais complémentaires, et un petit périple parmi les principales religions me permettra de dire ce que j'ai personnellement appris de chacune d'elles (hindouisme, bouddhisme, judaïsme, islam, christianisme); à partir des sensibilités des diverses confessions chrétiennes (catholicisme, orthodoxie, protestantisme), je décrirai une autre perception de l'Eglise dont l'unité doit se fonder sur l'ouverture, la diversité et la complémentarité, comme forme vivante d'une communauté conciliaire, détachée des richesses et du pouvoir. Je finirai par décrire comment la quête spirituelle nous mène à un apprentissage de l'être, nous apprend à percevoir tout simplement ce qui est ici et maintenant, car Dieu n'est autre que "Je suis", mystère insondable, et pourtant expérience fondamentale de l'amour pour tous.